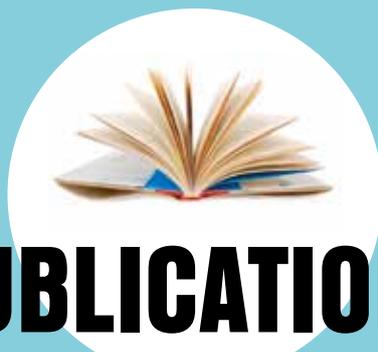


LECTURES.CULTURES

ACTION
« UNIQUE EN
SON GENRE » OU
LA DRAG DE JOUR. DE
LIÈGE À BELFAST, ET
AUTRES CONTRÉES

p.41





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

LE CONGO ET LA BELGIQUE

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Les relations entre la Belgique et le Congo ont fait l'actualité à plusieurs reprises cette année. Le voyage du Roi en juin, marqué par le renouvellement des regrets pour « les blessures, les souffrances et les humiliations » infligées au peuple congolais, mais aussi par la restitution d'un masque acquis de manière abusive, la remise à sa famille de la dépouille de Patrice Lumumba, quelques jours plus tard, sont autant de signes de la manière dont le débat sur la colonisation évolue.

Le 17 octobre dernier, le rapport sur l'histoire coloniale de la Belgique était discuté à la Chambre. Ce document est le fruit de deux années de travaux parlementaires qui ont permis l'audition de trois cents témoins et bénéficié du concours d'experts. Ceux-ci avaient remis il y a un an à la Commission spéciale une étude très détaillée intitulée *Une nouvelle étape dans le traitement du passé colonial de notre pays*. En ouvrant ce vaste chantier de mémoire, la Belgique a fait preuve d'une grande maturité politique. Il faut affronter son histoire, même lorsqu'elle comporte des zones d'ombre. L'actualité nous rappelle chaque jour où l'instrumentalisation du passé peut mener.

Hasard du calendrier, le même jour commençait à la Bibliothèque 27 Septembre, dans les locaux du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, un festival consacré au Congo. Durant une semaine, des conférences ont été organisées sur le thème du rapport que nous entretenons avec l'ancienne colonie. Des oratrices et orateurs congolais et belges se sont succédé à la tribune autour de thèmes aussi variés que le sauvetage du patrimoine culturel, l'initiation des jeunes à l'écriture au Centre culturel Buku à Mbandaka, l'économie verte, les liens entre racisme et colonisation ou encore le travail de la Commission spéciale. L'exposition *Congo en bulles* consacrée à la bande dessinée, les œuvres prêtées par le musée africain de Namur qui lui répondaient et la projection du film de Thierry Michel *L'Empire du silence* ont enrichi la réflexion. Les points de vue ont été échangés dans une ambiance de respect mutuel et avec la nuance nécessaire, sans discours outranciers ou nostalgiques et sans éluder les faits.

Ce festival s'inscrit dans le projet de la bibliothèque qui prend résolument sa place dans le ministère, mais aussi dans son environnement. Menée en collaboration avec des associations et des opérateurs soutenus, cette activité visait à contribuer au travail de mémoire en cours. Elle fait aussi écho à la résolution du Parlement de la Communauté française du 27 avril dernier qui demandait la mise en place d'un plan transversal relatif à notre histoire coloniale et à ses conséquences. Les bibliothécaires ont joué leur rôle de médiateur en créant les conditions d'un débat éclairé.

Les centres culturels, les bibliothèques, les centres d'expression et de créativité, mais aussi les musées et les associations sont confrontés à ces questions qui agitent la société. Parfois sommés de se positionner, ils contribuent par leur travail d'éducation permanente à outiller les citoyens pour qu'ils puissent se forger une représentation du passé colonial. Des spectacles présentés par des centres culturels comme *Colonialoscopie*, des expositions comme *Identités décoloniales* au Mons Memorial Museum, deux exemples parmi tant d'autres, contribuent à déconstruire les préjugés les mieux ancrés.

Et ce travail est précieux parce que ce n'est ni le barbouillage d'une statue de général oublié de tous ni le vandalisme opéré sur une fresque du parcours BD, pas plus que la négation des réalités de pillages, de violence et de racisme mises au jour par les historiens qui nous permettront de construire une relation égalitaire entre deux pays qui se sont tellement aimés et détestés que leurs destins semblent à jamais mêlés.

Il y a cinquante ans, en novembre 1972, la chanson *Happy Xmas (War is over)* sortait en Europe. La guerre s'éternisait. La guerre est toujours là un demi-siècle plus tard. Alors, sortons les stylos, débattons, échangeons, partageons. La rédaction de la revue *Lectures.Cultures* vous souhaite à tous et toutes une très belle année 2023. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Edith Bertholet, Lapo Bettarini,
Diane Sophie Couteau, Célia Dehon,
Bénédicte Dochain, Françoise Dury,
Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx,
Muriel Laborde, Thierry Maudoux,
Bernard Michel, Florence Richter.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels,
Michel Bougard, Catherine Callico,
Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle,
Pascal Deru, Cynthia Empain,
Liliane Fanello, Véronique Heurtematte,
Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove,
Bernard Lobet, Philippe Maes,
Aurélie Puissant, Marianne Puttemans,
Maggy Rayet, Catherine Renson,
Nathalie Trouveroy, Sébastien Vaillant,
Jacques Van Rillaer, Didier Zacharie.

Rellecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Nathalie Brichard
Tél. : +32 (0)2 413 36 19
Mél : nathalie.brichard@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°31 (Janvier-Février 2023)

7^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388
Photo couverture : Unique en son genre © Antoon Kurki



03 ÉDITORIAL

03 Le Congo et la Belgique
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 La seconde évaluation du décret
en Lecture publique
par Diane Sophie Couteau
11 Développement culturel du
territoire 2020 : une année particulière
par Marie-Hélène Guillemain
12 Journée d'étude ARES sur la
conservation partagée et l'élagage en
bibliothèque
par Sylvie Vandamme

14 ICI ET AILLEURS

14 BiblioJette : lieu de plaisir
et d'émancipation
par Liliane Fanello
19 Trips littéraires
en gare de Rotterdam
par Catherine Callico

24 MÉTIER

24 Filippo Virgilio, professeur
pour les bibliothécaires-documentalistes
par Aurélie Puissant
28 Le pôle juridique de l'ACC
par Sébastien Vaillant

31 NUMÉRIQUE

31 Des enfants et des écrans,
en bibliothèque et pointculture
par Cynthia Empain

34 PORTRAIT

34 Le psychologue Serge Dupont :
l'enfant-roi est-il un danger
pour la démocratie ?
par Didier Zacharie
37 Henri La Fontaine, prix Nobel
de la paix 1913 : biographie de l'étonnant
bibliographe et collectiviste
par Anne Lebessi

SOMMAIRE



37



46



72

41 ACTION

41 « Unique en son genre »
ou la Drag de jour. De Liège à Belfast,
et autres contrées

par Catherine Callico

46 Deux fois 50 ans, pour les centres
culturels de Boitsfort et Dinant

par Thomas Casavecchia

51 AUVIO

CD

51 L'usine à nostalgie
par Benoit van Langenhove

DOCU

53 Pêche et cinéma
par Philippe Delvosalle

56 LECTURE

SOCIÉTÉ

56 La technologie humaine
est-elle néfaste ?

par Thomas Casavecchia

60 Qui sont les femmes ?

par Catherine Renson

65 Woke : promotion positive de la
diversité, ou rejet violent de l'Occident ?

par Bernard Lobet

68 Les âges de la Terre

par Michel Bougard

BANDE DESSINÉE

72 De la Belle Époque à Casterman

par Marianne Puttemans

PROFESSION

75 Savoir chercher la bonne
information

par Jean-Philippe Accart

77 JEU

77 Un peu, beaucoup, passionnément !
par Pascal Deru

80 JEUNESSE

ACTION

80 Au Rap, et caetera...
au Centre culturel d'Amay

par Laurence Bertels

ENFANT

83 Étonnante Suzy Lee
par Michel Defourny

ADO

86 La collection « Petite Poche »
à 20 ans chez Thierry Magnier

par Maggy Rayet

PORTRAIT

88 Jean-François Manil
et les éditions PM Jeunesse

par Isabelle Decuyper

LA SECONDE ÉVALUATION DU DÉCRET EN LECTURE PUBLIQUE

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

directrice f.f. du Service de la Lecture publique

ET FANNY SBARAGLIA

Policy Lab ULB

Depuis son entrée en vigueur en janvier 2010, le décret qui régit la vie des bibliothèques publiques a connu deux évaluations. Cette analyse a été prévue dès le départ en son article 29 : « Le Gouvernement procède à une évaluation du présent décret et de son application au plus tard dans les 6 ans à dater de son entrée en vigueur et ensuite tous les 5 ans. Il confie cette mission à ses services » (art. 29, § 1er, al. 1).

L'article 33 de l'arrêté d'application du 19 juillet 2011 précise en son alinéa 1^{er} que les opérateurs directs et d'appui du Réseau de la Lecture publique sont associés au processus. Il explique par ailleurs, en son alinéa 3, que « l'évaluation fait l'objet d'une collecte de données auprès des opérateurs. Ces données sont basées sur des indicateurs visant à mesurer le développement des pratiques de lecture induit par le décret tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif. Ces indicateurs porteront notamment sur l'évolution induite par l'application du décret en matière de :

- 1° diversification de la population touchée par l'action des opérateurs directs ;
- 2° définition des stratégies de développement de la lecture ;
- 3° augmentation des pratiques de médiation avec les usagers individuels et collectifs ;
- 4° évolution de la mutualisation de la production de services des entités du Réseau public de la Lecture ;
- 5° variation du nombre de reconnaissances au cours de la période envisagée ;
- 6° formation continuée des permanents. »

Le 30 avril 2009, le Parlement de la Communauté française, désormais appelée Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB), a voté un décret relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau de la Lecture publique constitué par les bibliothèques publiques reconnues¹. Ce décret a pour ambition de faire passer les opérateurs de la Lecture publique d'une logique de fonctionnement centrée sur les infrastructures et les collections² à une logique d'ouverture socioculturelle, d'intégration territoriale, partenariale et de diversification des publics. Plus qu'une transformation des objectifs, le décret de 2009 a pour ambition de modifier les pratiques intrinsèques des opérateurs de la Lecture publique afin de développer leurs activités de médiation culturelle, d'ancrage territorial et de développement des compétences langagières et citoyennes. Les opérateurs directs sont désormais appelés à aller au-delà de leurs missions intrinsèques de catalogage et de prêts pour aller vers de la médiation culturelle et territoriale (voir l'article 1 du décret de 2009).

Afin d'accompagner ce changement des missions des opérateurs de la Lecture publique, le législateur a prévu une sé-

rie de dispositifs d'accompagnement, de monitoring et d'évaluation. Parmi ceux-ci, on peut citer les plans quinquennaux qui exigent des opérateurs qu'ils développent une stratégie de développement sur cinq ans ; les rapports d'activités annuels qui permettent de scanner quantitativement et qualitativement les actions menées ; la mise en place d'un Conseil de Développement de la Lecture (CDL) composé d'acteurs socio-culturels locaux et d'usagers qui oriente la stratégie et les activités menées par les bibliothèques ; ou encore, le développement d'une offre de formation permettant à l'ensemble du personnel de la Lecture publique de prendre connaissance des nouveaux dispositifs et d'améliorer leurs pratiques.

Si les ambitions et les dispositifs du décret de 2009 ont pour objectif de transformer les opérateurs de la Lecture publique, cela induit inéluctablement un changement des pratiques et du travail quotidien au sein des bibliothèques. En effet, les bibliothécaires doivent non seulement assurer les missions de catalogage d'ouvrage et de prêt, mais également les activités de médiation socio-culturelles, de développement des pratiques de lecture et intégrer des dispositifs d'évaluation récurrents. En effet, le décret de 2009 implique une mise en projet des équipes sur une période de cinq ans, avec une stratégie d'activités, de développement et de diversification de leurs publics. Par conséquent, ce sont les métiers au sein des bibliothèques qui ont été amenés à évoluer, passant de la technique et du conseil des bibliothécaires-documentalistes à de l'animation socio-culturelle territoriale.



OBJECTIFS DE CETTE DEUXIÈME ÉVALUATION

Afin d'observer si et comment le nouveau décret modifie les pratiques des opérateurs et de leurs publics depuis 2009, le Législateur a prévu qu'une évaluation soit présentée tous les cinq ans devant le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Une première évaluation du décret a été réalisée conjointement par le Laboratoire SPIRAL de l'Université de Liège, le Service de la Lecture publique et la Direction de la Recherche – Service de l'Évaluation des politiques publiques et coordonné par le Service de la Lecture publique et publiée en mai 2016³. Celle-ci s'est concentrée sur « le degré d'assimilation de la nouvelle philosophie de travail par le secteur »⁴ et a donc focalisé son attention sur la manière dont les opérateurs percevaient et mobilisaient les nouveaux dispositifs. Les publics auxquels s'adressent les bibliothèques ont d'emblée été écartés car « Au vu des informations dont disposait l'Administration, il est rapidement apparu qu'il serait impossible avec des moyens raisonnables de travailler directement sur la population pour connaître les impacts du décret »⁵. La première évaluation s'est donc attachée à la manière

dont les objectifs et les dispositifs du décret ont influencé les pratiques des opérateurs.

Cinq ans après, la deuxième évaluation a été confiée à Policy Lab (ULB). Elle porte un double objectif : premièrement, actualiser l'analyse faite en 2016 sur les pratiques des opérateurs ; et deuxièmement, intégrer un niveau supplémentaire dans l'analyse, portant sur l'influence de la pratique des opérateurs sur leurs publics. L'ambition première de cette seconde évaluation est liée à une « information plus complète et objectivée sur les publics touchés par l'action des bibliothèques, les usages des bibliothèques par les publics, et sur les effets de l'action des bibliothèques sur les pratiques de lecture, écriture et les capacités langagières des publics »⁶ et à deux questions évaluatives centrales :

- Dans quelle mesure les stratégies de développement de la lecture déployées par les opérateurs aboutissent-elles à une diversification des populations touchées et à l'atteinte des publics « éloignés de la lecture » ?
- Quels sont les effets des stratégies de développement de la lecture des opérateurs directs sur les pratiques

de lecture, d'écriture et sur les capacités langagières des publics touchés par ceux-ci ?

Avant de détailler cette évaluation, il est particulièrement important de préciser le contexte particulier dans lequel se sont déroulées les différentes étapes de l'évaluation. En effet, la première réunion avec le Comité de pilotage a eu lieu en janvier 2020 et le rapport final devait être initialement remis en mars 2021. Quelques semaines après le début de l'analyse, la pandémie de Covid-19 a conduit à un premier confinement (mars-mai 2020) qui a imposé la fermeture physique de l'ensemble des opérateurs de la Lecture publique. Dans les mois qui ont suivi, les bibliothèques ont pu rouvrir moyennant des protocoles de réouverture plus ou moins exigeants en fonction des pouvoirs organisateurs. Plus précisément, certaines ont pu rouvrir leurs portes aux publics sans rendez-vous avec un nombre maximum de personnes en même temps, là où d'autres n'ont pu rouvrir qu'en « take away ».

Autrement dit, tout au long de l'analyse, l'accès aux publics des bibliothèques s'est trouvé fortement limité et Policy Lab a eu fort peu d'occasions de les ob-

- server dans des conditions d'ouverture et d'animation « normales ». À plusieurs endroits, les observations quantitatives ou qualitatives ont donc été pondérées en fonction de ce contexte si particulier.

Néanmoins, ce contexte n'a pas empêché une récolte de données de qualité auprès des opérateurs, de leurs partenaires et de certains de leurs publics. De plus, les contraintes liées aux protocoles sanitaires ont été des révélateurs, dans la plupart des cas rencontrés, de fonctionnements ou de dysfonctionnements au sein de différentes équipes. Les spécificités d'interprétation quantitatives et qualitatives ont été intégrées aux résultats afin de les pondérer au mieux.

MÉTHODOLOGIE D'ÉVALUATION

Étape 1 – Analyses statistiques des rapports d'activités des opérateurs directs

Étape 2 – Sondage auprès des publics des bibliothèques

Étape 3 – Études de cas

Étape 4 – Focus group

CONSTATS PRINCIPAUX

Le réseau de la Lecture publique a attiré **près de 10 % d'usagers-emprunteurs en plus entre 2012 et 2018**. Parmi les publics des bibliothèques, on retrouve deux grands groupes : d'une part, les personnes qui viennent emprunter des ouvrages et qui correspondent à un profil traditionnel des publics des bibliothèques, c'est-à-dire qu'elles sont francophones avec un capital scolaire assez élevé. Et le deuxième groupe est celui des publics qui participent aux animations et activités de médiation socio-culturelles des bibliothèques. Cette diversification des publics est rendue possible grâce aux dynamiques partenariales que les bibliothèques mettent en place. Les partenariats, toujours plus nombreux indépendamment des catégories de bibliothèques, se font avec de nombreux acteurs comme des écoles, des associations d'insertion so-

cio-professionnelle, d'alphabétisation, des maisons de repos et autres partenaires locaux leur permettant de diversifier leurs publics. En ce sens, l'analyse tend à confirmer que le décret de 2009 favorise la diversification des publics des bibliothèques principalement grâce aux dynamiques partenariales qu'elles développent.

Le **caractère passionné et entier des personnes rencontrées** peut à la fois être un frein dans la mise en œuvre du décret, comme un accélérateur. Lorsque le décret est perçu comme un nouveau dispositif administratif qui tente de moderniser les bibliothèques par le haut, la revendication « du livre » comme premier métier apparaît comme un bouclier brandi pour éviter de mettre en application le nouveau décret. À l'inverse, quand le décret est perçu comme un levier pour développer de nouvelles activités ou pour valoriser des pratiques préexistantes, alors il est perçu positivement et les personnes rencontrées intègrent les dispositifs dans leurs pratiques quotidiennes.

Il y a un **facteur temporel** qui semble jouer sur différentes dimensions de la mise en œuvre du décret. En effet, les bibliothèques dont les structures organisationnelles ont été stabilisées avant 2012 ont eu plus de facilité à comprendre et intégrer les objectifs du décret que celles qui ne l'étaient pas. Soit différents sites étaient en cours de fusion, soit un mini-réseau de bibliothèques était en cours de création, soit des tensions internes empêchaient l'évolution vers la dynamique portée par le nouveau décret. Une fois ces bibliothèques stabilisées, elles devraient évoluer vers un approfondissement des dispositifs prévus dans le décret.

Le **processus de recrutement** semble être également un facteur clé dans la mise en œuvre du décret. Plus les bibliothèques sont autonomes dans le processus de recrutement, plus elles ont tendance à vouloir diversifier les profils dans leurs équipes. À l'inverse, plus les Pouvoirs organisateurs contraignent ces recrutements, moins les profils se

diversifient. Cela démontre que les PO ne sont pas toujours sensibilisés par rapport aux objectifs du nouveau décret et ne pensent la bibliothèque que dans sa définition traditionnelle de prêt d'ouvrages. Aussi, les PO définissent des profils de fonction de bibliothécaires-documentalistes sans penser à la pluralisation des missions sur le territoire.

Ensuite, **la gestion des ressources humaines et l'organisation interne** influencent aussi largement la mise en œuvre du décret. Plus la gestion est horizontale et collaborative, plus les différentes dimensions du décret se développent. En effet, cela favorise l'appropriation des outils pour les membres de l'équipe, cela les amène à plus de créativité et à plus d'interactions avec les partenaires. Les compétences et les centres d'intérêts de membres de l'équipe deviennent des ressources pour le développement de nouvelles animations, activités ou partenariats. À l'inverse, plus les rôles de chacun-e sont cloisonnés et strictement répartis, moins la dynamique du décret semble se déployer. Mettre en commun le temps de travail de tout le monde dans une gestion collaborative permet de faire des économies d'échelle et de dégager du temps de travail pour développer des activités ou des partenariats. Ce qui est moins possible dans une gestion hiérarchique et segmentée des tâches. Cette observation est valable indépendamment de la taille de l'équipe ou du nombre de sites.

L'**accès à des ressources matérielles** semble également un facteur important. Cet accès peut prendre des formes différentes : soit les bibliothèques ont des locaux et du matériel propres ; soit elles ont des partenaires qui leur permettent d'avoir des locaux ou du matériel. Dès lors, les bibliothèques avec peu de ressources et peu de partenaires ont plus de difficultés à développer leurs activités dans le sens du nouveau décret. À l'inverse, celles qui ont des réseaux de partenaires dynamiques et/ou des locaux plus spacieux développent plus d'activités.



La **position géographique et l'environnement immédiat** de la bibliothèque sont également un facteur qui influence la mise en œuvre du décret. Plus une bibliothèque est facilement accessible (parking proche, transports en commun), plus elle parvient à développer des activités multiples. Deux autres facteurs connexes semblent aussi favoriser leur développement : la proximité d'autres acteurs socio-culturels de la commune et la proximité d'un parc ou d'un espace vert. Ce dernier élément peut sembler peu pertinent et pourtant, cela permet à la bibliothèque de poser une trace de sa présence même en dehors des heures d'ouverture en laissant des boîtes à livres ou des sculptures faites lors d'ateliers dans le parc attenant. Les passants voient alors sa présence physique même en dehors des heures d'ouverture et la proximité avec d'autres acteurs socio-culturels favo-

rise les projets communs et la diversification des publics.

Les bibliothèques sont peu équipées pour réaliser des diagnostics territoriaux et démographiques. Dès lors, celles qui cherchent à diversifier leurs publics le font de manière instinctive et cherchent des partenaires qui travaillent avec les publics éloignés de la lecture. Que ce soient des jeunes, des personnes qui ne savent ni lire ni écrire, des personnes éloignées de l'emploi ou des personnes en maison de repos. Dès lors, plus une bibliothèque a **des partenaires variés** (thématiques, culturels ou diversification des publics), plus elle aura des publics variés. À l'inverse, les bibliothèques qui ont peu de partenariats et/ou des partenariats stables sur plusieurs années rencontrent peu de nouveaux publics. Il s'agit de leur outil premier pour diversifier leurs publics, pour ne pas dire leur seul levier.

DES RECOMMANDATIONS

Tout d'abord, les outils du décret ont été pensés pour transformer les pratiques des acteurs. Pour conduire à ce changement, des outils tels que des formations ont été proposés aux personnels, mais surtout le suivi du changement, et sa matérialisation a été consacrée dans les outils d'évaluation et de reconnaissance, le PDL ou les rapports d'activités annuels notamment. Ainsi, on peut considérer que la dynamique de transformation de bibliothèques a été assez largement impulsée par ces outils. Ceux-ci ont été pensés lors de l'élaboration du décret et ont cherché à suivre l'ensemble des dispositifs de changement impulsés par le décret. La charge administrative et pédagogique pour suivre la récolte de données, la rédaction ainsi que le remplissage des champs quantitatifs a donc été très importante, surtout pour les

- ▶ petites structures. Le temps est peut-être venu **d'actualiser et de réduire la charge évaluative et de suivi sur les opérateurs.**

Ensuite, comme le montre l'évaluation, l'essentiel des changements induits par le nouveau décret sont désormais largement compris et pratiqués par les acteurs et il conviendrait d'ouvrir un chantier de réflexion sur ces outils d'évaluation et de suivi. En effet, il serait opportun de les réduire, de les modifier et de les discuter afin de les adapter à ces dix premières années de mise en application. Les actualiser permettrait de les rendre plus pertinents, systématiques et de favoriser l'adhésion des acteurs de la Lecture publique.

La deuxième dynamique transversale qui est apparue au cours de l'analyse est que le décret a porté largement son attention sur le lien entre les dispositifs du décret et leur mise en œuvre par les opérateurs, mais que peu d'attention a été accordée à la communication des changements portés par le décret aux publics. Lors de plusieurs rencontres, il est apparu qu'**une campagne de sensibilisation et d'information sur la transformation des bibliothèques au niveau de la FWB s'avérerait pertinente.** Cela serait utile pour sensibiliser les Pouvoirs organisateurs, les membres du Conseil de Développement de la Lecture, mais aussi et surtout les publics. Pour la plupart des publics rencontrés, la mission principale des bibliothèques est le prêt de livres. Ils méconnaissent les animations et activités de médiation socio-culturelles. Maintenant que l'offre d'animations est présente dans l'ensemble des bibliothèques, une campagne de sensibilisation et d'information au niveau de la FWB permettrait plus que probablement d'attirer de nouveaux publics.

Finalement, dernière dynamique transversale observée, le développement de chaque bibliothèque s'est fait de manière relativement autonome. Certains organes de concertation et de repré-

sentation existent mais peu d'échanges ont lieu entre les opérateurs. S'il y a bien des échanges de manière locale ou via les opérateurs d'appui, il existe cependant peu d'échanges entre bibliothèques possédant des profils ou des structures similaires ailleurs sur le territoire. Ces échanges seraient pourtant particulièrement pertinents pour **favoriser l'échange de bonnes pratiques (notamment en termes d'outils d'évaluation) et développer des projets transversaux entre opérateurs.**

Globalement, il serait pertinent de développer **des formations et des groupes de travail plus participatifs.** En effet, de nombreux opérateurs développent des outils de gestion, de planification, d'évaluation ou d'animation. Leur mise en commun et en discussion permettrait de mettre au point des outils pertinents et actualisés pour l'ensemble du réseau. Ceux-ci pourraient être organisés sur base volontaire et permettraient de partager les connaissances et les expériences entre les opérateurs.

Sur base des constats de cette évaluation, une consultation sectorielle s'est mise en place dans la perspective de préparer une modification du décret et de son arrêté.

La consultation s'est effectuée en trois temps entre mai et octobre 2022

La première journée s'est déroulée à La Marlagne le 2 mai 2022. Il s'agissait d'y présenter les *résultats de l'évaluation et d'entamer un premier travail autour des thématiques identifiées avec recueil des constats sectoriels et identification de pistes d'amélioration* :

- GT1 – Critères et obligations découlant de l'application du décret
- GT2 – Fonctions des opérateurs reconnus
- GT3 – Dispositifs supplémentaires éventuels à réfléchir
- GT4 – Publics éloignés/spécifiques
- GT5 – Gouvernance
- GT6 – Numérique

Le second temps s'est réalisé par un prolongement des réflexions autour des thématiques au sein de chaque opérateur d'appui.

Et une dernière journée à Nivelles a permis de réaliser la synthèse des travaux.

Le point final de tout ce travail devrait aboutir à une modification du décret et de son arrêté qui reprendra les constats de la première évaluation. Cette première évaluation n'avait pu aboutir, mais le Service de la Lecture publique avait gradé précieusement le travail déjà réalisé en attendant des jours meilleurs. ●

Notes

(1) https://www.ejustice.just.fgov.be/cgi_loi/change_lg_2.pl?language=fr&nm=2009029690&la=F

(2) Voir le décret du 28 février 1978 organisant le Service public de la lecture : https://bibliotheques.wallonie.be/index.php?lvl=notice_display&id=24906

(3) « Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de Lecture organisé par le Réseau public de la Lecture et les Bibliothèques publiques », *Les Cahiers des Bibliothèques*, n° 26, mai 2016, <https://fr.calameo.com/books/0031496457d326f26e6dd>.

(4) Ibid., p. 5.

(5) Ibid., p. 8.

(6) Extrait du cahier des charges.

DÉVELOPPEMENT CULTUREL DU TERRITOIRE 2020 : UNE ANNÉE PARTICULIÈRE

PAR MARIE-HÉLÈNE GUILLEMAIN

responsable du Service transversal, Service général de l'Action territoriale

Depuis 2016, le Service général de l'Action territoriale édite une brochure brossant un tableau du développement culturel sur le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

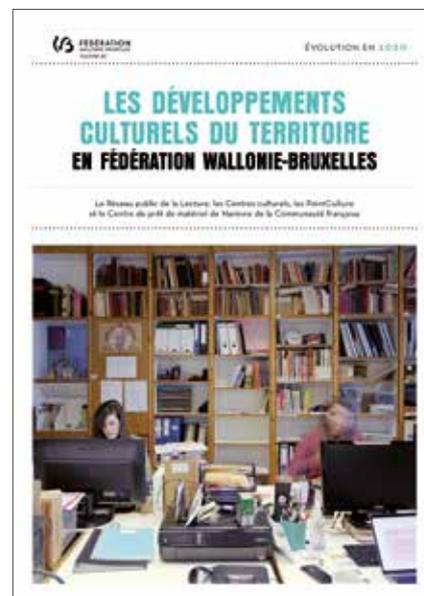
Après le retour et l'analyse des rapports d'activités des bibliothèques publiques et de l'usage des outils numériques par le Service de la Lecture publique, de l'analyse des chiffres des secteurs fournis par le Centre de prêt de matériel de la Communauté française, du rapport d'activités de la Direction des Centres culturels et, de tous chiffres, rapports ou bilans des outils permettant la coordination ou le développement d'Action culturelle sur le territoire, le Service d'appui transversal du SGAT coordonne les informations puis les transforme en statistiques, tableaux, données chiffrées.

Cette brochure est un bilan de l'année en cours. Une photo permettant aux mandataires politiques, aux équipes des opérateurs soutenus d'avoir une idée des développements culturels sur le territoire francophone. Pouvoir recueillir des données chiffrées nous permet d'établir une image, des statistiques. Évidemment, cela ne s'arrête pas là, l'intérêt pour nous est d'analyser ces chiffres et de les utiliser pour soutenir les secteurs. Grâce à l'exigence du décret encadrant le secteur de la Lecture publique, nous pouvons recueillir beaucoup de données chiffrées. Nous espérons pouvoir aussi bientôt recueillir des chiffres pour le secteur des Centres culturels. L'Administration et les Fédérations représentatives de

ce secteur travaillent ensemble pour recueillir des données chiffrées. Nous avons bon espoir de pouvoir les présenter dans cette brochure prochainement. En 2021, nous ajouterons les données d'un autre secteur qui a rejoint les services de l'Action territoriale : les Centres d'expression et de créativité et les pratiques artistiques en amateur.

Cette brochure, qui avant 2016 ne présentait que les chiffres du Réseau public de la Lecture, à destination des bibliothécaires, a vocation aujourd'hui à devenir un véritable outil, un bilan de l'Action culturelle sur le territoire francophone. Nous pourrions dire que le train est en route et que tout roule...

Pendant, entre-temps, il y a eu 2020. L'année 2020 et sa cohorte de mesures entourant le secteur culturel, 2020 et la Covid empêchant le secteur culturel, 2020 et son casse-tête organisationnel. Pourtant, le secteur de la Culture a tenu bon. Le personnel du Centre de prêt de matériel de la Communauté française situé à Naninne a répondu présent et loin de prêter aux scouts ou au secteur événementiel de la Culture, son public cible, l'équipe s'est mobilisée pour répondre à la demande d'aide logistique des hôpitaux. Les bibliothèques et les centres culturels, sonnés le 12 mars à l'annonce de l'annulation des activités culturelles sur le territoire, ont tenu bon et ont fait preuve d'une créativité sans



commune mesure pour rester en lien avec leur public. L'impact du confinement sur les bibliothèques, les Centres culturels, les PointCultures est énorme, mais les bibliothécaires, les équipes des Centres culturels se sont retroussés les manches et ont donné rendez-vous à leur public sur les réseaux sociaux, dans des points « take away »... Ils ont su garder le lien et même en tisser de nouveaux avec leurs publics.

Cette année a été d'une difficulté immense pour les opérateurs, mais elle a révélé la force des acteurs de la culture. Vous trouverez dans cette brochure les éléments que vous découvrirez chaque année, mais aussi le bilan des actions menées en 2020 et des portraits des équipes de ces lieux culturels. Des portraits d'un jeune photographe, Florian Tourneux, parti en tournée rencontrer les équipes des bibliothèques de Liège, de Chaudfontaine... des Centres culturels de Doische, de Charleroi, de Leuze-en-Hainaut...

Nous vous souhaitons une bonne lecture de cette brochure, et toujours autant de réussite dans vos activités ! ●

JOURNÉE D'ÉTUDE ARES

SUR LA CONSERVATION PARTAGÉE ET L'ÉLAGAGE EN BIBLIOTHÈQUE

PAR SYLVIE VANDAMME

bibliothécaire dirigeante à la Réserve centrale de Lobbes, Service de la Lecture publique

La Commission des bibliothèques et services académiques collectifs (CBS) de l'Académie de recherche et d'enseignement supérieur (ARES) a organisé une journée d'étude sur l'élagage et la conservation partagée en bibliothèque. Celle-ci a eu lieu le mardi 13 septembre 2022 à l'Université Saint-Louis.



ACADÉMIE
DE RECHERCHE ET
D'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR

Cette journée a rassemblé environ 85 professionnels de la documentation. La matinée a été consacrée à l'élagage des livres et l'après-midi à la conservation des périodiques.

En matinée, Laure Lamirand, formatrice à MédiaLille notamment sur les questions de l'élagage, a, sur base de son expérience, tiré des constats sur le contexte, les freins et les avantages autour de l'élagage. Il est très étonnant de relever que si l'élagage est bien une préoccupation des bibliothèques, peu en parlent à leurs usagers.

Ensuite, quatre présentations se sont succédées.

- **1^{re} présentation** : Étienne Magain et Serge Paulus ont explicité la réflexion qui avait conduit l'IHECS à ne conserver ses mémoires qu'en version numérique. Un retour de pratique intéressant pour qui souhaite se lancer dans la numérisation d'un fonds afin de gagner de la place et d'augmenter l'accessibilité de celui-ci.

- **2^e présentation** : Après avoir explicité le contexte du Réseau public de la Lecture, Sylvie Vandamme a retracé l'historique et les réflexions qui ont conduit à la mise en place d'un dépôt documentaire mutualisé, une des solutions pour soutenir l'élagage sur un territoire. Elle en a explicité le fonctionnement avant de terminer par une réflexion sur la place et l'évolution du travail de la Réserve centrale après 18 ans de fonctionnement.

- **3^e présentation** : Laurent Stojka a relaté son expérience de l'élagage du fonds moderne de la bibliothèque centrale de l'UMons. Il a conclu sa présentation en disant que pour faire un bon élagage, il faut en amont une bonne politique d'acquisition et en aval la mise en place de critères clairs et identiques pour l'ensemble du personnel de l'institution (bibliothécaires mais aussi chercheurs et hiérarchie). Il a également insisté sur le fait que l'élagage doit être vu comme positif. « Il n'est pas une déconstruction du travail du passé mais il prépare l'avenir. »

- **4^e présentation** : Marjorie Bardiau, bibliothécaire à l'ULiège, et Laurent Gohy, directeur et chercheur à l'ULiège, ont expliqué un cas concret de collaboration entre bibliothécaires et chercheurs afin de réaliser un élagage répondant à la conservation sélective de ressources spécifiques. Cette présentation illustre bien l'importance de mettre en place des critères et des finalités communes pour l'ensemble du personnel d'une institution afin de réussir un élagage.

L'après-midi, Frédéric Brodtkom, directeur de la bibliothèque des sciences et technologies de UCLouvain, a introduit les présentations en rappelant les objectifs de la conservation partagée et en présentant European Print Initiatives collaboration (EPIco), un groupe de 17 participants qui coordonnent un projet de stockage de masse de l'imprimé à l'échelle d'une région. Leur prochaine rencontre a lieu en novembre 2024 à Barcelone.



Ensuite, cinq présentations se sont suivies.

- **1^{re} présentation** : Emmanuelle Massari a fait le point sur le rôle du CTLES dans la création et le développement de 16 plans de conservation thématiques et nationaux en France depuis 2012. Elle en a expliqué le fonctionnement, notamment la cogestion avec un copilote scientifique et le financement de ces plans depuis 2016. Elle a également présenté ses partenaires (ABES, Persée et COLLEX-Persée) ainsi que les outils utilisés au niveau de la conservation partagée.
- **2^e présentation** : Frédéric Brodtkom fait le point sur le travail de conservation partagée réalisé par les universités francophones mis en place depuis 2008. Ces plans thématiques papier engagent les participants sur dix ans et ont chacun leur manière de fonctionner. Il insiste sur le fait que la conservation papier est aussi importante que la conservation numérique. On peut comparer ces formats au poivre et au sel, ils sont tous les deux nécessaires car leur utilisation est différente.
- **3^e présentation** : Nadège Isbergue, bibliothécaire à la Bibliothèque royale de Belgique (KBR), présente le projet de conservation partagée :

Bioding. Cette conservation partagée des revues de sciences médicales est mise en place avec les universités néerlandophones. Le but est de créer un dépôt central virtuel permettant de conserver sur plusieurs sites ces revues tout en permettant leur accès via un service de prêt interbibliothèques. La KBR est dépositaire de la moitié des collections conservées (1.200 titres). Ce projet se termine.

- **4^e présentation** : Après avoir réalisé l'historique des mutualisations autour des périodiques au sein du Réseau public de la Lecture, Aurélie Puissant, coordinatrice du plan de conservation partagée pour les bibliothèques publiques francophones, a donné quelques chiffres et les acteurs essentiels de celui-ci. Elle a, ensuite, réalisé une démonstration de l'outil de signalement Periodic et a expliqué comment les bibliothèques élarguent leurs périodiques en se basant sur un plan de conservation partagé. Enfin, elle a terminé son exposé en montrant l'importance de mettre en place une valorisation commune de la conservation réalisée et de son outil.
- **5^e présentation** : Sophie Vandepontseele, directrice des collections contemporaines à la Bibliothèque royale de Belgique (KBR), a explicité les rôles de la

KBR dans la conservation partagée des périodiques ainsi que la mise en place d'un nouveau projet de conservation partagée des périodiques belges : son planning et ses premières actions. Dans cette perspective, un groupe de travail, regroupant les acteurs francophones et néerlandophones coordonnant actuellement un plan de conservation partagée sur le territoire belge, se réunira le 28 septembre.

Cette journée a montré que l'élagage, s'il est une préoccupation pour tous les professionnels de la documentation, reste une question sensible. Il existe néanmoins des solutions pour y parvenir : former, informer les professionnels, conserver en réseau et échanger de bonnes pratiques comme cela a pu être fait durant cette journée. En effet, ces échanges montrent notamment que, même si nos secteurs sont différents, les défis sont identiques et méritent d'être réfléchis ensemble. Cette journée annonce, d'ailleurs, de nouvelles collaborations entre les intervenants belges sur la question notamment des périodiques. D'autant plus que de nombreuses questions se posent encore, par exemple sur la manière dont les bibliothèques des Hautes écoles peuvent s'inspirer des pratiques présentées pour elles aussi mettre en place des mutualisations afin d'améliorer la gestion de leurs collections. ●

BIBLIOJETTE : LIEU DE PLAISIR ET D'ÉMANCIPATION

PAR LILIANE FANELLO

journaliste

Toutes les photos © Bibliothèque de Jette

Multiplier les activités, rappeler inlassablement que la bibliothèque existe, qu'on y trouve bien d'autres choses que du prêt, montrer que si le livre est un plaisir, il est aussi un bel outil de lien et d'émancipation... En arrivant à la bibliothèque communale de Jette, Olivier Convens, bibliothécaire responsable, n'imaginait pas que le volet « communication » de sa mission serait aussi prenant.



Façade Est de la bibliothèque

En terme de fréquentation, la bibliothèque communale de Jette fait partie des cinq premières bibliothèques de la Région bruxelloise. Son aura dépasse les frontières de la commune. « Depuis toujours, Jette est une bibliothèque où il y a un bon choix de livres, avec des ouvrages qu'on ne trouve pas ailleurs. Et puis il y a toujours eu une volonté d'innovation, d'être à la pointe », décrit Marina De Ridder, l'ancienne directrice de la bibliothèque, qui tient aujourd'hui une permanence d'écrivain public. « Cette bibliothèque attire du public venant non seulement de Jette, mais aussi d'ailleurs, notamment du

fait de sa proximité avec la gare. » Cela se voit dans les prêts et les affiliations : 40 % des 6.000 affiliés sont des non-Jettois. Cela se voit aussi dans les animations et activités organisées par la bibliothèque. « Jette a toujours eu un rôle de pivot dans le nord-ouest de Bruxelles », poursuit Olivier Convens, le successeur de Marina De Ridder depuis début 2021.

AGENDAS BIEN REMPLIS

Lorsqu'il a pris ses fonctions de bibliothécaire responsable, il s'est fixé comme objectif prioritaire d'inscrire

davantage BiblioJette dans le cadre du nouveau décret. Cela passe entre autres par le développement des activités. Ciné-club, jeux de rôle, cours d'informatique pour adultes, relance de « L'Heure du Conte »... En un an, le budget animations a été multiplié par deux. « Actuellement, on tourne à plus de dix animations par semaine, écoles comprises. Nos agendas sont full ! », affirme-t-il.

ÉCOLES EN HAUSSE

Les animations pour les écoles ont particulièrement le vent en poupe. Jette compte dix écoles primaires et trois écoles secondaires. Après une solide campagne menée auprès des écoles par BiblioJette, des établissements qui ne fréquentaient plus la bibliothèque reviennent. « Nous avons élargi non seulement notre catalogue de propositions – escape game, animations sur la recherche documentaire, kamishibai... –, mais aussi le nombre de membres de l'équipe qui s'investissent dans ces animations. » L'équipe de la bibliothèque de Jette fait partie des points forts de celle-ci : onze équivalents temps plein ! Alors, dans les couloirs de Jette, on croise régulièrement des élèves ou écoliers venant d'écoles situées hors de la commune.



La Bibliothèque fait le mur en mai chaque année sur la place Cardinal Mercier

RAJEUNISSEMENT

Au fil du temps, la population de Jette et le public qui fréquente la bibliothèque par la même occasion ont pas mal évolué. « Avant venaient à la bibliothèque beaucoup de personnes âgées, aujourd'hui ce sont surtout des familles et un public beaucoup plus diversifié culturellement », constate Marina De Ridder. « Vu les prix de l'immobilier au sud et à l'est de Bruxelles, beaucoup de jeunes familles viennent s'installer à Jette. Je pense même que Jette est la deuxième commune la plus jeune de Bruxelles », complète Olivier Convens. D'ailleurs, tout qui est jeunesse fonctionne plutôt bien à la bibliothèque communale de Jette. « Nous aimerions cependant voir plus d'ados, public plus compliqué à attirer. » Pendant les vacances de Toussaint, le premier atelier de robotique et retouche photo pour les 12-15 ans a cartonné. « Nous

aimerions rebondir dessus pour relancer un club de lecture ados régulier. Nous avons ici un bibliothécaire vraiment au taquet sur toutes les séries ados. D'ailleurs, même si le budget global baisse, nous ne voulons pas diminuer notre offre pour le jeune public. »

DÉFENDRE LA GRATUITÉ

Olivier Convens évoque aussi la grande disparité socio-économique observée dans la commune, où se côtoient quartiers pauvres et quartiers chics. « Bien sûr, un des objectifs de la bibliothèque est de brasser un maximum de diversité de public. C'est d'ailleurs pour cela que nous insistons beaucoup sur la gratuité. Nous essayons de la favoriser au maximum pour toutes nos activités et événements, ou en tout cas de proposer des prix les plus démocratiques possible. » Depuis le 1^{er} janvier 2022, les

prêts sont gratuits. « Même si les prêts représentent un montant dérisoire par rapport au budget global de la bibliothèque, symboliquement, c'est un geste fort de la part des autorités communales, surtout en ce moment. »

LA BIBLIOTHÈQUE FAIT LE MUR

Jeter les ponts entre les différents publics fait aussi partie des objectifs d'un des événements phares de BiblioJette : « La bibliothèque fait le mur », exclusivement dédié à (et porté par) la bibliothèque. Cet événement a lieu chaque année en mai. « Nous sortons nos activités sur la Place Cardinal Mercier. Il y a des animations, des spectacles, des démonstrations... L'idée est d'aller chercher le public, de sortir un maximum de nos animations pour rassurer les gens qui ont encore peur de passer le cap d'entrer dans une bibliothèque. » ►

▶ LES VOISINS NÉERLANDOPHONES

À côté de l'entrée de BiblioJette se trouve celle de la bibliothèque communale néerlandophone. Les deux bibliothèques sont indépendantes et soumises à des décrets très différents. Elles sont néanmoins reliées par un espace commun, la Leesterrasse, et par l'envie de trouver des points de rencontre.

« La Leesterrasse est un lieu d'échange que nous essayons de faire vivre avec diverses activités. » Cette année, les deux institutions ont par exemple organisé leur première guinguette, en invitant deux chanteurs à textes : Ivan Tirtiaux et Bettie. « Cet événement a été un vrai succès et nous voulons en faire un rendez-vous récurrent ! », se réjouit Olivier Convens. « Nous partageons aussi un vélo cargo et parfois nous faisons des activités ensemble. Par exemple l'année dernière, mon collègue néerlandophone et moi-même sommes sortis avec le vélo lors de la Journée sans voitures pour distribuer des livres. »

RELIFTING

Un autre défi du bibliothécaire responsable est d'accroître la visibilité de la bibliothèque. Un projet de refonte totale du site internet est notamment sur la table. La visibilité passe aussi par le bâtiment. Celui-ci date de 1975. « Même s'il a des qualités architecturales indéniables, notamment le fait qu'il est très lumineux, c'est un bâtiment un peu à bout de souffle, un gouffre énergétique, et qui avait fini par passer inaperçu dans le paysage. »

L'équipe a eu la bonne idée de faire placer d'immenses stickers colorés sur les façades. Ceux-ci ont été réalisés par l'artiste saint-gilloise Coline Sauvand et placés en janvier 2022. « Nous voulons que ces stickers traduisent graphiquement les différents mots qui décrivent ce qu'est la bibliothèque aujourd'hui, c'est-à-dire tout sauf un lieu fermé et silencieux », raconte Olivier Convens. C'est ainsi que, parmi les mots disséminés sur les façades, on peut lire : imagination, curieux, rêve-



Le 24 août 2022 Ivan Tirtiaux à la première guinguette coorganisée par les bibliothèques francophone et néerlandophone



Façade Sud de la bibliothèque

rie, rencontre, créativité, éveil, détente, partage, évasion, grandir, s'engager, découvrir... « Je pense que ça a vraiment donné un coup de jeune à l'image de la bibliothèque, et maintenant les gens regardent le bâtiment. »

#SALLE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Autre élément de visibilité : la bibliothèque de Jette a la chance de partager

l'espace avec la salle des fêtes de la commune, qui se trouve à l'étage. Outre le fait que la bibliothèque puisse l'utiliser pour certaines de ses activités (notamment le spectacle de fin d'année), cette cohabitation n'est pas dénuée d'intérêt. C'est par exemple dans cette salle que se tiennent les conférences interuniversitaires auxquelles la bibliothèque de Jette est associée, et qui attirent une centaine de participants chaque mois. Et puis, pour les gens de la commune,



Le 27 septembre 2022 les championnats mondiaux du slam de poésie aussi à la Bibliothèque de Jette

cette salle des fêtes est devenue « la salle de la bibliothèque ». « Quand ils taguent cette salle sur les réseaux sociaux, ils utilisent “la salle de la bibliothèque”, ce qui est quand même intéressant en termes d’image. »

FÊTE DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

Cette salle a d’ailleurs bien servi le 27 septembre dernier, lors d’un autre événement mobilisateur de la bibliothèque de Jette. « Chaque année, nous organisons avec le centre culturel et la commune une grande fête de la culture. Nous prenons possession de la Place Cardinal Mercier pour proposer des tas d’activités pour tous. Cette année, comme le temps était très mauvais, nous avons pu, en urgence, rapatrier une grosse partie des activités dans la bibliothèque et dans la salle des fêtes. » Un des temps forts : la performance de participants aux championnats du monde de slam de poésie, qui se déroulaient au même moment à Bruxelles. « J’aime beaucoup cette mixité des genres et des fonctions de la bibliothèque », souligne Olivier Convens. « Cette idée de troisième lieu où l’on peut venir pour une conférence, et repartir aussi avec des livres... »

DES DIGITAL BUDDIES

On retrouve cette mixité des genres avec l’EPN (espace public numérique). « Notre bibliothèque accueille un des trois EPN labellisés en Région bruxelloise se trouvant dans une bibliothèque. Nous organisons six heures de formation par semaine avec l’ASBL Fobagra. Nous allons aussi nous inscrire dans le cadre du projet Digital Buddies mis en place par Bibliothèques Sans Frontières. » Ces Digital Buddies sont « des citoyens sensibilisés à la question de l’inclusion sociale souhaitant contribuer à l’accompagnement numérique des personnes vulnérables », des sortes d’informaticiens publics. « Ici à Jette, des membres d’une grande entreprise viendraient télétravailler à la bibliothèque le mercredi après-midi afin de pouvoir aider les personnes utilisant les ordinateurs », précise Olivier Convens.

DES LIVRES ET DES PLANTES

Le mélange des genres se trouve aussi au cœur de la plantothèque, ouverte depuis octobre 2021. Celle-ci offre aux personnes inscrites à la bibliothèque de Jette la possibilité d’adopter des plantes. Le projet est né pendant le

confinement dans la tête de Stéphanie Weisser, alors stagiaire. Mais quel sens la présence d’une plantothèque a-t-elle dans une bibliothèque ? « Les bibliothèques assurent un rôle social de première ligne, en rassemblant des utilisateurs et utilisatrices de toutes les catégories socio-économiques, de tous les âges, de toutes les origines, qui viennent dans des buts divers. Et puis on trouve bien d’autres médias que les livres, comme des jeux de société, des CD, des graines... Alors pourquoi pas des plantes ? »

Pour Olivier Convens, c’est une question d’éducation permanente. « La plantothèque est une occasion d’organiser des événements, des moments d’échanges... Et pour les enfants, c’est aussi un apprentissage de la patience. » Et pour la petite histoire, la plantothèque de Jette a été sélectionnée parmi les finalistes de l’IFLA Green Library Project Award 2022 organisé en Irlande en juillet dernier. Le jury l’a qualifiée de projet « inspirant, cohérent et efficace ».

RÉNOVATION COMPLÈTE

Si les stickers ont donné un coup de jeune au bâtiment, Olivier Convens porte pour celui-ci un autre projet à plus long terme : sa rénovation com- ▶



Avec son vélocargo BiblioJette essaime la lecture dans les parcs et sur les places

- plète. « On aimerait notamment modifier l'accès de la bibliothèque de manière à ce qu'il se fasse depuis la Place Cardinal Mercier. Nous pensons aussi créer une salle informatique indépendante pour l'EPN, ce qui permettrait d'éviter les montages et démontages réguliers du matériel, et aussi de faire des formations en dehors des heures d'ouverture de la bibliothèque », poursuit-il. « Le projet fait son chemin et nous ne partons pas les mains vides puisque nous avons déjà travaillé avec un bureau d'études, mais ça représente un budget de plus de dix millions d'euros et les budgets communaux ne sont pas extensibles. De plus, la commune a sur la table deux gros projets de rénovation d'infrastructures culturelles, qui sont le centre culturel et la bibliothèque. »

S'AFFIRMER PLUS

Mener à bien tous les projets demande à Olivier Convens d'endosser une autre casquette, celle de communicant... de vendeur. « C'est quelque chose de nouveau pour moi : je découvre qu'il faut s'affirmer plus, pour montrer que la bibliothèque est un acteur important, et



Ateliers informatique

constamment expliquer que la bibliothèque ne fait pas que du prêt. »

Il rejoint toutefois le constat général : la bibliothèque bénéficie d'un capital symbolique assez faible. « Quand un centre culturel ou un théâtre ferme, vous avez une double page dans un grand quotidien. Mais quand une bibliothèque ou un bibliobus ferme, vous devez vous battre pour avoir peut-être

un article dans un journal régional. » Alors, quand il reçoit une classe de secondaire où quatre élèves sur vingt-cinq affirment avoir déjà mis les pieds dans une bibliothèque, ça l'interpelle ! Chaque jour, il défend l'idée que la bibliothèque et la lecture publique sont essentielles. « Le livre est un plaisir, mais aussi un outil de citoyenneté et d'émancipation. » ●

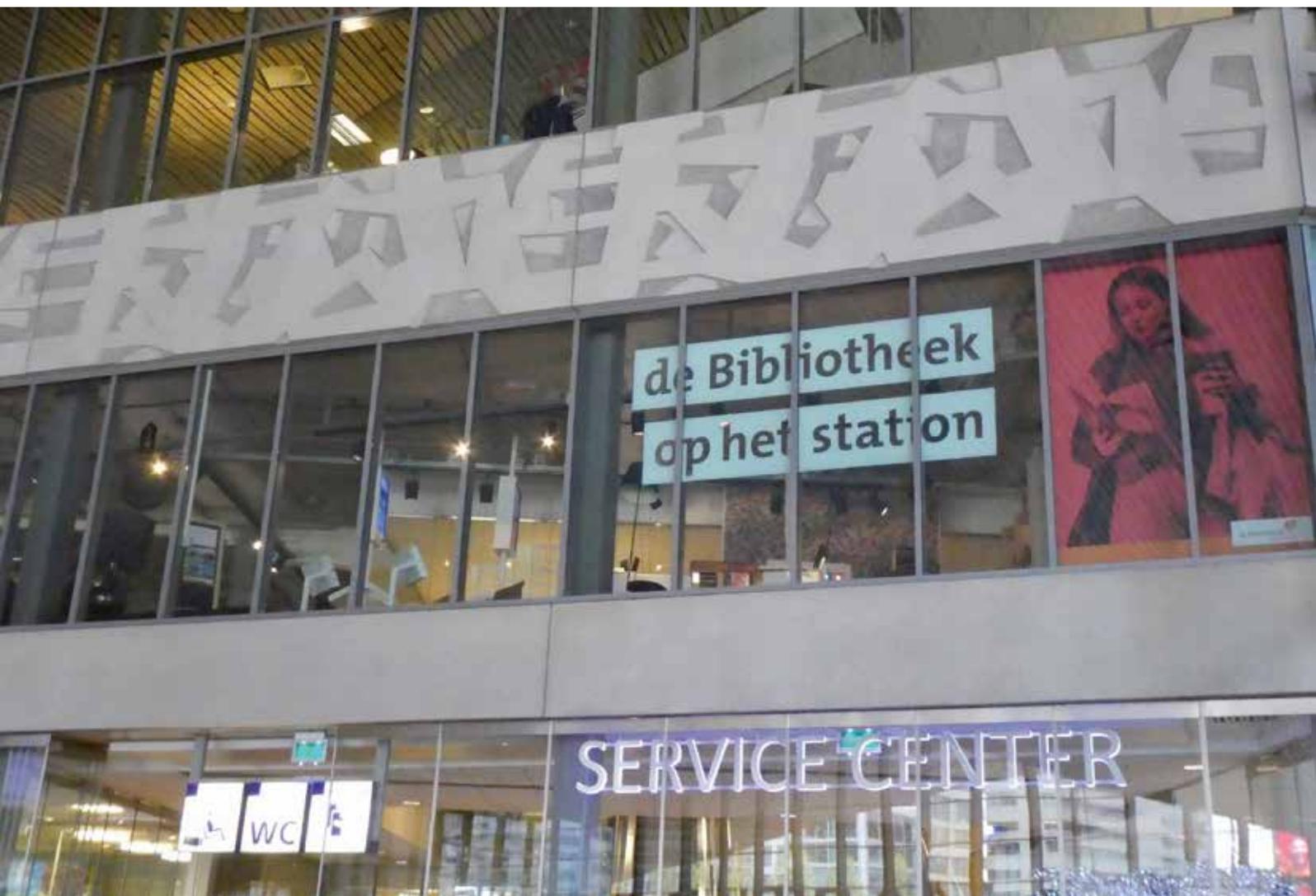
TRIPS LITTÉRAIRES EN GARE DE ROTTERDAM

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos © C. Callico

Depuis 2019, la Bibliothèque de Rotterdam a investi le premier étage de la Gare centrale, au travers d'un espace annexe fonctionnel, cosy et niché au sein d'une architecture aux courbes minimalistes. Pour la félicité des habitués et de nouveaux publics. ▶



Entrée de la bibliothèque à la gare de Rotterdam



L'artiste réfugié Johnson Weere à la bibliothèque



Bibliothèque à la gare de Rotterdam

► **C**haque matin dès 8 heures depuis quatre ans, l'artiste libérien sans toit Johnson Weere s'assied à la même table, le dos jouxtant la microbibliothèque aménagée au premier étage de la Gare centrale de Rotterdam. Il en a fait sa table de travail, où se déploient papiers, crayons, pastels, feutres... Quatre livres fixent les coins de la toile sur laquelle il dessine le plus souvent des portraits très colorés, inspirés de

gens qu'il croise et de son parcours « passé, présent et futur ». L'Afrique, son statut actuel de réfugié et son rêve d'un nouveau départ. « Depuis mon arrivée en 1999, après avoir fui la guerre civile de mon pays par bateau, je passe ma vie dans les bibliothèques publiques hollandaises, s'esclaffe-t-il. À la Bibliothèque centrale de Rotterdam, on m'avait même donné une table, j'y allais tous les jours depuis 2015, et mes œuvres y ont été exposées. Mais derniè-

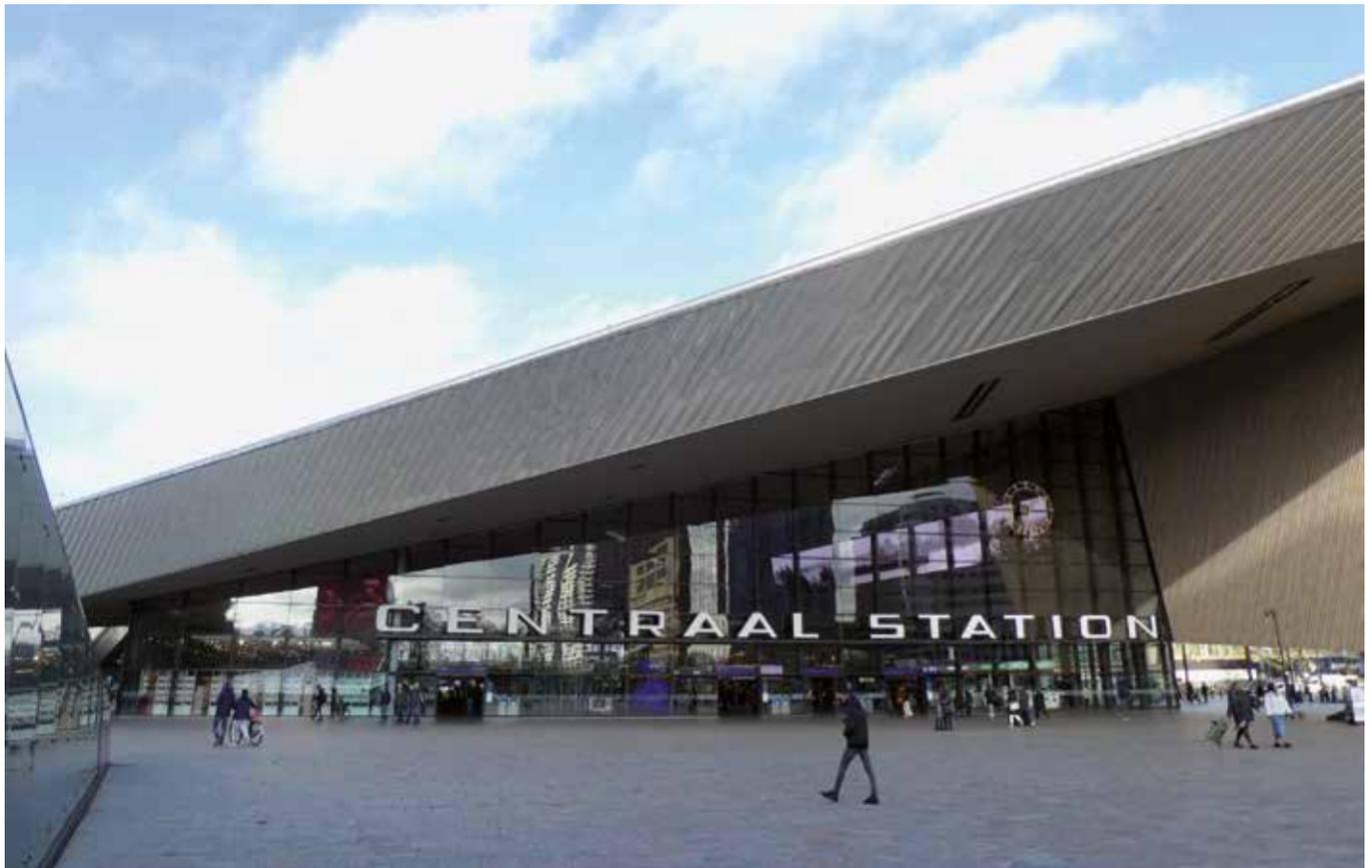
rement, la police puis des usagers étudiants me menaçaient, m'insultaient et depuis, j'ai investi ce nouvel espace. Ici, je consomme un ou deux cafés par jour et je me sens à l'aise, les gens du lieu et extérieurs me connaissent et viennent me parler. » Parcours atypique que celui de Johnson Weere, dont les créations sont désormais exposées dans de prestigieux musées et galeries européens ou ont intégré des collections privées. À Londres, à Paris, à Anvers... de même qu'au musée Dr Guislain à Gand.

« Cette reconnaissance, ici et ailleurs, me donne la force de continuer. Et même si mon sort reste incertain, cette bibliothèque dans la gare m'ancre quelque part et me permet de me concentrer sur la chose la plus importante pour moi : mes dessins. J'aime aussi ce lieu décloisonné, qui me permet d'observer la vie urbaine depuis ma table. »

Le lieu cumule en effet les attraits. Parmi les usagers, installés aux tables ou dans des fauteuils, des étudiants, des navetteurs, des employés du coin, des freelances... Comme Maaïke, qui travaille dans un bureau voisin et qui, une ou deux fois par semaine, se rend à la bibliothèque lors de la pause du lunch. « Cette brèche dans le quotidien m'ouvre sur d'autres mondes : parfois, il m'arrive de juste prendre un livre d'une autrice ou d'un auteur que j'aime et d'en lire quelques pages puis je le remets en rayon, mais cette courte lecture m'aère le cerveau pour la journée ou m'amène à méditer sur un sujet... », confie-t-elle.

UNE OFFRE EN LIBRE-SERVICE

Cette annexe de la Bibliothèque centrale de Rotterdam fait désormais partie intégrante de la StationHuisKamer (Salon de la gare) que l'on trouve dans la plupart des stations néerlandaises : soit une zone confortable au croisement entre le restaurant de gare, la salle d'attente (avec wifi gratuit, prises de recharge, toilettes...) et le kiosque d'informations, avec un personnel qui tout aussi bien prépare le café qu'il donne



Entrée de la gare centrale à Rotterdam

des informations de voyage. L'espace est identifiable dès l'entrée dans le hall passagers, d'où chaque niveau se distingue par de longues baies vitrées.

Peter de Jong, manager de la gare, évoque que « lorsqu'il y a quelques années a émergé l'idée d'une bibliothèque dans la gare, nous avons décidé de faire de la place au premier étage, dans un local fermé à côté de la Huiskamer. Puis la cloison a été ôtée et l'espace ouvert. Les visiteurs de la StationsHuiskamer apprécient l'association des deux installations à un point aussi central de leur itinéraire quotidien et en profitent dès lors pour prendre un livre et un café pour la route. »

Dans la bibliothèque de la gare, la plupart des couvertures de livres sont tournées vers l'extérieur, comme dans un commerce ou une librairie. « La présentation frontale est non seulement attrayante, mais elle signifie également que les clients pressés ont besoin de moins de temps pour décider si un livre les intéresse. »

L'offre de livres brasse diverses thématiques : romans, biographies, psychologie, philosophie, culture, cuisine, environnement... On y trouve également une étagère de livres en anglais. Le tout à consulter sur place ou à emporter. Des bornes numériques invitent en outre à effectuer des commandes dans le catalogue général de la bibliothèque centrale. La bibliothèque est ouverte du lundi au dimanche, en libre-service. Au besoin, le personnel est disponible par tranche de deux heures les lundi matin et jeudi après-midi pour prodiguer aide ou conseils.

« Cette petite bibliothèque offre au groupe cible ce qui lui manque dans les succursales permanentes : les livres les plus récents accessibles à tout moment et un service à la fine pointe de la technologie », pointe Dick van Tol, coordinateur de ProBiblio, une institution provinciale qui a pour but d'améliorer la pratique des usagers des bibliothèques hollandaises, et à l'origine du concept du projet-pilote de

deux ans à la gare de Rotterdam, validé en 2019.

ProBiblio propose une expertise et des solutions via une formule de franchises dont l'association reste propriétaire et qu'elle développe en collaboration avec les bibliothèques locales, tandis que ces bibliothèques partenaires sont propriétaires du point de lecture (payant les coûts et récoltant les bénéfices). ProBiblio intervient encore en fournissant des services partagés, y compris la gestion globale de la collection, la publicité, le site Web, les médias sociaux, etc.

Les réseaux sociaux entretiennent notamment le lien : « Nous n'utilisons pas Facebook par exemple pour attirer de nouveaux clients mais plutôt pour créer une communauté sociale d'amateurs de bibliothèques de gare. Mais, bien sûr, un certain nombre de fans qui se familiarisent avec la bibliothèque dans le monde virtuel deviennent également des clients », y assure-t-on. ►



Bibliothèque à la gare de Rotterdam

► DE LA PLAGE À LA GARE

Une première expérience de bibliothèque en gare néerlandaise avait vu le jour à Haarlem de 2011 à 2021. Pour point de départ, un constat établi dès 2006 que la fréquentation des bibliothèques publiques néerlandaises chutait depuis plusieurs années consécutives et que l'emploi du temps des usagers leur permettait moins de s'y rendre qu'auparavant. « L'objectif de "De Bibliotheek op het station" est d'attirer de nouveaux publics en plaçant les services de la bibliothèque au cœur de la routine quotidienne des lecteurs pressés et en les rendant plus

accessibles, poursuit Dick van Tol. Au sein de ProBiblio, nous avons alors décidé d'étudier la faisabilité d'installer des succursales de bibliothèques dans les gares. Nous savions que les usagers du train sont des lecteurs et que 74 % d'entre eux transportent régulièrement quelque chose à lire, mais ils mènent également une vie bien remplie. Par ailleurs, la compagnie ferroviaire nationale néerlandaise NS parraine déjà plusieurs campagnes nationales de promotion de la lecture. De plus, nous avons pensé à l'exemple des bibliothèques de plage qui visent à stimuler la lecture sur les plages néerlandaises les plus fréquentées. Elles proposent des

livres, des magazines et des activités et contribuent à rendre les plages plus attrayantes même lorsque le temps n'est pas au beau fixe. »

À Haarlem, le but premier était donc d'attirer un public de non-habitués et de « présenter la bibliothèque aux personnes qui aiment lire mais sont trop occupées pour visiter une bibliothèque régulière et/ou n'utilisent plus la bibliothèque en raison d'une image négative, voire obsolète de celle-ci ». Dans ce but, une bibliothèque autonome et relativement grande, avec un petit coin café et thé, y a été installée.

Un concept différent de celles de Rotterdam et d'Arnhem (où une initiative similaire existe depuis mai 2022), où, à l'inverse, la formule du coin bibliothèque est intégrée à l'infrastructure existante. Ce qui génère un trafic plus naturel vers la bibliothèque, tandis que celle-ci bénéficie des commodités – également du personnel – du lieu qui l'héberge. Cela s'avère aussi beaucoup moins coûteux », relève Dick van Tol.

De plus à Rotterdam, l'objectif n'est pas d'attirer de nouveaux utilisateurs mais principalement de remplacer une succursale de quartier fermée à l'usage des membres actuels et anciens de la bibliothèque du quartier. En outre, la pratique y est *a priori* plus axée sur l'offre de services numériques que sur le prêt de livres, et sur la collecte de livres réservés et le retour des livres empruntés.

► AU-DELÀ DU VIRTUEL

Plusieurs ajustements ont toutefois été apportés au cours de la période pilote à Rotterdam et la collection est ainsi passée de 800 à 1.350 volumes, et un deuxième bac de retour a également été ajouté. Dans la foulée, l'accent s'est davantage déplacé vers l'actualité de l'offre.

Le rapport d'évaluation (2019) du projet a en effet permis de souligner un nombre de visiteurs et des chiffres de prêt plus élevés que lors des estimations d'origine. « Sur le nombre de membres uniques de la bibliothèque de la gare (2.109), 1.721 viennent de Rotterdam et



Bibliothèque à la gare de Rotterdam

388 de l'extérieur de Rotterdam (18 %). Sur les 1.721 habitants, 502 viennent des quartiers autour de la gare et 1.219 du reste de la ville. » En revanche, la possibilité de se familiariser avec les services numériques (e-books, journaux et magazines, bases de données, musique...) ne rencontre qu'un faible intérêt de la part des visiteurs, qui les consultent occasionnellement, et/ou en cas de question ou nécessité urgentes.

À ce stade, il est intéressant de constater que si les missions de départ du projet – remplacer une bibliothèque de quartier et doper l'offre en ligne – ne ressortent pas en force de la réalité du terrain, les résultats dépassent finalement les attentes, et ce type d'initiative pourrait se multiplier dans un futur proche. En adéquation avec des modes de vie fluctuants. ●



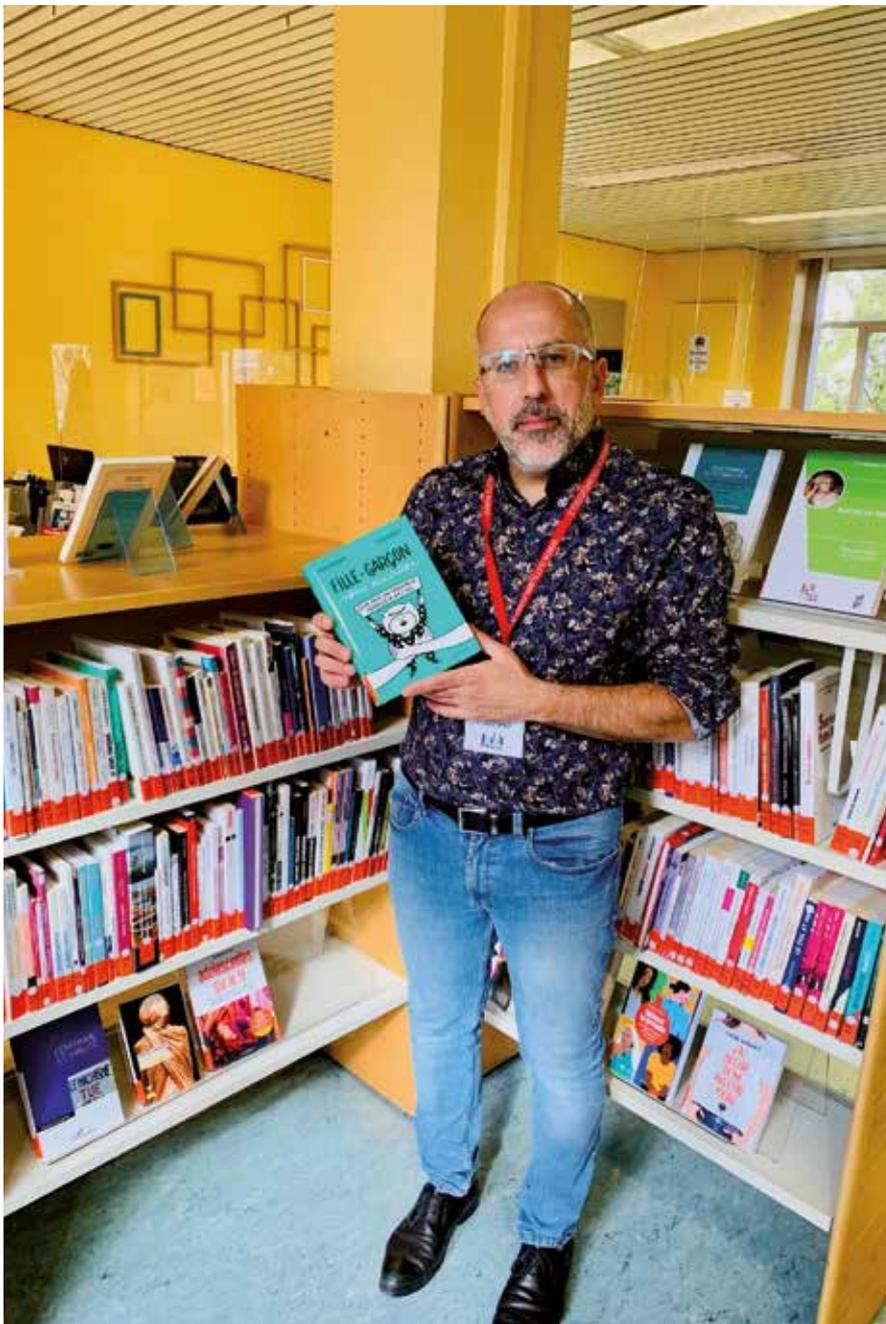
Cafétéria

FILIPPO VIRGILIO :

PROFESSEUR POUR LES BIBLIOTHÉCAIRES-DOCUMENTALISTES

PAR AURÉLIE PUISSANT

responsable Communication, Réserve centrale de Lobbes, Service de la Lecture publique



Filippo Virgilio ©

UN BIBLIOTHÉCAIRE AU PARCOURS PEU COMMUN

Filippo Virgilio est bibliothécaire à la Bibliothèque communale de Saint-Josse-ten-Noode et professeur en promotion sociale dans le bachelier Bibliothécaire-documentaliste à l'Institut Lallemand à Bruxelles

Par son accent chantant, Filippo Virgilio est italien et, dans sa « vie précédente », docteur en archéologie. Suite à des restrictions budgétaires concernant la Culture et notamment la recherche, Filippo se sent peu à peu obligé de dire au revoir au pays qui l'a vu naître afin de continuer une carrière professionnelle. C'est pourquoi, en janvier 2012 par -17°C, Filippo arrive sur le sol belge avec la ferme intention de se réinventer une vie à la fois privée et professionnelle malgré la barrière de la langue. C'est donc un retour à la case départ pour Filippo, il commence par travailler en tant que serveur dans un café à Saint-Gilles, il enseigne la langue italienne et, en même temps, il s'inscrit à l'Institut Lallemand à Bruxelles en promotion sociale pour entamer le brevet de bibliothécaire. En 2014, son brevet en poche, notre bibliothécaire est rapidement engagé à la bibliothèque communale de Saint-Josse où il deviendra, au fil de son ancienneté au sein de l'équipe, responsable de la section adultes et coordinateur des projets de la bibliothèque. Côté vie privée, Filippo a une famille recomposée avec deux enfants. Pour se consacrer à son travail la semaine, il vit du lundi au vendredi à Saint-Josse lui permettant ainsi le week-end d'être en déconnexion totale avec son travail et de profiter au maximum de sa famille à Charleroi.



Atelier Lire à la Bibliothèque de Saint-Josse ©

SES CHALLENGES PROFESSIONNELS

C'est en 2015 que l'Institut Lallemand fait appel à lui afin de lui proposer d'enseigner aux futurs bibliothécaires-documentalistes en promotion sociale. Son goût pour la pédagogie, la transmission du savoir et sa passion pour la Lecture publique l'incite à accepter ce nouveau challenge. Filippo enseigne à ses étudiants les cours de « bibliothéconomie », d'« animation » et de « Plan quinquennal du développement de la Lecture ». De plus, il est face, non plus à des étudiants universitaires, mais bien à des adultes aux parcours et profils différents. Des étudiants adultes qui ont une motivation commune et une volonté de fer pour suivre des cours du soir après leur journée de travail dans le but

de se reconverter professionnellement. Suite à son expérience, Filippo aime conseiller ses étudiants sur leur avenir en les invitant à non seulement obtenir le brevet de bibliothécaire qui leur permettra d'être rapidement sur le marché du travail en Lecture publique mais également à poursuivre, si possible, le bachelier de bibliothécaire-documentaliste afin d'ouvrir un maximum de portes pour leur avenir.

Aimant tout ce qui touche de près ou de loin à la pédagogie, que ce soit lors des ateliers organisés par la bibliothèque ou durant ses heures de cours à l'institut, Filippo tente d'apporter dans son enseignement sa petite touche personnelle. En effet, c'est une démarche doublement passionnante de travailler à la fois dans le secteur de la Lecture publique et de former de futurs collègues

bibliothécaires. Néanmoins, c'est aussi une importante responsabilité que de donner une image juste du métier à des étudiants. C'est d'ailleurs sa motivation première dans son métier de pédagogue. Filippo nous explique que, parfois, dans les cours donnés aux étudiants, il y a très peu, voire aucune personne de terrain pouvant expliquer clairement les réalités du métier en Lecture publique et ce qui attend les étudiants une fois lancés dans la vie active. Cette approche des réalités du terrain lui avait manqué personnellement lors de sa formation de bibliothécaire. Le métier de bibliothécaire est en constante évolution et il est difficile d'obtenir une vision précise du métier et spécifiquement de la Lecture publique, des nouvelles technologies, de l'accueil du public surtout de publics spécifiques, de la médiation, etc. ►



Atelier Lire à la Bibliothèque de Saint-Josse ©

► SES ESPÉRANCES DE BIBLIOTHÉCAIRE ET D'ENSEIGNANT

Filippo Virgilio, bibliothécaire et enseignant, a l'espoir qu'un jour les stéréotypes qui existent encore vis-à-vis des services d'une bibliothèque et de la profession de bibliothécaire puissent être définitivement déconstruits. Et c'est pourquoi son objectif en tant qu'enseignant est de donner tous les outils pos-

sibles à ses étudiants pour comprendre les spécificités du métier. Personne ne quitte ses cours en fin d'année sans savoir ce qu'est la Lecture publique et ses missions envers ses usagers, comme indiqué dans le décret de 2009 et, depuis, dans toute réflexion professionnelle autour de ce domaine. Pour Filippo, s'engager dans le métier de bibliothécaire, c'est s'enrôler dans un métier à la fois dynamique et social car le contact avec le public y est régulier et prioritaire,

c'est aussi gérer des groupes lors d'ateliers sans oublier de s'occuper de la gestion des collections de la bibliothèque. Un métier aux multiples facettes et c'est pour cela qu'il est important pour notre bibliothécaire de Saint-Josse de donner une vision complète du métier de bibliothécaire-documentaliste, notamment en Lecture publique.

Filippo souhaite également que la gratuité totale des services, pour adultes et pour enfants, puisse se répandre dans toutes les bibliothèques publiques. Il souhaite aussi davantage de mises en commun des ressources du Réseau de la Lecture publique. Côté usagers, on pourrait par exemple rendre réellement « unique » la carte du lecteur et son inscription dans toutes les bibliothèques du Réseau bruxellois afin que cela soit plus intuitif et inclusif. Côté professionnels, davantage partager les ressources et les « bonnes pratiques » entre bibliothèques et bibliothécaires.

À la bibliothèque, son engagement de tous les jours est de s'occuper entre autres du public « éloigné de la lecture », autrement dit toute personne qui n'ose pas franchir les portes d'une bibliothèque pour une raison ou une autre. Son travail se concentre essentiellement sur un public illettré, en alphabétisation, dont le français n'est pas sa langue maternelle avec l'aide d'associations et par l'organisation d'ateliers comme « Lire à deux ». Un atelier qui non seulement aide à l'apprentissage du français et de la lecture mais également permet des échanges culturels entre les participants.

Un engagement de la part de Filippo, un tant soit peu personnel, lié à son parcours en tant qu'immigré italien arrivé dans un pays francophone. Par cet engagement, il espère casser les *a priori* qui font penser que les bibliothèques ne sont pas ouvertes aux personnes qui ne parlent pas la langue française et/ou qui ne peuvent ni la lire ni l'écrire. C'est pourquoi l'équipe de la bibliothèque de Saint-Josse a mis en place des ateliers et aussi différents services pour accompagner et mieux accueillir ce public spécifique.

Filippo Virgilio et ses collègues mettent un point d'honneur à faire de la bibliothèque communale de Saint-Josse un

« troisième lieu » accueillant, ouvert à toutes et à tous, inclusif et multiculturel, répondant aux besoins de publics spécifiques comme inscrit dans le décret 2009.

BIB JOSSE - LA BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

La Bibliothèque communale de Saint-Josse-ten-Noode, récemment rebaptisée Bib Josse, était anciennement reconnue sous le décret 1978 et elle a été reconnue en 2021 par la Fédération Wallonie-Bruxelles en tant que bibliothèque publique sous le « nouveau » décret 2009. Bib Josse est animée par une équipe de cinq bibliothécaires, une équipe qui a connu des changements et des évolutions depuis 2015 suite à l'arrivée de nouvelles et nouveaux bibliothécaires qualifiés insufflant ainsi de nouvelles énergies et dynamiques de travail. Bib Josse compte environ 4.000 lecteurs et lectrices et pas moins de 35.000 ouvrages. Pour répondre de façon complète aux besoins de la population de Saint-Josse, la bibliothèque offre à ses usagers une multitude d'ouvrages, d'activités et de services innovants.

Si vous avez l'occasion de pousser les portes de Bib Josse, vous y découvrirez d'abord un accueil chaleureux en différentes langues. En effet, chaque membre de l'équipe parle non seulement le français mais, en plus de l'anglais, également une autre langue étrangère comme l'italien, le turc, l'arabe, l'espagnol ou encore l'allemand, afin que chacun puisse se sentir le bienvenu à la bibliothèque, quelle que soit son origine.

En termes d'ouvrages, en plus de livres en langues étrangères, vous y trouverez notamment des collections adaptées pour l'alphabetisation, pour le français langue étrangère (FLE) et destinées entre autres aux primo-arrivants. Dans la section adulte, un nouvel espace « jeunes adultes » a vu le jour. Un espace dont les ouvrages mettent en avant un héros et des personnages auxquels nos jeunes, presque adultes, peuvent s'identifier.

Bib Josse est aussi une bibliothèque « en tous genres » car elle possède une collection riche désormais de plus de 1.500 ouvrages abordant principalement les questions liées aux genres mais également à la lutte contre toute forme de discrimination. Vous les trouverez « en tête de gondole » à l'entrée de la section adultes, alors qu'en section jeunesse, Bib Josse a fait le choix d'« éparpiller » les ouvrages afin d'éviter une stigmatisation de ces livres. Pour le lectorat, le choix se fait donc spontanément et naturellement. Cette collection est aussi le point de départ pour des ateliers et des projets de sensibilisation sur les questions de genres. Bib Josse est pionnière dans cette démarche en Région Bruxelles-Capitale. Le fonds « BGTE : Bibliothèque en tous genres » a été inauguré en 2009 avec l'appui du Service Égalité des chances de la Commune de Saint-Josse¹.

À la bibliothèque communale, vous pouvez également participer à divers ateliers comme l'« Heure du conte » en français et en langue des signes pour les jeunes enfants sourds et malentendants en collaboration avec la Maison des Sourds ou « Lire à 2 » destiné à un public adulte en alphabetisation, tout comme à des ateliers informatiques et des ateliers d'écriture.

Bib Josse a mis en place des services tels qu'un informaticien public qui, une fois par semaine, accompagne dans toute démarche informatique quotidienne sur ordinateur ou sur smartphone (utiliser le site de la commune, créer une adresse mail, aider lors de paiements en ligne...). Et également un écrivain public qui aide, une fois par semaine, dans la lecture et l'écriture de courriers administratifs, accompagne dans la rédaction d'un CV ou d'une lettre de motivation. Ces services, comme d'ailleurs tous les services de Bib Josse, sont gratuits pour tous et sans rendez-vous. Une multitude d'ouvrages, d'ateliers et de services qui font de Bib Josse une bibliothèque dans l'air du temps, qui prend à cœur les besoins de ses usagers, quels que soient leurs origines, leur milieu social, leur genre, leur intérêt ou désintérêt pour la lecture grâce à une équipe créative et dynamique !

L'INSTITUT LALLEMAND



Situé en plein cœur de Bruxelles, l'Institut Lallemand doit son nom, depuis 1995, à la volonté de rendre hommage à Jean-Pierre Lallemand, échevin des Finances de Braine-l'Alleud, malheureusement décédé la même année.

Organisé par la CoCof, la Commission communautaire française, l'Institut propose un enseignement de promotion sociale et de pédagogie spécialisée accessible à un public adulte ayant une activité professionnelle. Ce type d'enseignement permet aux adultes, de tout âge, d'approfondir leurs connaissances ou d'en acquérir de nouvelles. L'Institut propose différentes formations comme le brevet de bibliothécaire, la spécialisation en orthopédagogie ou encore la formation en auxiliaire de l'enfance. Et également trois bacheliers : bibliothécaire-documentaliste, éducateur spécialisé en accompagnement psycho-éducatif et en sciences administratives. Les cours sont essentiellement organisés en soirée du lundi au jeudi. Des stages répondant aux formations données sont faisables pour les étudiants et pouvant être adaptés, dans la mesure du possible, en fonction de leur activité professionnelle. ●

INFOS :

- Bib Josse

Site web : <https://bibliothequede-saintjosse.com/>

Facebook : <https://www.facebook.com/BibJosse>

Instagram : @bibjosse

- Institut Lallemand

Site web : <https://institutlallemand.be/>

Note

(1) https://biblio.brussels/iguana/www.main.cls?sur-l=fonds_speciaux_sjtn_btge

LE PÔLE JURIDIQUE DE L'ACC (ASSOCIATION DES CENTRES CULTURELS)

PAR SÉBASTIEN VAILLANT

Service de la Lecture publique

L'Association des Centres Culturels est une fédération qui représente et défend le secteur des Centres culturels subventionnés par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Partons à la rencontre d'un trio exceptionnel de juristes et de leur quotidien :

- Tatiana Haerlingen : chargée du pôle patronal et juridique de l'Association des Centres culturels (ACC), Tatiana est diplômée d'un master en droit de l'Université catholique de Louvain. Elle a travaillé pendant trois ans au barreau de Bruxelles où elle pratiquait le droit du travail et de la sécurité sociale. En tant que chargée du pôle patronal et juridique de l'ACC, elle siège dans différentes instances telles que la Confédération des employeurs des secteurs socioculturel et sportif (CESSoC), la Commission paritaire 329.02, le Fonds Maribel ou encore le Fonds 4S. Elle aime également s'émerveiller sur le patrimoine architectural de notre pays.
- Mariam Mazari : elle est chargée de mission et a un parcours un peu plus atypique, selon ses propos. Elle est diplômée en droit et a également un graduat en communication et journalisme. Elle danse, c'est aussi une de ses passions, entre le juridique et la communication pour l'ACC.
- Bertrand Schingtienne : le tout dernier arrivé dans le pôle juridique de l'ACC depuis février 2022, collaborateur juridique à l'ACC depuis février 2022, Bertrand est diplômé d'un master en droit. En tant que collaborateur du pôle patronal et

juridique de l'ACC, il siège dans différentes instances telles que la Confédération des employeurs des secteurs socioculturel et sportif (CESSoC). Bertrand est également formateur pour Culture plus. Sa passion, la cuisine !

UN TRAVAIL DE CONSULTATIONS

L'action principale du pôle juridique, et donc le temps qui y est consacré, réside dans l'accompagnement individualisé pour les centres culturels reconnus en Fédération Wallonie Bruxelles. Cet accompagnement se veut humain et personnalisé pour les directions des centres culturels.

Comment cela fonctionne-t-il ? Une question est posée par un centre culturel et le service juridique y répond, soit par mail, téléphone ou plus rarement la consultation se fait dans les bureaux de l'ACC. Les réponses données sont toujours personnalisées en fonction de la structure culturelle sur son territoire de compétence. Un gros travail de vulgarisation et d'interprétation des différents textes de lois est mené afin de pouvoir apporter une réponse claire et précise, suivant le besoin, auprès de leurs interlocuteurs. Je pourrais presque comparer cette action à celle d'une interface indispensable entre les CC et les textes juridiques. Les questions sont assez variées mais elles peuvent être regroupées

par thématiques : gestion du personnel, le Code des sociétés et des associations, l'application du décret, les marchés publics, le recrutement, le règlement de travail, le droit social, etc.

Bertrand donnait à titre d'exemple une question portant sur l'obligation de proposer au public un système de paiement par voie électronique.

La consultation apporte un réel soutien auprès du secteur culturel et démontre toute l'importance de l'équipe juridique de l'ACC.

UN TRAVAIL DE VEILLE JURIDIQUE

Un autre volet important pour l'équipe et qui rejoint la consultation individuelle dans ses objectifs réside dans la veille juridique. Cette activité qui se déroule en continu par la collecte et la surveillance des informations pertinentes dans le domaine législatif et réglementaire permet à l'équipe juridique de tenir informé le secteur culturel. L'information y est relayée par l'intermédiaire du site internet de l'ACC et plus particulièrement dans l'ACC-Express, le webzine juridique. Une édition des questions les plus fréquemment posées se retrouve également dans le webzine.

Les sujets abordés se concentrent exclusivement sur l'information qui touche au plus près le quotidien des acteurs du secteur culturel dans les thématiques juridiques citées plus haut dans la consultation.

Très récemment, l'accentuation du travail de veille juridique, Covid oblige, a pressé le pôle juridique à réagir rapidement dans la transmission et la vulgarisation des textes législatifs. En 2021, le soutien moral et juridique s'est es-



Le pôle juridique de l'ACC ©

sentiellement porté sur la mise en place du Covid Safe Ticket, l'autorisation de programmer les activités ainsi que la ventilation des salles de spectacles.

Ce dernier point montre toute l'importance du travail des trois juristes de l'ACC dans le quotidien des centres culturels !

UN TRAVAIL DE FORMATION AVEC CULTURE PLUS

Culture Plus est un plan de formations établi entre l'ACC et Incidence (Incidence est la Fédération représentative et patronale des Centres d'Expression et de Créativité (CEC) et des Fédérations de Pratiques Artistiques en Amateur (FPAA)). Cette dernière est au cœur des questions portant sur

les politiques culturelles, sur les aspects du financement, des procédures administratives et légales. Ces deux structures s'associent donc pour proposer ensemble un catalogue commun de formations qui s'adresse aux professionnels socioculturels. Le catalogue s'articule autour de trois axes principaux : la gestion organisationnelle, l'animation culturelle sans oublier l'important volet de la communication. L'équipe du pôle juridique de l'ACC propose, dans ce plan, des formations suivant l'axe de la gestion organisationnelle. Une des formations, proposée cette année par l'équipe juridique, consiste en un accompagnement des administrateurs des structures dans l'approche du nouveau décret 2013, qui régit les centres culturels. Cette formation a pour objectifs de contextualiser

les enjeux du décret et de vulgariser certaines notions (démocratie culturelle, démocratisation de la culture, éducation permanente, droits culturels, territoire). Tous ces éléments seront mis en perspective selon le territoire de compétence des participants.

Tout récemment, Bertrand Schingtienne a pu donner une formation sur les droits et devoirs des administrateurs en rapport avec le nouveau Code des sociétés et associations.

Au moment où vous lirez ces quelques lignes, Tatiana Haerlingen aura pu donner une séance d'information sur les différents volets de la réforme de l'article 17 (Quel travail peut être exercé ? Quelles sont les nouvelles démarches administratives ? Le droit du travail applicable aux travailleurs de l'article 17 sans oublier le volet fiscal). ►

► UN TRAVAIL DE REPRÉSENTATION ET DE DÉFENSES DES CENTRES CULTURELS

Le pôle juridique représente et défend les intérêts des employeurs du secteur des centres culturels dans plus de 15 instances en Fédération Wallonie-Bruxelles, en Région wallonne et même au niveau européen et international. Retour sur les différents mandats avec quelques actions phares :

- CA CESSoC (Confédération des Employeurs du secteur Sportif et SocioCultuel)
- AG CESSoC
- Commission paritaire 329.00
- Sous-commission paritaire 329.02
- Fonds Maribel 329.02
- Fonds 4S
- AG UNISOC (L'Union des entreprises sociales à but lucratif)

RÉFORME APE

Depuis quatre ans, l'ACC et plus spécifiquement le service juridique se bat contre une réforme visant à faire basculer l'ensemble des emplois APE (aides à la promotion de l'emploi) dans un système de subvention unique. L'ACC a suivi ce dossier depuis le premier projet de réforme via la CESSoC et l'UNIPSO afin d'y défendre les intérêts des centres culturels, surtout afin de garantir les emplois tout en réduisant les pertes financières. Au final, le projet de loi a été adopté et est entré en vigueur le 1^{er} janvier 2022. L'ACC a recoupé toutes les informations pertinentes sur le sujet pour les relayer auprès du secteur dans deux dossiers de l'ACC-Express.

AUGMENTATION DU PLAFOND DE LA SUBVENTION MARIBEL

L'ACC siège au comité de gestion du Fonds Maribel social et a, à ce titre, travaillé de manière importante, avec les autres fédérations représentantes de la CESSoC, à ce que le plafond de la

subvention soit augmenté aux termes de négociations avec les partenaires sociaux.

L'ACC intervient en deux temps via son mandat au comité de gestion. Dans un premier temps, lors des discussions en amont avec les partenaires sociaux sur les critères d'attribution, en particulier sur les sous-critères sectoriels. Ce qu'ils ont défendu a permis de soutenir les petits opérateurs et les mutualisations. Dans un second temps, une fois l'appel Maribel lancé, l'ACC répond aux différentes questions des centres culturels en vue du dépôt de leur dossier et enfin, dans le travail effectué par le Fonds lors de la procédure d'attribution.

RÉFORME DE L'ARTICLE 17

Le contrat Article 17 est un contrat de travail d'une durée limitée liant l'employeur socioculturel et le travailleur avec une dispense de l'assujettissement à la sécurité sociale. À l'initiative notamment de l'ACC, un élargissement du dispositif (comptabilisation en heures, augmentation du plafond, extension des modalités d'utilisation) est discuté avec le gouvernement pour répondre aux besoins du secteur et pour correspondre davantage aux réalités de terrain pour des prestations de courte durée.

FONDS 4S

Le fonds social du secteur socioculturel et sportif est le fonds de sécurité d'existence de la Commission paritaire 329 pour la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Communauté germanophone. Il est destiné à soutenir des initiatives de professionnalisation du secteur. Le Fonds a pour objectif principal la promotion de la formation continuée de tous les employeurs et salariés de la Commission paritaire 329.02 ou 329.03. Il a également comme axe d'intervention l'accompagnement des associations dans leur réflexion sur leur fonctionnement.

Le Fonds 4S a pour objet de stimuler toute initiative de formation, d'emploi et d'éducation dans le secteur socioculturel et sportif.

L'ACC siège au sein du comité de gestion du Fonds 4S dans le cadre d'un mandat CESSoC. Il a été notamment question du maintien et de la pérennisation du remboursement des formations à distance.

UN TRAVAIL DE PLUS EN PLUS CONJOINT AVEC LES MISSIONS DE L'ASTRAC

L'ASTRAC, qui est l'organisme représentatif de l'ensemble des travailleurs, tous métiers confondus, du secteur des centres culturels, s'associe très régulièrement avec les missions de l'ACC et plus particulièrement avec le pôle juridique dans les dernières mesures sanitaires. Ce travail conjoint se traduit également par l'élaboration de formations à destination du secteur culturel.

Toujours dans la défense des centres culturels, l'ACC vient de signer la carte blanche qui revendique que des mesures soient prises par le gouvernement face à la montée des coûts de l'énergie.

EN GUISE DE CONCLUSION

Les trois juristes de l'ACC affirment à l'unisson qu'ils exercent un métier qui fait sens et qui répond aux besoins du secteur culturel tourné vers le côté humain.

Les mots clés qui pourraient définir la joyeuse équipe juridique de l'ACC seraient : clarifier, démêler, éclaircir, communiquer et former. ●

INFOS :

Site web :

<https://www.centres-culturels.be/>

<https://culture-plus.org>

DES ENFANTS ET DES ÉCRANS, EN BIBLIOTHÈQUE ET POINTCULTURE

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale

« Combien de fois avez-vous regardé votre GSM aujourd'hui ? » Cette question toute simple montre l'importance des écrans dans notre vie. Cela est vrai pour les adultes et tout autant pour les enfants.

Selon de nombreuses études, nous sommes environ 5 h/jour sur nos écrans, contre 3 h il y a dix ans. Vu ce constat, il est important de développer un esprit critique par rapport à ces médias, et c'est là le rôle de nos bibliothèques mais aussi de PointCulture. Nous sommes des passeurs de savoir et il est important d'accompagner nos usagers dans l'utilisation et le développement du numérique. Ces questions ont fait l'objet d'une présentation lors du dernier congrès de l'ABF, dont cet article est inspiré.

premiers jours », l'écran pose problème car il ne permet pas à l'enfant de développer suffisamment ses capacités internes de déploiement de ses émotions ou de créer, de façon paradoxale, des comportements qui vont vouloir attirer l'attention du parent car l'écran fait barrage dans la relation parent/enfant.

Même s'il existe beaucoup de contenus éducatifs pour cette tranche d'âge, ils sont donc à utiliser de façon très ponctuelle.

Quel est le rôle des bibliothèques ? Il s'agit d'être un espace d'accompagnement aux enjeux des écrans, un espace d'éducation des parents. Ce n'est pas le rapport des enfants à l'écran qui est en jeu mais bien celui du parent. Il est donc important de les sensibiliser à cet enjeu en leur apprenant par exemple à favoriser l'accès aux livres et à la lecture à travers des lectures à voix haute, mais aussi et surtout de leur apprendre à instaurer des périodes sans écrans ou encore à poser son propre écran lorsque son enfant les sollicite. Un autre enjeu à prendre en compte est de leur parler du droit à l'image et à leur présence sur les réseaux sociaux. 75 % des parents partagent des photos de leurs enfants sans vraiment réfléchir à ces questions.

3 à 6 ans

Les enfants commencent à savoir s'autoréguler et à mieux comprendre les contenus. Les recommandations sont d'une demi-heure à une heure maximum sur les divers écrans (télévision comprise). Il est important d'instaurer des temps pour les écrans et d'autres sans : les repas, le bain, le coucher. Tout le monde, parent compris, doit poser son écran. La question des consoles et jeux vidéo commence aussi à se poser. Il est conseillé de ne pas leur donner de console personnelle mais d'utiliser une

UTILISATION DES ÉCRANS PAR LES ENFANTS, ET RÔLE DES BIBLIOTHÈQUES

Avant 3 ans (un tiers des enfants sont exposés aux GSM, un sur dix aux tablettes)

C'est l'âge où on se construit, où l'interactivité est primordiale pour la construction de soi. C'est par le parent que l'enfant va être captif des écrans par « effet miroir », mais l'écran permet surtout d'éviter des moments de crise, par exemple dans les transports en commun, les magasins ou les restaurants. Selon la commission française des « 1.000



Cyber heros @ BSF



@BlackMirror série

- console « familiale », il en va de même pour la pratique de jeux qui se fera obligatoirement dans le salon afin de pouvoir réguler le temps d'utilisation. Encore une fois, privilégier le jeu en famille et non en individuel est extrêmement important pour le développement de l'enfant.

Quel est le rôle des bibliothèques ? Nous devons jouer un rôle de curateur de contenus pour pouvoir accompagner le parent dans ses choix. Il est important de montrer, via des sessions de jeux vidéo accompagnés que cela peut être collectif. Privilégier aussi la qualité du jeu ou de l'application choisis plutôt que purement le jeu ou la « mode ». Pour ce qui est des médias, nous pouvons diffuser des films adaptés à cet âge mais toujours en privilégiant la présence parent/enfant afin de développer ce lien.

6 à 9 ans

C'est l'âge où l'on commence à appréhender les savoirs, que ce soit à travers le développement de la lecture mais aussi des mathématiques. Les enfants se posent des questions sur le fonctionnement des objets qui les entourent. C'est donc le moment de leur montrer que les tablettes peuvent aussi servir à créer, grâce à des applications et logiciels tels que Scratch ou Stopmotion.

C'est aussi l'âge où les enfants commencent à demander un smartphone ;

les bibliothèques peuvent accompagner les parents dans un choix réfléchi en leur montrant par exemple ce qui existe en matière de contrôle parental. Il faut savoir que 57 % des parents ne l'utilisent pas du tout et que 44 % d'entre eux ne se sentent pas accompagnés face à l'usage du numérique par leur enfant (enquête de la CNIL). Bibliothèques et médiathèques ont donc tout intérêt à prendre leur place dans cet accompagnement.

Pour ce qui est des animations avec les jeunes, privilégier les animations autour du codage avec des outils de programmation robotique, mais aussi développer les FabLab par exemple.

9 à 12 ans

Les enjeux deviennent plus difficiles à gérer par les parents qui doivent accompagner leurs enfants sur les enjeux sociaux et les dangers d'Internet. Il est important de développer l'esprit critique des jeunes et de bien comprendre les règles du web afin de se protéger au mieux. 90 % des 10-14 ans ont déjà surfé seuls sur Internet !

Les bibliothèques et médiathèques sont là pour montrer que tout n'est pas le reflet de la réalité sur Internet. Certaines associations comme Bibliothèques sans frontières travaillent également dans ce sens en développant des animations permettant aux enfants de devenir des cyberhéros en déjouant les pièges d'Internet. Nous pouvons aussi développer

des animations autour des vidéos en travaillant sur les contenus YouTube comme le fait l'association Les Miettes en Moselle ou encore en développant des chaînes twitch axées autour du jeu vidéo. C'est l'âge où l'on devient un véritable acteur du numérique !

À partir de 12 ans

À cet âge, les jeunes sont autonomes dans leur pratique d'Internet. Il faut donc attirer leur attention sur les enjeux des réseaux sociaux. On estime l'âge de la majorité numérique à 15 ans. C'est-à-dire que c'est l'âge où l'on est censé être capable de comprendre tous les enjeux du numérique.

Les bibliothèques, tout comme les parents, ont un rôle à jouer en montrant l'impact de ce qui est posté sur le web. Plusieurs plateformes existent pour attirer l'attention des jeunes sur ces enjeux : The Classroom experience est un collectif allemand qui monte des expositions sur les collectes de données et leur usage (cette exposition peut être commandée partout en Europe). Le site Educnum (développé par la CNIL) propose un kit pédagogique sur les droits de l'Internet (cookies, traçages, données personnelles...).

L'EXEMPLE D'UNE BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE : LA PETITE BIBLIOTHÈQUE RONDE

La Petite Bibliothèque Ronde est une bibliothèque associative pour la jeunesse, c'est-à-dire les 0-12 ans.

Très vite, les MACS arrivent et servent surtout à créer un journal avec les enfants. La technologie a donc toujours été considérée comme un outil de création et pas de consultation. Malheureusement, il n'est pas toujours possible de créer une médiation et l'accessibilité aux écrans a donc été proposée à tous. Les médiateurs de la bibliothèque ont beaucoup réfléchi à la meilleure manière d'ouvrir cet accès et ont décidé d'offrir un accompagnement individuel au début. Pour donner un usage raisonné des écrans, l'utilisation est limitée à 30 minutes à

partir de 4 ans et 45 minutes pour les plus de 8 ans. Si un enfant veut accéder à un autre outil numérique, une pause obligatoire de 45 minutes est imposée. Des ateliers collectifs sont aussi mis en place ; ceux-ci peuvent créer un spectacle, un objet, une histoire. Le numérique peut intervenir dans ces temps d'ateliers collectifs ; il peut être une aide mais ce n'est pas du numérique pour du numérique !

En 2018, la Petite Bibliothèque Ronde déménage dans un espace plus restreint. Il a donc été très difficile de créer un espace dédié au numérique ; les accompagnements individuels ne sont plus possibles. La priorité a dès lors été donnée aux médiations collectives et le choix a été fait de créer des médiations sans forcément passer par les écrans. Par exemple, coder sans écrans (voir l'exemple de l'association Colori, spécialisée dans l'apprentissage du numérique sans écran¹). Le manque de place oblige les bibliothécaires à créer un lien hors les murs et donc à minimiser le matériel utilisé.

En bref, la Petite Bibliothèque Ronde développe une utilisation numérique originale et adaptée aux usages du numérique par les enfants et les jeunes.

POINTCULTURE, UN PARTENAIRE INCONTOURNABLE POUR LA MÉDIATION NUMÉRIQUE

PointCulture a un rôle primordial dans l'éducation aux médias. Il accompagne depuis longtemps les jeunes et les parents dans leur parcours culturel et numérique via des expositions, des projections ou encore des animations. De plus, il crée des outils pédagogiques à destination des bibliothécaires et centres culturels afin de les aider dans leur travail. De plus, le Service éducatif de PointCulture « propose un panel d'outils pédagogiques, d'animations et de formations à destination des écoles tant primaires que secondaires. L'objectif est de susciter la curiosité des élèves envers les différents médias et expressions artistiques et d'initier une réflexion sur ce qu'ils écoutent et re-

APP'rém
JEUX MULTIJOUEURS

Zéphyr : la maison fantôme
Soyez le premier à capturer les fantômes !
de 2 à 4 joueurs.
GRATUIT à partir de 5 ans

Bounden
Tenez l'appareil à deux et faites le bouger. Vous êtes en train de recréer des chorégraphies créées par le ballet national néerlandais.
2 joueurs
PAYANT à partir de 6 ans

Fingle
Les deux joueurs doivent faire glisser jusqu'à cinq boutons de couleurs différentes vers leurs cibles. Leurs mouvements les obligent à entrer en contact et à entrelacer leurs doigts.
2 joueurs
PAYANT à partir de 5 ans

Bam Fu
C'EST UN COMBAT DE MAINS dans Bam fu ! Tout le monde se bat pour avoir les mêmes galets. Les contacts physiques font partie du jeu.
2 à 4 joueurs.
PAYANT à partir de 6 ans

Bibliothèque de Leckeren - Section jeunesse
Bd Emile Backstael, 246 - 1020 Bruxelles
02/279 37 91 - hp2@brucity.education

Apprém à la Bibliothèque des Riches Claires

gardent. La dimension « éducation aux médias » est une préoccupation centrale des animations et se concrétise par l'édition d'outils pédagogiques réalisés conjointement avec les porteurs de projets, renforçant ainsi leurs supports didactiques » (plaquette promotionnelle de PointCulture).

Avec le nouveau partenariat entre PointCulture et les bibliothèques, ce rôle de médiation va s'étendre à différents publics en permettant un partage d'expérience entre médiateurs et bibliothécaires.

Au niveau numérique, le site de PointCulture reprend des outils de médiation créés par le service éducatif mais aussi des références de sites et de partenaires éventuels². Il ne faut donc

pas hésiter à contacter PointCulture afin de développer des partenariats autour de ces questions essentielles.

Pour conclure, les enjeux autour des enfants et des écrans sont primordiaux dans notre société actuelle et nous avons un rôle non négligeable dans l'éducation non seulement des jeunes mais aussi et surtout des parents qui peuvent se sentir dépourvus face à cette technologie et à l'usage qu'en font leurs enfants. ●

Notes

(1) <https://colori.fr/>

(2) <https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/des-ressources-numeriques-pour-apprendre-et-sinformer/>

LE PSYCHOLOGUE SERGE DUPONT : L'ENFANT-ROI EST-IL UN DANGER POUR LA DÉMOCRATIE ?

PAR DIDIER ZACHARIE

journaliste

Auteur avec ses collègues de l'UCLouvain Isabelle Roskam et Moïra Mikolajczak d'une étude sur le culte de l'enfant publiée dans la revue *Social Sciences*, Serge Dupont pose un pavé dans la mare : et si la sacralisation de l'enfant, le fait d'écouter ses besoins, de lui donner la parole, de le protéger systématiquement face à toutes sortes de dangers, bref de le mettre au centre de notre attention à chaque instant, n'était bénéfique ni à l'enfant, ni aux adultes, ni à la société ?

Pouvez-vous résumer votre parcours professionnel en quelques mots ?

Je suis psychologue de formation. J'ai d'abord fait une thèse sur le fondamentalisme religieux et puis j'ai bifurqué en psychologie de l'éducation. Quand j'ai terminé mon parcours universitaire, j'avais deux voies qui s'ouvraient à moi : soit continuer dans l'académie à plein temps, soit partir sur le terrain. Je suis donc parti enseigner dans les quartiers difficiles à Anderlecht pendant plusieurs années tout en gardant un pied à Louvain-la-Neuve. J'ai d'abord enseigné dans ces « écoles ghettos » et puis j'ai commencé à former des professeurs. Aujourd'hui, je suis toujours entre l'académie et le terrain.

Que retirez-vous de cette expérience dans les quartiers difficiles à Anderlecht ?

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à réfléchir à la question du culte de l'enfant. J'étais confronté à des jeunes qui ont passé dix mille heures sur les bancs de l'école et ils avaient des difficultés à l'expression orale, à la lecture, et à rester dans un cadre et à se maîtri-

ser. J'ai également pu observer un phénomène de tribus qui ne se parlaient pas – les « salafistes », dans un coin, les « blancs » de l'autre. On était très loin d'un idéal de citoyenneté. Et le constat qui m'a interpellé c'est : on a un projet scolaire et il mène à ça ? Où est le problème ? Comment se fait-il qu'on arrive à de si maigres résultats ? Est-ce qu'on ne peut pas avoir plus d'ambitions ? L'origine de ma réflexion sur le culte de l'enfant s'ancre donc dans l'expérience de terrain en milieu scolaire. À côté de cela, mes collègues Isabelle Roskam et Moïra Mikolajczak étaient confrontées à des parents épuisés, ce qui les a amenées au concept de burn-out parental. Nous avons mis nos réflexions en commun.

Où vous mènent alors vos recherches ?

Ma thèse, c'est que si l'école renonce à donner une place centrale aux connaissances, au cadre et à l'autorité, on arrive à de faibles résultats. J'ai alors creusé les réformes politiques qui avaient été initiées et notamment le « décret Missions » de 1997 qui est très centré sur les enfants. C'est l'idée qu'il faut s'adapter au profil particulier de l'en-

fant, qu'il faut amener l'enfant à découvrir par lui-même et que le professeur est surtout là pour accompagner. C'est l'idée aussi que les connaissances sont secondaires, qu'il faut avant tout développer les compétences. J'y ai trouvé en partie l'origine de ce que j'avais pu observer sur le terrain. Ces réformes scolaires s'ancrent dans le culte de l'enfant.

Le culte de l'enfant, l'enfant-roi, ce sont des concepts similaires ? De quoi parle-t-on ?

Disons que le culte de l'enfant peut déboucher sur l'enfant-roi. C'est une culture qui est extrêmement centrée sur l'enfant : on va privilégier ses intérêts, répondre à tous ses besoins, l'écouter, lui laisser beaucoup de possibilités dans les choix et les décisions qui concernent sa vie et son éducation et aussi essayer de le protéger un maximum en évitant de le confronter à des dangers, des difficultés de peur qu'il se blesse, etc.

C'est un phénomène qui date de quand ?

C'est assez nouveau, deux ou trois générations. Quand j'étais moi-même enfant, c'était différent. Pour prendre un exemple, aujourd'hui, si je passe la soirée avec des amis, quand un enfant entre dans la pièce, tout le monde s'arrête et c'est l'enfant qui devient le centre d'attention. On va lui donner une importance qu'à mon époque on ne lui donnait pas. À tel point que ça devient difficile d'avoir une conversation entre adultes dès qu'un enfant entre en scène. Un autre phénomène, c'est l'explosion des recours, tant à l'université qu'à l'école. Dans les faits, l'enfant, dès le plus jeune âge, considère qu'il a des droits et que si le cursus ne correspond pas à ses attentes, il va réagir : ça de-

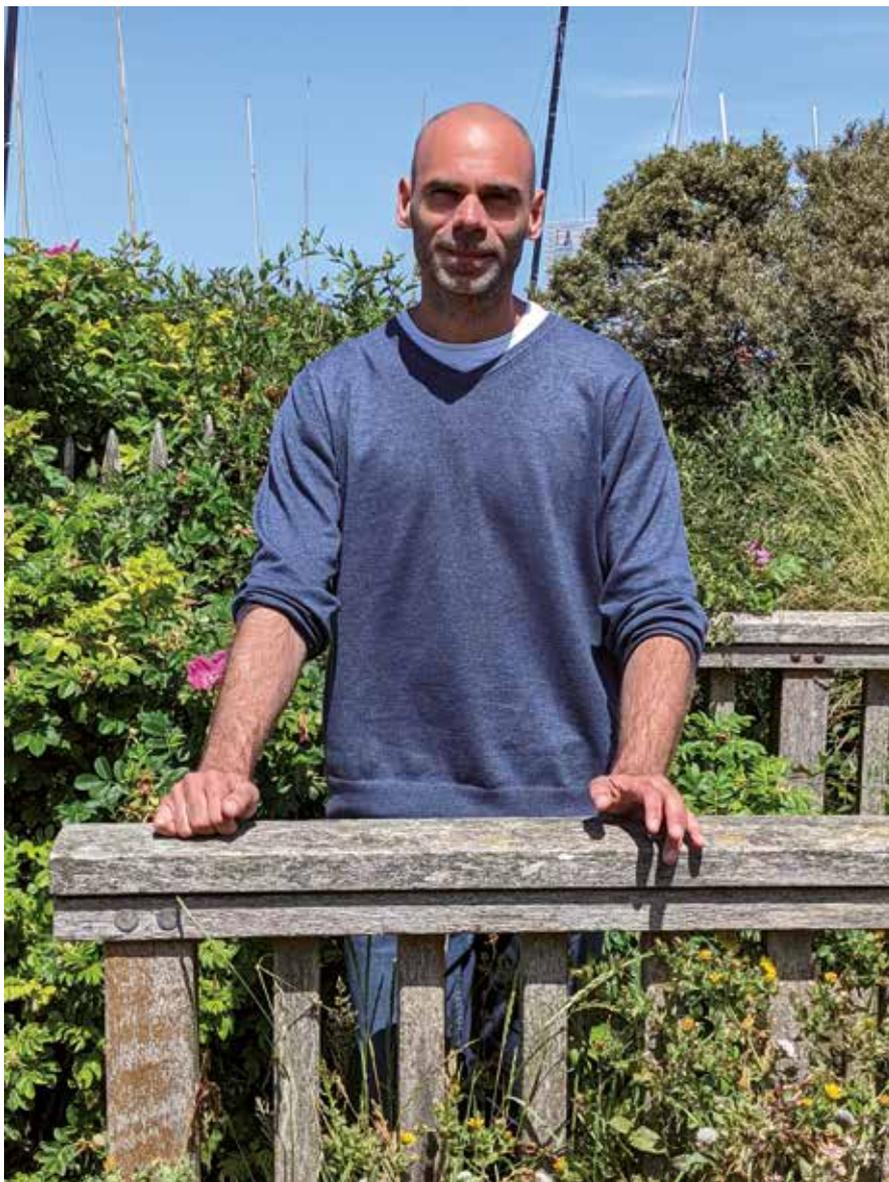
vient la faute du professeur. Tout cela fait partie d'une évolution dans la façon dont on se représente l'enfant.

Comment était considéré l'enfant dans l'Histoire ?

Pour les Grecs, l'enfant est un être vicieux, mentalement faible, incapable de se maîtriser. Ils vont dire : la colère, c'est le propre de l'enfance. Devenir adulte, c'est apprendre à maîtriser ses colères et ses passions. Donc, il faut le forcer à devenir autre. C'est un processus parfois brutal... Chez les catholiques, c'est à peu près la même chose. Saint Augustin dit que l'enfant est directement né du péché originel d'Adam et Ève. S'il est en partie sauvé par le baptême, on ne peut pas le laisser dans sa condition actuelle. Avec Rousseau, cette logique est complètement renversée. Lui va dire que l'enfant est pur, innocent, curieux et par conséquent, il faut préserver ses qualités originelles. Dans *l'Émile*, le professeur reste en retrait, il est là pour accompagner l'enfant dans son apprentissage. Cette vision va être reprise par les romantiques et on voit apparaître une nostalgie pour l'enfance. Comme c'est un être plus juste et plus pur que l'adulte, il faut le protéger, lui garantir le bonheur et ne pas le souiller.

À quel moment ces idées sont-elles mises en œuvre dans la société ?

C'est un processus progressif qui commence à la fin du XIX^e siècle. Ces thèses vont être reprises par des philanthropes et surtout l'État. On va se dire : si on garantit le bonheur de l'enfant, on va garantir notre propre intérêt dans une économie globalisée. Et donc, l'intérêt de l'enfant et l'intérêt de l'État se rejoignent. Ce sont les deux faces d'une même pièce. Dès lors, on va retirer les enfants des familles toxiques, instaurer des systèmes de médecins dans les écoles ou encore interdire le travail des enfants. Alors que l'État met en place toute une série de législations, des experts comme Benjamin Spock ou Françoise Dolto entrent en scène avec une influence considérable. L'équilibre du pouvoir entre les enfants et les



Serge Dupont ©

adultes commence à s'équilibrer au milieu du XX^e siècle – c'est la création d'UNICEF et la Déclaration des droits de l'enfant. Et, selon nous, il y a une bascule à partir de 1989-1990 [année de la Convention relative aux droits de l'enfant – ndlr] vers le culte de l'enfant.

Comment cela se traduit-il aujourd'hui ?

Depuis trente ans, jamais l'enfant n'a été autant au centre de l'agenda politique. Il y a une inflation de lois pour garantir son bien-être. Par exemple, on ne peut plus fumer en voiture avec les enfants, énormément de pays interdisent

la fessée... On entre dans l'intimité des familles en disant : « Attention, vous pouvez potentiellement nuire à cet enfant, on va essayer de le protéger. » À l'école, cela s'est traduit par le « décret Missions ». Actuellement, il y a un décret en préparation qui interdit la punition collective. L'idée est de dire : il faut être bienveillant dans les bulletins. Il y a toute une série d'indicateurs sur lesquels on s'est appuyé qui montrent qu'il y a une évolution, tant à l'école qu'au sein des familles, vers la gentillesse, la bienveillance, la négociation, l'écoute de l'enfant alors qu'au même moment la partie autorité et discipline est mise de



- côté. Attention, on ne critique pas les droits de l'enfant, on dit juste que cela participe à l'élaboration d'une nouvelle norme et celle-ci va définir le bon parent et le bon professeur. Derrière cette nouvelle norme, on voit le culte de l'enfant. Il y a un phénomène de sacralisation de l'enfant et les adultes doivent être à la hauteur de cet être.

Quelles sont les conséquences de cette nouvelle norme ?

On a des études longitudinales qui montrent que plus on se rapproche de l'enfant, plus on négocie et on le protège, plus il y a un risque de grossissement de l'ego, de narcissisme, de difficultés à surmonter des problèmes par soi-même à l'âge adulte. Il y a aussi des conséquences physiques, avec des risques d'obésité du fait que les enfants vont moins jouer à l'extérieur car on les surprotège. Il existe aussi des risques d'anxiété, le sentiment d'être isolé... Ces études ont commencé en 2017. On me répond que ce sont les smartphones, la pandémie... On peut aussi supposer que c'est dû aux évolutions des pratiques parentales où on ne prépare plus suffisamment les enfants à affronter les difficultés de l'existence. Et le contrecoup, c'est le burn-out parental. En Belgique,

on a le taux le plus élevé de burn-out chez les parents. Chez les profs, il y a aussi des chiffres ahurissants.

Justement, quelles sont les conséquences au niveau scolaire ?

Il y a des pédagogues qui s'inquiètent, surtout aux États-Unis, de demander systématiquement leur avis aux enfants. Ils disent : « Attendez, un gosse de six ans, vous allez lui faire croire qu'il est déjà suffisamment mature pour décider des règles de la classe ? Il va se sentir le maître du monde, il aura du mal à se remettre en question et à se sentir en relation aux autres et au monde. » Notre hypothèse, c'est que les enfants ont de moins en moins le respect des adultes. De plus en plus d'études disent que le cadre est extrêmement important, qu'une hiérarchie claire permet aux élèves de se sentir paradoxalement plus sereins en classe. Quand l'autorité manque, il y a plus de chaos, plus de cas de harcèlements. En fin de compte, c'est leur rendre service que de mettre un cadre.

Vous dites que le culte de l'enfant est un danger pour la démocratie...

On s'appuie sur une conceptualisation

de Mara Nussbaum, philosophe américaine, qui dit : « La démocratie ne va survivre que s'il y a une part importante de citoyens concernés par les enjeux de la cité, capables d'aller au-delà de leur intérêt personnel et de prendre en compte le collectif et de reconnaître l'autre comme un égal. » Il est clair que ce qu'on identifie comme le culte de l'enfant, qui selon nous prend de plus en plus d'importance, produit des individus qui sont bien éloignés de cet idéal : toujours plus centrés sur eux, immatures, ayant tendance à se replier dans leur petit univers. En ce sens, on estime qu'il y a éventuellement un danger pour la démocratie. Si on regarde ces dernières années, on a l'impression qu'il est difficile de concevoir un « nous » aujourd'hui, de sortir de son propre intérêt et de trouver un terrain commun. Placer l'enfant au-dessus de tout, ce n'est pas forcément dans l'intérêt du jeune, de l'adulte, de la société.

Concrètement, que préconisez-vous ?

On ne dit pas qu'il faut retourner à l'époque victorienne où on ne prenait pas du tout en considération l'enfant, mais de toute évidence il faut mettre plus de cadre et rétablir une hiérarchie. Il est bon de faire comprendre à l'enfant qu'il y a d'autres personnes et que son désir rencontre celui des autres. Il y a une question à se poser : quel type de société veut-on créer ? Aujourd'hui, on a perdu de vue la finalité de l'éducation. Notre modèle d'enseignement s'appuie sur la théorie de la motivation : on va dire que, lorsque l'enfant est heureux, il va être plus motivé dans l'apprentissage. C'est vrai, mais à court terme seulement. Projétons-nous dans le futur. Quelles sont les valeurs essentielles qu'on doit transmettre aux prochaines générations ? Il faut redonner un idéal de citoyenneté clair. Ça passera par un cadre, de la frustration, mais aussi de la bienveillance. Il s'agit de trouver le bon équilibre entre bienveillance et fermeté. Si on ne prépare pas suffisamment les adultes de demain afin qu'ils soient capables de prendre à bras-le-corps les enjeux carabinés qui nous font face, on aura de grosses difficultés. ●

HENRI LA FONTAINE, PRIX NOBEL DE LA PAIX 1913 : UNE BIOGRAPHIE DE L'ÉTONNANT BIBLIOGRAPHE ET COLLECTIVISTE

.....
PAR ANNE LEBESSI

journaliste

La récente biographie très complète d'Henri La Fontaine (1854-1943), Belge récompensé du prix Nobel de la paix en 1913, impressionne par la persévérance particulièrement féconde, poussée par l'amour du progrès humain, de ce sénateur socialiste.



Pierre Van den Dungen © Lana Herbina

Pierre Van den Dungen, docteur en histoire et auteur de ce récent ouvrage, a pu consulter des archives d'une grande richesse. La documentation rassemblée et classée en majeure partie par son sujet de recherche lui-même, de son vivant, tient dans 356 boîtes conservées par le Fonds Henri La Fontaine. On y découvre un La Fontaine polyglotte, défenseur des minorités, proche de la crème de la bourgeoisie autant que des contestataires ulbistes, secrétaire du « fan club » belge de Wagner, sénateur POB, alpiniste, féministe, « collectiviste » convaincu et franc-maçon, président du Bureau international de la paix et cofondateur du « Palais mondial »... ce lieu improbable ambitionnant de répertorier toutes les connaissances humaines, rien de moins.

La première partie de votre ouvrage décrit de façon très vivante et documentée la vie personnelle, intime et conjugale d'Henri La Fontaine. Une manière efficace d'accrocher le lecteur.

[Rires.] Oui, c'est bien la première fois que j'écris dans ce registre, mais j'ai vraiment été étonnée de l'influence de

l'aspect de la vie privée de La Fontaine sur ses prises de position publiques. Et puis, malgré son côté très progressiste, on lui découvre, par sa correspondance et ses carnets, des *habitus* bourgeois : des questions de dot, de ce que c'est que de faire un « bon mariage », par exemple ; tout cela reste l'évidence à l'époque, même pour quelqu'un de très progressiste.

Lire cette biographie est l'occasion de revisiter l'histoire politique, sociale et même artistique de la Belgique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, tant Henri La Fontaine a marqué ses contemporains...

En effet, il y avait trop de thématiques et de richesse dans la vie d'Henri La Fontaine, je ne pouvais pas m'arrêter uniquement sur la sienne. À travers lui, j'essaie de faire revivre un ensemble d'époque, qu'il a représenté : une bourgeoisie progressiste (convertie au socialisme, en ce qui le concerne) et universaliste. Ce qui m'a intéressé, c'était de me retrouver face à la vie de quelqu'un d'engagé et d'internationaliste qui, de surcroît, à la fin de sa vie se voulait « mondialiste », c'est-à-dire qu'il ne voulait même plus du terme

« nation » (qui subsiste dans le mot « international »). De façon objective, le nationalisme n'a jamais été une solution, bien sûr. Pourtant, même dans des pays démocratiques, de plus en plus de politiques veulent que les enseignants du cours d'histoire fassent un récit national. Et qu'ils cessent de critiquer ou de parler des aspects négatifs de la nation. Il y a donc un enjeu réel avec cette biographie. La Fontaine est quelqu'un...

... dont on aurait intérêt, pour le coup, à parler à l'école au sein du cours d'histoire ?

Oui ! La Fontaine est convaincu que le progrès va dans le sens d'une société pacifiée qui ira vers le collectivisme, le socialisme, la fin des entraves douanières. Pour lui, c'est ce monde-là qui doit se mettre en place : pas de nationalisme, pas de traditionalisme, respecter le droit des minorités... Il est très préoccupé par l'antisémitisme à l'époque ; il défend les Arméniens à un moment où vient d'avoir lieu le génocide ; il est antiraciste. Par ailleurs, il a peur d'une super-dominance par les grandes puissances et devine donc les enjeux de son époque et de son avenir. ▶



Henri La Fontaine en 1885 © Fondation Henri La Fontaine

- Cet homme qui aura vécu deux guerres mondiales a espéré à tous points de vue davantage d'harmonie entre les humains. Il avait vraiment ce désir de changer la vie des hommes et des femmes. Il était également sincèrement féministe et démocrate.

Vous dites que La Fontaine était socialiste et collectiviste. De manière

générale, d'un point de vue historique, les pacifistes se placent-ils systématiquement à gauche sur l'échiquier politique ?

Non. D'autant moins qu'il existe une forme de pacifisme conservateur, une autre de pacifisme parareligieux qui lui sera jusqu'au-boutiste, c'est-à-dire que, s'il y a agression, pour eux, la

guerre reste illégitime. Ce n'est pas du tout l'attitude de La Fontaine qui, lui, est « juripaciste » (le pacifisme par le droit). Concrètement, cela veut dire qu'en 1914-1918, il est clairement pour l'entrée en guerre des Alliés. Il est également contre les accords centraux. Car il estime qu'il n'y a pas de paix durable dès lors qu'elle table sur des régimes autoritaires. Pour lui, un pays agressé a le droit de se défendre. À tel point que même dans son dernier projet de créer une police internationale, à l'instar des Casques bleus (qu'il envisage bien avant leur apparition, puisqu'il n'a pas connu l'ONU ; il aurait d'ailleurs voulu supprimer les armées nationales, sans avoir la naïveté de penser qu'elles disparaîtraient toutes...), il est, en tant que président du Bureau international de la paix (BIP), souvent en tension avec les pacifistes des empires centraux, avec les pacifistes anglo-saxons qui ont pour la majorité d'entre eux une autre vision du pacifisme que la sienne.

Les deux passions de La Fontaine sont le pacifisme et la bibliographie... Vous écrivez que pour lui, « tout document, toute "trace" de vie passée méritent d'être conservés ». Il semble y avoir, chez lui tout comme chez Paul Otlet avec qui il a fondé le Mundaneum [voir encadré, ndlr], un rapport presque sacré aux archives, aux documents et aux instituts du savoir. Ils conservent tout. Outre le fait que votre livre n'aurait pas pu exister sans les archives du Fonds Henri La Fontaine, quel est votre rapport aux archives, à la documentation et à la bibliographie ? Y voyez-vous une part de sacré, de mystère ?

J'en ai une idée assez proche de celle qu'en avait La Fontaine, en effet. Pour moi, tout est source. Avec le Répertoire de bibliographie universelle [« la collection complète, tenue à jour, de tout ce qui a été écrit », selon les mots et le souhait de P. Otlet, ndlr], la Fontaine est vraiment dans la logique du moteur de recherche avant Internet. On produit tellement de connaissances qu'il est indispensable de créer des systèmes de



AG de la Société des nations à Genève en 1920 où La Fontaine a pris la parole © Fondation Henri La Fontaine

classement qui permettent de trouver ces connaissances. Otlet et La Fontaine sont tous deux marqués par leur époque. À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, les associations savantes constituent la professionnalisation de tout un tas de métiers intellectuels. Il y a une surproduction de savoirs et leur fixation à tous deux est de créer un ensemble moteur de recherches, via le papier, les objets, les machines qui les conservent, qui elles-mêmes doivent être conservées... Il y a là-dedans, quelque chose d'infini, de presque pathologique. C'est d'ailleurs impossible à mener à terme. C'est pourquoi beaucoup de gens à l'époque leur en font le reproche. Car il est impossible d'aller aussi loin que ce que cette logique dans laquelle ils sont pris exige : l'archivage classifié de toutes les connaissances du monde, de manière récapitulative mais aussi en suivant l'actualité des revues scientifiques !

Leur idée est de classer cette connaissance pour la rendre accessible. Le Palais mondial, idéalement, doit donc être ouvert au public. Il contient des classifications des connaissances par pays mais aussi par thématique, par discipline. Ce Palais mondial a commencé à exister au Cinquantenaire, sur à peu près un hectare. Mais c'était un « éléphant » qui a énormément fait souffrir La Fontaine. C'était une folie, un bâtiment impossible à chauffer qui, une fois qu'il n'y a plus eu de ministre socialiste pour le soutenir, fut compliqué à maintenir. À l'époque, la matérialisation physique de ce projet était une utopie.

N'aurait-il d'ailleurs pas abouti à un trop-plein de documents papier ? À un moment, est-on en droit de se poser la question de savoir s'il n'y a pas « trop » d'archives ?

Aujourd'hui, par exemple, par rapport

à la production qu'il y a sur Internet, il y a ce qu'on appelle de l'« infobésité ». Mais en même temps, la politique d'archivage est beaucoup moins performante qu'à l'époque du papier. Elle s'améliore, mais au départ elle était inexistante. Il y a donc énormément de contenu, mais on en a paradoxalement déjà énormément perdu. Davantage qu'au temps du papier.

Pour quelle raison ?

Simplement car pour les créateurs d'Internet, au départ, ce n'était pas une de leurs préoccupations. Dans cette culture de l'immédiateté, il n'y a pas forcément de sens du collectif. Malgré le fait que ce soit une culture de masse, elle est individualisée.

Pour La Fontaine, qui privilégie la presse périodique à la presse quotidienne – il est président d'honneur ▶



Meubles fichiers du Répertoire bibliographique universel de 12 millions de fiches en 1912
© Fondation Henri La Fontaine

- de l'Union de la presse périodique belge –, les journalistes de la presse quotidienne « pensent ce qu'ils disent, certes, mais il leur est interdit de dire tout ce qu'ils pensent ». Henri La Fontaine a-t-il lui-même pu exprimer de son vivant, publiquement, tout ce qu'il pensait, tout ce qui lui tenait à cœur ? Ou avez-vous découvert, via les archives du Fonds, des pensées qui ne lui avaient pas encore été attribuées ?

La forme est évidemment différente, lorsqu'il s'adresse au public que ce que l'on va retrouver dans sa correspondance. Il est tout de même très diplomate de caractère, de par son métier politique... mais aussi assez franc. Après la Première Guerre mondiale, vu ce qu'il a observé en tant que pacifiste, et après avoir constaté que la Société des Nations n'est pas devenue ce qu'elle aurait voulu être, le discours d'Henri La Fontaine se libère de plus en plus. Son style est très vivant dans ses lettres privées, alors que dans ses discours au Sénat son style reste très empesé, comme c'est souvent le cas à l'époque.

Il y a aussi la lettre qu'il écrit à Paul Otlet à la fin de sa vie. Très déprimé, La Fontaine s'interroge sur l'utilité de leur travail de bibliographe. Lettre à laquelle Otlet, vexé par ailleurs que lui et La Fontaine ne se voient plus beaucoup, répond qu'il est tout de même prix Nobel de la paix... et lui rappelle tous ses accomplissements en arguant que c'est normal que leur travail prenne du temps et ne finisse jamais.

En effet ! Paul Otlet est même très dur en lui disant : « Tu m'écris, je te réponds, cela nous fera deux documents de plus à classer [dans notre bibliographie] ! » C'est terrible et dur. Il y a cette conviction chez La Fontaine que si on reste dans les nations il y aura la guerre. Et il ne se trompe pas. C'est une génération d'hommes qui vivent deux guerres mondiales, d'une ampleur jusqu'alors incomparable. Ils espèrent que cela n'arrivera plus. Ce sont des vies dévouées à l'idée de créer une société humaine meilleure. Il y a quelque chose de parareligieux, d'espérer transformer la vie des gens pour qu'ils vivent mieux. Progressistes vraiment, ce sont des fils des Lumières comme le XIX^e en a vu naître beaucoup... ●

LE MUNDANEUM MONTOIS, MÉMOIRE D'UN PALAIS MONDIAL

C'est rue de Nimy, à Mons, que se trouvent le centre d'archives du Fonds Henri La Fontaine, à la même enseigne que l'espace muséal du Mundaneum. Si les archives – « extrêmement vivantes », selon P. Van den Dungen – ne sont accessibles que sur demande, les visiteurs du musée peuvent y découvrir le système de fonctionnement du « web des temps oubliés », comme l'appelle le *New York Times*. Ce système de classification décimale utilisé par la majorité des archivistes et bibliothécaires du monde aujourd'hui fut élaboré par Paul Otlet et Henri La Fontaine comme l'un des outils essentiels de leur projet plus vaste de Palais mondial. Avec cette « volonté d'ordonner la connaissance afin de faciliter la maîtrise des savoirs au bénéfice du progrès de l'humanité », écrit P. Van den Dungen. Le bâtiment physique, à l'origine situé à Bruxelles, avait commencé à contenir cette bibliographie universelle (sous forme de millions de fiches dans des meubles à tiroirs), ainsi qu'un musée présentant à tous et toutes l'étendue des connaissances humaines.



- *Henri La Fontaine – Prix Nobel de la Paix 1913*, par P. Van den Dungen, éditions Samsa, 2022, vol. I, 478 pages, 30 €, vol. II : annexes gratuites en ligne sur samsa.be/livre/henri-la-fontaine-II ou 18 € en volume.

« UNIQUE EN SON GENRE » OU LA DRAG DE JOUR. DE LIÈGE À BELFAST, ET AUTRES CONTRÉES

PAR CATHERINE CALLICO
journaliste



Unique en son genre (c) Antoan Kurki

Le concept de lecture « Unique en son genre » aborde les questions de genre et de déconstruction lors de moments intimistes entre des drag-queens, kings ou queers et un public d'enfants et d'adolescents, dans divers lieux culturels.

Rencontre dans le design feutré de la Maison Arc-en-Ciel de Liège avec Sébastien Hanesse, co-fondateur du projet, et la drag Peggy Lee Cooper.



Journées du Matrimoine © Joséphine Devillers

► **Le projet « Unique en son genre » s'est développé à Liège, d'abord inspiré de ce qui se fait à Montréal ?**

SH. Avec Édith Bertholet, aujourd'hui directrice de PointCulture, on souhaitait au départ traiter les questions de genre dans le quotidien, et sortir la drag de la vie nocturne. Le concept des lectures s'est développé à San Francisco en 2015, puis à Montréal avec la drag-queen Barbada qui a inspiré notre pro-

jet et qu'Édith a rencontrée. Barbada organise des heures du conte, en français et en anglais, dans des bibliothèques, libraires et garderies québécoises. Elle lit de superbes histoires colorées, touchantes et drôles qui traitent d'ouverture, d'acceptation et d'estime de soi.

PLC. Il est essentiel de cultiver l'acceptation des différences dans une société qui divise et cloisonne les individus. À travers ce projet, « Unique en son genre » souhaite mettre l'accent

sur la défense des droits LGBTQIA+ et lutter contre toutes les formes de discriminations.

Vous avez ensuite adapté le projet à la réalité du terrain ?

SH. Le projet de base, originaire des États-Unis, est un show très tape-à-l'œil. On s'est approprié l'idée tout en la faisant évoluer dans le cadre d'une réflexion artistique et de la nécessité d'un accompagnement. Nous souhaitons célébrer la différence, nous amuser ensemble et mélanger les genres, autour d'une drag-queen ou d'un drag-king, pour développer l'amour de la lecture et des livres, pour s'ouvrir encore un peu plus à toutes les formes de diversité. Pour le contenu, au début on tâtonnait un peu, on s'est rendu compte que certains livres fonctionnaient avec certains drags et d'autres pas. On a davantage structuré les lectures. On a aussi choisi de projeter des images sur un mur.

PLC. Nous pensons aussi à l'aspect formation des futur.e.s animatrices et animateurs, des enseignant.e.s dans des écoles ou maisons de jeunes... En France par exemple, les lectures ne se font plus car les artistes ont été confrontés à trop de violences.

Comment se déroulent les séances jeune public ?

SH. « Unique en son genre » commence par une courte introduction du projet. Puis, l'artiste s'installe et prend quelques minutes pour se présenter et expliquer ce qu'est une drag-queen ou un drag-king. Il raconte ce qu'il fait dans la vie de tous les jours et pourquoi il a choisi de raconter ces histoires aux enfants. Il leur demande ensuite de se présenter avec leur nom ou un nom inventé. Entre chaque lecture, l'artiste leur pose quelques questions. L'activité dure entre quarante-cinq minutes et une heure. Après la lecture se tient un échange avec les enfants et les parents.

PLC. Un petit garçon racontait par exemple qu'il aimait porter des robes et cela a donné lieu à des confidences d'autres enfants... Les enfants, c'est



Pas-Sages au centre culturel de Fosses la Ville ©

parfois effrayant. Ils peuvent regarder le plafond et ne rien dire, mais ce n'est pas pour cela qu'ils ne se questionnent pas. Il arrive souvent que, lorsqu'ils rentrent à la maison, ils posent encore des tas de questions à leurs parents.

En quoi diffère votre pratique avec le public adolescent ?

SH. Lors des rencontres avec les ados, on lit des lettres, des témoignages... et ce sont des moments privilégiés durant lesquels ils nous interrogent. Les réactions sont très positives, l'on se rend compte qu'il y a des ponts entre les vécus respectifs, des choses qui s'appliquent autant à nous qu'à eux. C'est un moment où on peut tout dire. Un

moment à eux et à nous, également aux adultes accompagnants. Ils peuvent également nous envoyer leurs propres témoignages, leurs écrits personnels, pour une lecture, anonyme ou non, par nos artistes.

PLC. Il y a au départ des stéréotypes de chaque côté, mais ils tombent très vite. On privilégie un cadre intime, de réflexion. Chaque cas devient quelque chose d'universel. Par ailleurs, les échanges sont très francs. Les jeunes me questionnent par exemple sur ma situation familiale, si les liens existent toujours, sur des choses qui peuvent me remuer et que j'ai parfois mises à l'écart. Ils se confient également, en public ou bien restent ensuite pour parler en privé.

Depuis le lancement des lectures, percevez-vous des retombées dans le milieu ?

SH. Oui les choses bougent et ce qui est notamment intéressant, c'est que les jeunes sont désormais nombreux à intervenir s'ils voient des attitudes homophobes en maisons de jeunes. Le mouvement s'amplifie. On se dit parfois : « Se serait-on imaginé faire des lectures pour enfants il y a à peine dix ans ? » De même, de plus en plus d'étudiants réalisent des travaux de fin d'études sur l'inclusivité et viennent nous trouver.

PLC. Notre milieu est très sexualisé par le monde extérieur. À tel point que la société assimile parfois la drag à la pédophilie, l'affaire Dutroux... Du ►



Sébastien Hanesse, à côté du personnage de Peggy Lee Cooper (fresque), Maison Arc-en-ciel de Liège © Catherine Callico

- coup, certains parents préfèrent tenir leurs enfants à l'écart, avec pour argument de les protéger. Ils craignent qu'à notre contact les enfants suivent notre exemple, etc. C'est consternant. Nous souhaitons aller au-delà de ce type de préjugés et ouvrir le débat.

On peut s'étonner d'en être encore là dans certains pays comme le nôtre, à l'inverse de la culture anglo-saxonne qui a intégré le personnage de la drag par exemple ?

SH. En effet, l'éducation par les médias en particulier présente un grand retard en Belgique. On s'en rend d'autant plus compte si l'on regarde les chaînes de télévision anglaises : les drags interviennent naturellement dans les émissions sans devoir expliquer qui iels sont, pourquoi iels s'habillent de telle façon, etc.

PLC. Je suis aussi surpris qu'en 2022 on en soit encore là. On en a marre d'être toujours dans la militance et de devoir affirmer notre statut, de recevoir des

menaces, des insultes... Au travers de ces lectures, nous lançons aussi le message « venez nous trouver, qu'on en discute ».

Le personnage de la drag constitue selon vous un outil d'ouverture ?

PLC. Le terme « drag » recouvre diverses réalités : queen, king, queer... La drag est une partie visible de la communauté gay, des personnes identifiables. Comme on a aussi un pied dans le spectacle, on recueille davantage de sympathie car on fait rire. Il y a un côté « entertainment » dans la drag et c'est une fenêtre ouverte : je peux avoir le langage châtié, mais c'est aussi le moment ou jamais de tout lâcher. On est dans un cadre déscolarisant, ce qui constitue une des forces du projet.

Dans quels types de lieux vous produisez-vous ?

SH. Au départ nous étions surtout dans le démarchage, puis les lieux ont

été de plus en plus nombreux à nous contacter, via le bouche-à-oreille. Les demandes émanent surtout de lieux culturels, de bibliothèques, parfois aussi de scouts, de centres sportifs ou fermés... mais dans ce dernier cas, il s'agit d'un public très spécifique et davantage de sensibilisation que d'un spectacle, et nous ne nous sentons pas formés pour cela.

PLC. Les lieux sont de plus en plus diversifiés, des sous-sols de librairies à la Maison du Roi (rire). Dans le cadre de la Saison Matrimoine organisée par « L'architecture qui dégenre », nous avons deux lectures prévues et l'idée était de trouver un lieu patriarcalisé. Comme nous n'avons pas eu l'autorisation du Palais royal, nous avons sollicité la Maison du Roi, autre lieu emblématique, qui est devenue le 27 novembre la Maison de la Reine. On prépare aussi une journée sur l'inclusivité en bibliothèque à Liège et aussi dans des bibliothèques plus petites, comme à Embourg ou à Oupeye. On accueille toutes les propositions.

Votre approche est également pédagogique ?

SH. Nous accompagnons les enseignants pour réaliser des lectures en classe. Nous leur proposons une formation aux questions de genre et à toutes les formes de discriminations en amont, en lien avec la maison Arc-en-Ciel de Liège. Nous leur proposons également une sélection de livres afin qu'ils puissent les conserver en classe et les placer dans leurs propres bibliothèques. Ces lectures sont destinées à l'enseignement fondamental et peuvent être adaptées à l'enseignement secondaire.

Le projet est désormais porté par la maison Arc-en-Ciel ?

SH. Oui, ce qui permet des lectures plus récurrentes, pour l'instant partagées entre Liège et Bruxelles. Aujourd'hui, on connaît mieux notre public et les personnes qui gravitent autour. L'idée est d'étendre l'initiative prochainement en Flandre. La responsable de la bibliothèque flamande de Bruxelles nous a notamment contactés. Mais cela prendra un peu de temps car on doit adapter et traduire notre matériel en flamand.

Depuis, vous vous attentez également à professionnaliser la pratique hors des frontières...

PLC. Récemment, on a aussi été invités à Avignon, à Belfast... Nous espérons établir davantage de liens avec l'étranger et former des animateurs et accompagnateurs pour ces nouveaux publics. SH. On est invités çà et là à présenter le projet en tant qu'experts dans ce domaine. Du coup en francophonie, Canada compris, depuis quatre ans, on tend à devenir un outil de référence. Cela nous semble un peu fou qu'une initiative d'une telle ampleur parte de Liège ! ●

INFOS :

www.facebook.com/uniqueensonggenre.be/

L'INCLUSIVITÉ DANS LES BIBLIOTHÈQUES EN RÉGION BRUXELLOISE

En juin 2022 s'est tenue une journée professionnelle avec pour thème « L'accueil des publics LGBTQIA+ en bibliothèque », à l'initiative du Centre de Littérature de Jeunesse de Bruxelles (Cljbxl) et de Cynthia Empain, responsable et chargée de projets à la Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale. Parmi les points à l'ordre du jour, une présentation des bibliographies adulte et jeunesse coordonnées par Cynthia Empain et Céline Cordemans, et des échanges sur les partenariats à développer avec des associations LGBTQIA+ en bibliothèque.

« Le but était de réfléchir à aménager des bibliothèques inclusives, de rendre visibles et d'accueillir les publics LGBTQIA+ parmi nos collections et à travers nos actions en bibliothèque publique », relève la coordinatrice.

Certaines bibliothèques bruxelloises avaient déjà entamé la démarche, comme celles de Forest ou de Berchem-Sainte-Agathe. Parfois en lien avec des thématiques plus féministes ou autres. « Or, aux Riches-Claires, à cent cinquante mètres du quartier gay de Bruxelles et malgré cette proximité physique, jusqu'ici rien n'était mis en place pour ces publics. Il était temps de réfléchir par exemple à la manière d'accueillir une personne trans, afin qu'elle s'y sente à l'aise et de prévoir une offre éditoriale plus vaste. Entre autres initiatives, nous prévoyons aussi des expositions d'artistes de la communauté, des débats autour des lectures "Unique en son genre", des formations, etc. ».

De même, la section Jeunesse s'est désormais enrichie de livres sur la thématique du corps humain et l'acceptation de celui-ci, également d'ouvrages de la collection érotique pour adolescents « L'Ardeur ».

INFOS :

biblio.brussels/iguana/www.main.cls?surl=centrale_accueil

DEUX FOIS 50 ANS POUR LES CENTRES CULTURELS DE BOITSFORT ET DINANT

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

En un demi-siècle, les pratiques culturelles ont évolué et les défis des centres culturels avec elles. L'avenir est plein d'incertitudes, mais cela n'empêche pas de fêter dignement son anniversaire. Bien au contraire.

S'il y a bien une personnalité qui a laissé une empreinte indélébile sur La Vénerie, le centre culturel de Watermael-Boitsfort, c'est bien Mirko Popovitch. C'est en effet sous l'impulsion du cinéaste bruxellois que le centre est créé en 1971. « À l'époque, l'esprit était très "post 68". Un esprit militant et engagé que revendiquent toujours les membres de l'équipe aujourd'hui, explique Virginie Cordier, la directrice du centre culturel. Le centre se structure au départ essentiellement autour du très riche tissu associatif de la commune. C'est sur la Place Gilson, aux écuries, que s'installent les premières équipes. »

Tout le quartier est en effervescence à l'époque, grâce à un va-et-vient quasi incessant d'artistes plasticiens, de poètes et de musiciens dans la zone. C'est à ce moment qu'a lieu la première édition de la Fête des Fleurs dans la commune, au moment de l'année où les cerisiers fleurissent. « La Fête des Fleurs, elle aussi, fête son cinquantième anniversaire cette année. Le slogan, à l'époque, était "Prenez vos flûtes, vos guitares et vos idées". »

Au fil du temps, les politiques culturelles se professionnalisent et le centre culturel est officiellement reconnu par le décret des Centres culturels de 1972. Dans les années 1980, le centre brille par exemple grâce aux « 24 heures



Anniversaire à La Vénerie avec un concert par la fanfare du quartier du Coin du Balai ©

Fanfare », un festival qui faisait la part belle aux chansons françaises. C'est également à cette époque que se lance le festival « Franchement Zoulou », qui jettera plus tard les bases du festival « Couleur Café ».

LA VÉNERIE À BOITSFORT, AUSSI CENTRE D'EXPRESSION

Mais La Vénerie n'est pas qu'un centre culturel. « La Vénerie est également un centre d'expression et de créativité, ex-

plique Fabrice Vandersmissen, qui en est le responsable. Ce dernier existe depuis 1984 et s'adresse à tous les publics de 4 ans à plus de 90 ans. Le cœur de sa mission est de développer la pratique artistique et de permettre de renouer avec les formes de créativité qui sont aujourd'hui un peu inhibées chez beaucoup de gens. »

Un an après cette reconnaissance comme centre d'expression, le centre culturel pose ses valises à l'Espace Delvaux, où se trouvait alors le Cinéma Select. « On y a installé une salle po-

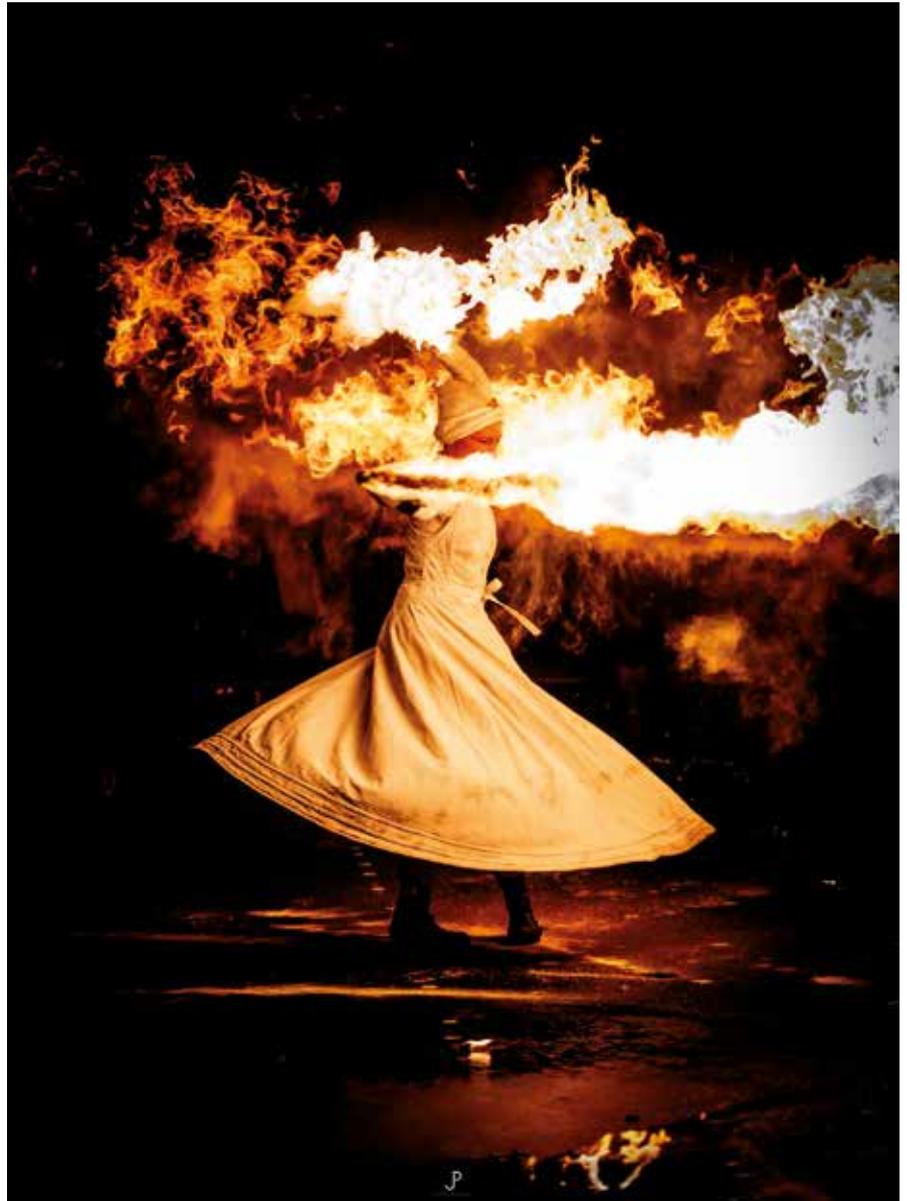
lyvalente tout en préservant l'ancienne salle de cinéma, reprend la directrice du centre culturel. Cela nous a permis de proposer des ciné-apéros dont le succès les mercredis soir ne sera jamais démenti. »

Sous l'impulsion de son directeur, le centre met ensuite sur pied la Zinneke Parade dans le cadre de Bruxelles 2000, dont il était à l'époque le directeur technique.

Pendant des années, l'équipe continue de s'agrandir, puis Mirko annonce son départ en 2007. Les années qui suivirent furent plus compliquées pour les équipes. « Cela a été très dur pour tout le monde. Les directeurs et directrices se sont succédé à cette époque. Il y a eu beaucoup de turnover. À tel point que cela a été compliqué de définir un cap. Il fallait, en plus des missions habituelles, définir le nouveau contrat programme. Pour la première fois de son existence, La Venerie, qui jusqu'ici avait toujours été à la pointe comme centre culturel, était plutôt en retard. Nous avons été dans les derniers à rendre notre dossier. » Ce fut la première grande mission de Virginie Cordier en tant que directrice.

Plus récemment, les années Covid ont porté un coup dur à l'ensemble du secteur culturel. Mais il a aussi permis à La Venerie de réaffirmer son ADN militant. « Nous avons pris la décision d'organiser des concerts pirates alors que cela était interdit. Très impliquées dans le mouvement "Still Standing For Culture", les équipes ont par ailleurs refusé d'appliquer strictement les contrôles du Covid Safe Ticket pour tenter de préserver un accès démocratique à la Culture. »

La commune de Watermael-Boitsfort a une image de commune aisée et vieillissante. « C'est partiellement vrai, reconnaît Fabrice Vandersmissen. Si l'on compare avec d'autres publics de centres culturels, il est vrai que le nôtre est un public plutôt âgé avec un bagage littéraire et un patrimoine financier plus important que dans le reste de la Région. Mais le public est plus divers que l'on pourrait le croire. Vingt pour cent des logements de la commune sont en fait des logements sociaux. Depuis



La soirée d'ouverture de la saison s'est conclue par un spectacle pyrotechnique © JP Sedran

2010, on essaie donc de toucher un public qui vit dans des quartiers plus animés. Ce faisant, on travaille à développer une forme de "vivre avec", une notion, à mon avis, plus humble que celle du "vivre ensemble". Le "vivre avec", je pense, est davantage à la portée d'un centre culturel que le développement du "vivre ensemble" un peu utopique. Le "vivre avec", c'est quelque chose qui se passe vraiment ici. Mais cela nécessite un travail axé sur la relation de confiance. Pour que tous les publics passent le pas de la porte d'un

lieu qui peut les impressionner et ne leur parle pas forcément. Puis qu'ils apprennent à se découvrir les uns les autres. »

C'est un des objectifs du centre d'expression qui propose de nombreux ateliers très riches pour leurs participants : « On voit que les membres reprennent confiance en eux et en les autres. Pour ce faire, on fait appel à l'humanité de la collectivité. On veut montrer que chacun a le droit de s'exprimer et de se confronter avec les œuvres et la culture. C'est un accès auquel ils n'ont



Anniversaire à La Vénerie avec un atelier danse de Zam pour les plus jeunes

- pas forcément l'habitude. Les ateliers traversent toute l'histoire de l'art. Et c'est vrai qu'au fil des ans les pratiques culturelles ont beaucoup évolué avec une consommation toujours plus virtuelle de la culture. Mais on essaie, ici, de revenir au corps, au théâtre. Ce n'est pas toujours facile, mais il y a une réelle curiosité autour du langage des corps non statiques. Le théâtre convoque autre chose. Peut-être qu'une partie de la société est plus assise actuellement. »

FOUILLER LE PASSÉ

À l'occasion du cinquantième anniversaire de La Vénerie, ses équipes se sont longuement plongées dans les archives. « Ça nous a fait du bien de se replonger dans tous ces souvenirs, assure

Virginie Cordier. On est aussi partis à la rencontre des anciens pour récolter des anecdotes et retracer l'histoire du centre. » Ces recherches ont donné lieu à une exposition : le Cube, prenant la forme d'un cube de soixante centimètres à enfiler sur la tête pour découvrir les ateliers qui participent à l'identité profonde de La Vénerie.

Mais que serait un anniversaire sans la fête qui l'accompagne ! La journée d'anniversaire a ainsi débuté à 14 heures le 24 septembre dernier pour se conclure à minuit avec un programme haut en couleur. En plus du fameux cube, les centaines de visiteurs ont pu assister à un concert de la fanfare du Coin du Balai, une exposition retraçant les cinquante ans du centre, un film pour enfants, un spectacle d'Opticirque, des concerts et des ateliers de danse. « La

fête était belle et on est parvenu à proposer un ensemble cohérent pour tout le monde. »

Une journée galvanisante, mais qui n'éclipse pas les sérieux défis auxquels se retrouve confrontée La Vénerie pour les prochaines années, au premier rang desquels les questions budgétaires. « Ma préoccupation principale aujourd'hui est de sauver les emplois du centre culturel, résume la directrice. Le budget alloué par la commune de Watermael-Boitsfort a été beaucoup réduit. C'est d'autant plus difficile que le travail administratif est toujours plus complexe. Il devient très dur d'assurer toutes nos missions, comme l'analyse du territoire, alors que les budgets qui nous sont alloués ne cessent de baisser. On doit se professionnaliser tout en nous débrouillant avec les moyens

du bord. D'une part, l'indexation des salaires est difficile à supporter pour la structure, mais d'autre part, nous voulons que nos activités restent accessibles au plus grand nombre. »

À DINANT, UN ANNIVERSAIRE QUI S'ÉTALE

La Vénérie n'est pas le seul centre culturel à avoir soufflé sa cinquantième bougie cette année. Plus au sud, dans le Namurois, c'est le centre culturel de Dinant qui fête son jubilé.

« Aux origines, le centre culturel de Dinant, quand on l'appelait encore maison de la Culture, était composé d'une petite équipe de deux ou trois personnes, explique Michel Rossi-Mori, responsable de la Maison de la Pataphonie et un des "anciens" du centre culturel. Ça fonctionnait un peu comme un conseil culturel. »

Quinze ans plus tard, Bernadette Baeken arrive comme animatrice, puis assure la présidence. À cette époque, l'équipe avait déjà bien grandi et comptait une petite dizaine de personnes. « Peu après est née l'association Adolphe Sax, entraînant avec cette création toute une politique culturelle autour de la figure du créateur d'instrument et de ses inventions. C'est en 2001 que les équipes commencent à grossir et migrent vers les locaux actuels situés Rue Grande. Je suis arrivé en 2003 et nous étions déjà vingt-cinq », poursuit Michel.

Depuis sa création, le centre brille par son rayonnement et son éclectisme.

« Bien sûr, nous sommes très actifs à Dinant et dans ses environs, mais aussi bien au-delà, explique Jessica Donati, directrice du centre culturel. Nous collaborons par exemple très activement au concours international Adolphe Sax, mais aussi à des événements comme la Journée de lutte contre la misère. Nos activités sont très variées et touchent des publics très différents. Nous avons aussi une force historique : avoir cinquante ans, ce n'est pas rien. On est un membre à part entière de la vie dinantaise. »

Cet anniversaire, on n'a pas arrêté de le fêter à Dinant, dès la soirée d'ouverture



Au CC Dinant La Parade des trouveurs de sons © JP Sedran



Des ateliers créatifs étaient proposés lors du vernissage de l'expo des 50 ans du CC Dinant ©

de saison, très festive. « Des personnalités politiques ont pris la parole avant une présentation détaillée de toutes les activités proposées par le centre durant cette saison. Et la soirée s'est conclue sur un concert et un spectacle de feu. » Une expo s'est également tenue pendant des semaines. Elle mettait en valeur les œuvres de la collection du centre culturel, ainsi que leurs réinterprétations par des étudiants de l'académie des beaux-arts. « Une autre exposition historique retraçait également les cinquante ans de vie au sein du centre culturel de Dinant. Une tournée de différents arts

du vivant est organisée dans les arrondissements alentour qui ne bénéficient pas de leur propre centre culturel. »

En cinquante ans, le public n'a pas fait que vieillir, bien au contraire. « Nous avons la chance d'avoir un public très familial ou issu des écoles ou des associations locales pour les arts de la scène », analyse Anne Franco, responsable des activités d'arts du vivant du centre. Le public de la Maison de la Pataphonie, un espace de création sonore dans lequel on utilise des objets du quotidien pour les transformer en instruments musicaux, est lui aussi très jeune. ►



Le CC Dinant participe à l'organisation du Concours International Adolphe Sax © Philippe Dehuit

- « Toutefois, comme souvent au théâtre, notre public est un peu plus âgé et un de nos défis pour l'avenir est de parvenir à le rajeunir tout en gardant nos spectateurs fidèles. Il s'agit donc d'étoffer notre offre pour que chacun puisse s'y retrouver, explique Jessica Donati. Sans oublier l'aspect touristique de Dinant, la plus belle ville du monde. »

UN PUBLIC SÉDUIT PAR UNE AMBIANCE CHALEUREUSE

Et Anne d'ajouter : « Pour une commune semi-rurale, je pense que l'on a tout de même une belle offre de théâtre et cela se ressent. Notre public est très fidèle et s'abonne souvent, car les spectacles en valent la peine. On a la chance d'avoir un beau vivier d'artistes et pas grand-chose à envier à Bruxelles ou à Liège. »

Le public se déplace également pour les films. À l'heure où la consommation de films passe beaucoup par les plateformes de streaming, le cinéma du centre culturel ne désemplit pas depuis la rentrée. « Je pense que cela s'explique par la chaleur humaine, le contact et l'accueil personnalisé des gens, qui sont une grande force chez nous. On est bien davantage qu'un tiers lieu. »

Expositions, théâtre, créations, cinéma, ateliers, concerts, le centre culturel de Dinant fait tant qu'il est difficile de le résumer en une activité emblématique. « C'est impossible de mettre l'accent sur une activité en particulier, avoue Jessica Donati. Ce serait fausser l'image d'éclectisme et de variété du centre. »

Autant d'activités que le centre culturel entend bien poursuivre dans les années à venir tout en maintenant la proximité avec son public. Mais, à l'instar de La Vénérie, le centre culturel de Dinant

doit composer avec de nombreuses incertitudes financières. « Notre prochain grand défi sera la négociation des subventions qui nous sont allouées. À l'heure actuelle, par exemple, on ne sait encore rien du positionnement de la Province. Nous craignons que le budget soit revu à la baisse. D'autant plus que 27 emplois sont concernés. » ●

L'USINE À NOSTALGIE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Weyes Blood

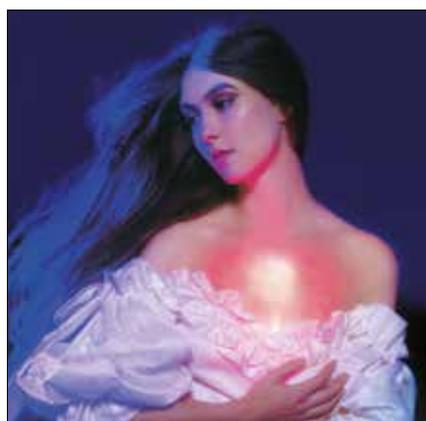
And in the Darkness, Hearts Aglow
Sub Pop © 2022

Après *Titanic Rising* en 2019, Natalie Mering de Weyes Blood continue à faire écho à un monde blessé où elle déverse sa peur de la solitude et son désir d'amour exprimé avec une profonde spiritualité plutôt qu'avec un simple romantisme. Musicalement, *In the Darkness* est peut-être un point culminant de sa profonde dévotion aux mélodies gracieuses qui s'élèvent du plus profond de l'âme jusqu'aux cieux. Même si le pire est encore à venir, la musique de Weyes Blood nous rappelle que la communauté, l'empathie et la beauté ont un pouvoir révolutionnaire qui brille sans cesse dans l'obscurité. Elle sera en concert au Botanique le 5 février 2023. À ne pas manquer.

Beethoven, Schumann, Franck

Sonates pour violon et piano
Renaud Capuçon (violon), Martha Argerich (piano)
Deutsche Grammophon & © 2022

On se croirait dans la saison de transfert au football. Après une longue collaboration avec EMI / Erato, le violoniste français Renaud Capuçon change de label et travaille désormais avec Deutsche Grammophon. Le premier disque est un récital en compagnie de la pianiste Martha Argerich incluant la *Sonate n° 1* de Schumann, la *Sonate n° 9 dite « Kreutzer »* de Beethoven et la *Sonate* de Franck. Les deux partenaires ont déjà réalisé de leur côté des enregistrements de ces œuvres. Ce nouveau récital permet surtout à un nouveau public de découvrir un duo qui se fréquente et qui s'apprécie musicalement et humainement sur scène depuis longtemps. Un plaisir rare.



► **Drugdealer**

Hiding in Plain Sight
Mexican Summer Records © 2022

En forte augmentation par rapport à il y a quelques années, la musique pop achetée et consommée aujourd'hui est de la musique ancienne. Beaucoup de groupes des années 1970-1980 font un tabac financièrement et beaucoup de groupes aujourd'hui puisent leur inspiration dans cette époque. Le courant Indie en particulier est devenu une sorte d'usine à nostalgie et le groupe rock californien Drugdealer en est un exemple assez évident. Après un album paru en 2019 de plain-pied dans les années 1960 avec sa pop classieuse et vintage, voici un nouvel album qui prend ses marques chez Fleetwood Mac et Steely Dan. Les chansons parlent de femmes mystérieuses, des amants perdus et des rêves brisés. Remplis de regrets et d'obsessions, les personnages errent dans les rues de Los Angeles, soutenus par une section rythmique percutante et précise et un piano aux couleurs jazzy. Mais la qualité vintage peut aussi apparaître comme une jolie ironie. Drugdealer installe une distance, une ironie distante, qui pourrait être inhérente quand on joue de la musique qui se démarque de son temps. Les mélodies sont belles, entêtantes, avec une mention spéciale pour « Valentine », les orchestrations – instruments à vent, pedal steel, sitar électrique ! – séduisantes.

Franck, Szymanowski, Chausson

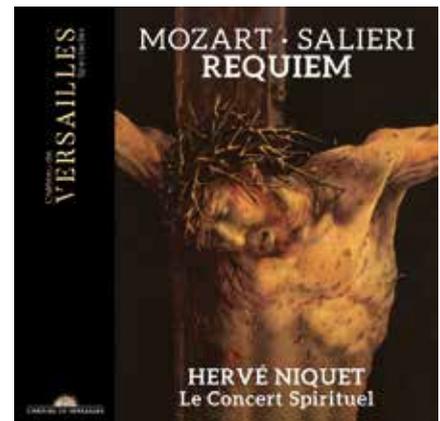
Secret Love Letters
Lisa Batiashvili (violon), Giorgi Gigashvili (piano), Philadelphia Orchestra, Yannick Nézet-Séguin (direction)
Deutsche Grammophon © & © 2022

Le *Concerto pour violon n° 1* op. 35 (1916) du compositeur polonais Karol Szymanowski défie les lois du genre. Nous sommes face à une œuvre symphonique pour assez grand orchestre avec violon solo qui fait l'effet d'un concerto. Il aurait été inspiré par le poème *La Nuit de mai* de Tadeusz Miciński. Ce texte parle d'union avec une déesse, de noces panthéistes, d'orgie nocturne, de ronde joyeuse : un excellent support pour une musique luxuriante et capiteuse. Ne cherchez pas la virtuosité des concertos romantiques en trois mouvements, mais immergez-vous dans un flux musical continu sans repères trop visibles. La mode des albums thématiques a conduit la violoniste Lisa Batiashvili à regrouper trois chefs-d'œuvre sous le titre un peu fourre-tout de *Secret Love Letters* (« Lettres d'amour secrètes »). La célèbre *Sonate en la majeur* de César Franck qui a peut-être servi de modèle à Marcel Proust pour sa *Sonate* de Vinteuil trouve une lecture tour à tour rêveuse, poétique et enflammée. Quant à l'admirable *Poème pour violon* d'Ernest Chausson, inspiré par une nouvelle de Tourgueniev, la violoniste en exprime plutôt le caractère mystérieux et plein d'exaltation. C'est du grand art, et du très très beau violon.

Antonio Salieri

Requiem en do mineur
Wolfgang Amadeus Mozart
Requiem en ré mineur KV 626
Le Concert Spirituel, Hervé Niquet (direction)
Château de Versailles Spectacles
© 2021 & © 2022

Même si la vérité historique est piétinée, le film *Amadeus* a durablement lié aux yeux du grand public la relation entre Mozart et Salieri. Il est donc tentant, pour une nouvelle parution du *Requiem* de Mozart, de lui adjoindre celui de Salieri. Les circonstances de composition sont différentes. Lorsqu'en 1791 Mozart, âgé de 36 ans, compose son *Requiem*, il répond à une commande de l'excentrique comte von Walsegg. Et plus d'un commentateur a vu dans cette œuvre laissée inachevée par le décès de son auteur une réflexion sur sa fin proche. Au même moment, Salieri était au sommet de sa gloire, célébré à travers toute l'Europe pour ses opéras. À Vienne, il était à la fois le compositeur de cour, le directeur de l'opéra italien et un professeur de composition admiré dont les élèves comptaient Liszt, Schubert et Beethoven. En 1804, il met un terme à sa carrière lyrique, il compose en un *Requiem*, strictement destiné à ses propres funérailles, où il est effectivement joué – en 1825. Les deux compositeurs, bien qu'avec des approches et des évolutions différentes, partagent le même langage musical, forgé dans le classicisme italien en cours à cette époque à Vienne. C'est cette unité de style que met parfaitement en place Hervé Niquet. ●



PÊCHE ET CINÉMA

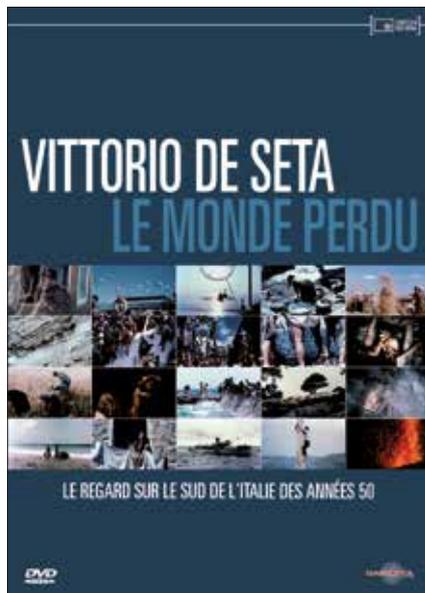
PAR PHILIPPE DELVOSALLE
 rédacteur à PointCulture

Tout au long de l'histoire du cinéma documentaire, des films muets des années 1920 à des œuvres de ces dix dernières années, des films importants ont été consacrés à la pêche.

Peut-être parce qu'il y a dans la pratique du documentaire une part d'incertitude dans ce qu'il va rapporter comme images au moment du tournage, qui fait étrangement écho au vécu du pêcheur – surtout dans les formes de pêche traditionnelles, sans soutien important des techniques modernes de localisation des bancs de poissons – qui ne sait jamais exactement quelle cargaison il rapportera en rentrant au port.

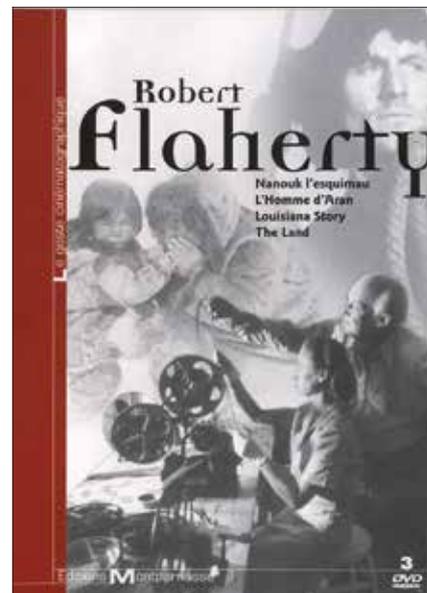
1934-1963 – FILMER UNE PÊCHE TRADITIONNELLE QUI S'ÉTEINT (OU QUI A DÉJÀ DISPARU)

En 1963, deux réalisateurs québécois sortent un film au titre évocateur : *Pour la suite du monde* (Michel Brault et Pierre Perrault). Sous la beauté poétique de l'expression s'affirme clairement la visée de leur projet cinématographique : archiver pour les générations futures une réalité en train de disparaître. Ou, dans leur cas précis, recréer pour le cinéma une réalité déjà disparue depuis près de quarante ans : la pêche « à la fascine » du marsouin blanc (ou béluga) à L'Isle-aux-Coudres dans l'estuaire du Saint-Laurent. Depuis les années 1700, les



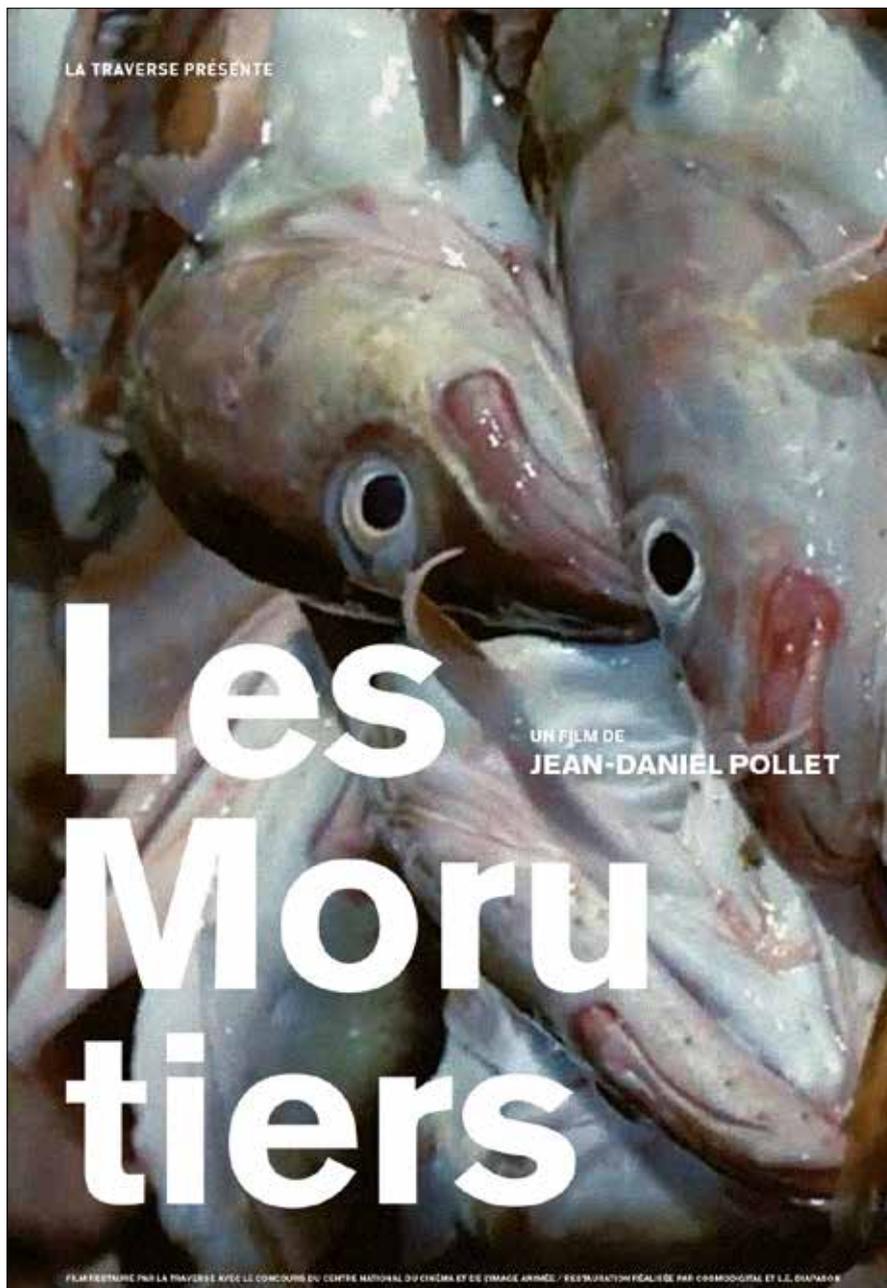
pêcheurs y formaient une « fascine » en plantant plus de 3 000 perches de bois en forme de B dans la vase de l'estuaire en y laissant une ouverture au centre. Les bélugas y entraient à marée haute et s'y retrouvaient captifs à marée basse. Profitant de l'invention au cours des années 1950 d'enregistreurs sonores portatifs de haute qualité (le Nagra, inventé par Stefan Kudelski), les deux cinéastes y prolongent en images une série d'émissions de radio réalisées auparavant au même endroit, pour tourner un film en son direct, laissant la part belle au grain de la voix et à la saveur des accents (« Ça fait trente-huit ans que je ne t'ai pas vu, mon vieux ! », s'exclame un vieux pêcheur à l'adresse du cétacé capturé).

En 1934, dans une œuvre qui n'est pas juste un film de pêche mais l'évocation de la dure vie d'une communauté insulaire au large de l'Irlande (l'agriculture sur un sol rocaillieux particulièrement ingrat y est aussi montrée), *L'Homme d'Aran* (*Man of Aran*, Robert Flaherty), le cinéaste reconstitue une pêche au requin qui n'y est plus pratiquée depuis cinquante ans. En amont du tournage de cette séquence, il faut mener une en-



quête, interroger les anciens pêcheurs, fabriquer à nouveau des harpons qui n'existent plus... En contrepoint de cette rigueur documentaire, Flaherty s'autorise (comme toujours) une série de libertés vis-à-vis du réel et au service de l'efficacité de la narration : la famille filmée à l'écran n'est pas une famille hors du cinéma, le pêcheur principal est un forgeron, etc.

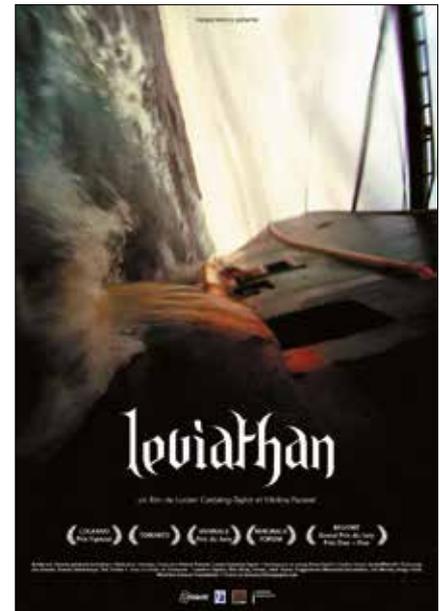
Au milieu des années 1950, dans le sud de l'Italie (Sicile, Calabre, Sardaigne), Vittorio De Seta filme en dix films de dix minutes non pas un monde déjà disparu mais un monde dont il a le pressentiment qu'il ne durera plus longtemps, qu'il est menacé par la modernité galopante : une société archaïque où l'individu (pêcheur, paysan, mineur, etc.) faisait partie d'un tout, d'une communauté. Au sein de ce corpus, deux splendides films de pêche (à la barque, sans moteur, à la force de la rame) : le harponnage d'un espadon (*Lu tempu di li pisci spata / Le Temps de l'espadon*, 1954) et la remontée collective d'un filet chargé de dizaines de thons (*Contadini di mare / Paysans de la mer*, 1955). Respectant une structure temporelle très simple, ►



- déroulant son récit du départ en mer au matin au retour à terre en soirée, l'architecte de formation saisit particulièrement bien les ruptures de rythmes et de vitesses, les passages brutaux de l'attente (on scrute, on fait la sieste, on casse la croûte) à la frénésie de l'action. Tournant en solitaire et ne bénéficiant pas encore du Nagra lui permettant le son direct, De Seta construit minutieusement d'impressionnantes bandes-son qui apportent beaucoup à l'aura de ses films : un montage artisanal de voix, de cris, de chansons populaires enregistrées en différé et visant non l'exactitude documentaire mais la restitution suggestive d'une atmosphère, d'un sentiment, d'une émotion.

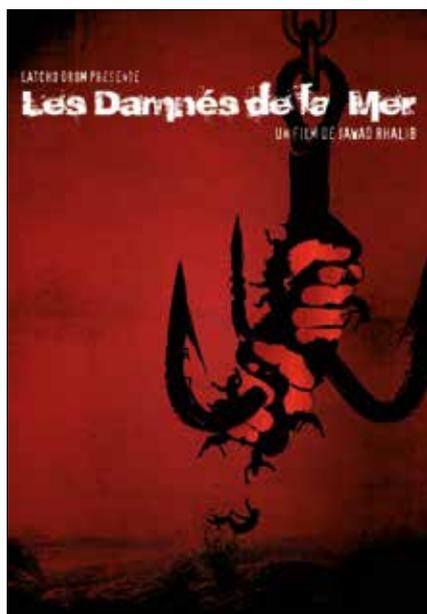
1966-2012 - LES RYTHMES FOUS ET LES SONS TONITRUANTS DE LA PÊCHE INDUSTRIELLE

À peine trois ans après le *reenactment* de la pêche au béluga sur le Saint-Laurent, le Français Jean-Daniel Pollet – connu pour une œuvre très contrastée entre films de danse burlesques et poétiques et films-essais radicaux – reçoit une commande d'un syndicat de morutiers : filmer une campagne de pêche de leur bateau-usine au large du Groenland – idéalement pour pousser des jeunes à s'enrôler à leurs côtés. À bord, le cinéaste découvre une réalité particulièrement dure (« C'était Renault, en pire ! ») qui l'empêche de respecter les termes



de la commande. Dans *Les Morutiers* (1966), Pollet répond à ce malaise par les moyens du cinéma, en travaillant les images (souvent sanguinolentes), le son (souvent assourdissant), le montage et des contrastes qui en disent long. Après une courte introduction en noir et blanc qui, via une voix *off*, s'acquitte de la part informative du documentaire (« Un million de cabillauds qui sont devenu 800 tonnes de morue salée ou de morue congelée qui va être entreposée puis, suivant les cas, séchée ou resalée »), le film bascule vers la couleur et une approche beaucoup plus sensorielle, où les voix et le vécu des pêcheurs prennent la place de la docte voix *off* initiale. Plus tard dans le film, le cinéaste met en tension bande-son et images via un air guillertet à l'accordéon écouté par les marins et le montage frénétique de divers moments pénibles de leur travail.

Lucien Castaing-Taylor et Verena Paravel sont anthropologues et cinéastes. Le premier, persuadé que l'ethnographie classique – basée essentiellement sur une restitution écrite – s'éloigne trop du vécu, de l'expérience du terrain, a fondé le Laboratoire d'ethnographie sensorielle à l'université Harvard. Pour *Leviathan*, ils embarquent à bord d'un chalutier de New Bedford (ancien port baleinier, où commence *Moby Dick* d'Herman Melville) qui pratique la pêche intensive au large des côtes du Massachusetts. Les pêcheurs y tra-



vaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les cinéastes tournent vingt à vingt-deux heures par jour. Ces derniers utilisent eux aussi en partie une avancée technique en matière d'allègement significatif du matériel, non plus au son comme avec le Nagra, mais à l'image : ils fixent une série de caméras miniatures GoPro (utilisées par exemple pour les sports extrêmes, le *skateboard*, le *mountain bike*, etc.) à bord du bateau et sur les pêcheurs eux-mêmes. Ceux-ci oublient vite ces caméras qui pèsent quelques dizaines de grammes pour quelques centimètres, et vaquent simplement à leurs occupations. De retour à terre, Castaing-Taylor et Paravel montent une partie de cette énorme quantité de *rushes* en cherchant avant tout à restituer une expérience secouante où le spectateur est emporté par un véritable flot d'images et de sons.

2009-2021 - INDUSTRIE DU POISSON ET PÊCHE ARTISANALE, UNE CONCURRENCE SANS APPEL

Un enchevêtrement de dizaines de bateaux de pêche en bois. En contraste, quelques plans plus tard, au début du documentaire *Les Damnés de la mer* (Jawad Rhalib, 2009), à peine une demi-douzaine de poissons proposés à la vente sur un sac en plastique. Le



cinéaste engagé belgo-marocain rapporte le témoignage des pêcheurs d'Essaouira, « ex-plus grand port sardinier du monde » sur la côte atlantique du Maroc, victime de la pêche industrielle (russe, notamment) qui pille les ressources (« En 36 heures, un chalutier pêche 400 tonnes, volume impossible à pêcher en un mois par tous les bateaux d'Essaouira ») et condamnés à aller jusqu'à la frontière mauritanienne pour espérer une bonne pêche.

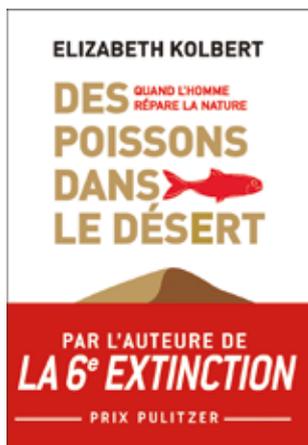
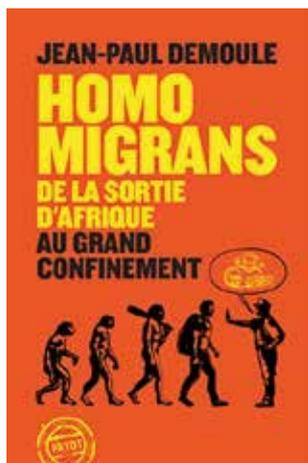
Le titre du film de Rhalib pourrait aussi très bien convenir à une séquence de pêche du film récent *Icare ou La Mesure des choses* (2021) du Montois Patric Jean. Filmé dans un format d'image

de type CinemaScope, très cinématographique, le documentaire est un portrait multifacettes de la Méditerranée, espace mythologique entre deux continents où se croisent marins, migrants, touristes, biologistes, etc. Toujours au Maroc, mais sur la côte nord du pays et une dizaine d'années après Rhalib, Jean enregistre à terre, au port et en mer le témoignage d'un pêcheur qui ne peut se résoudre à quitter ce qui représente pour lui plus qu'un métier (« J'ai commencé à pêcher à l'âge de huit-neuf ans. Je suis né avec la mer, je mourrai avec la mer ») malgré l'impossibilité d'en vivre (« Récemment, on a passé neuf jours en mer et on a pêché deux poissons qu'on a vendus 37 dirhams, soit 4 euros »). ●

LA TECHNOLOGIE HUMAINE EST-ELLE NÉFASTE ?

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*



La technologie a toujours fait partie de l'histoire de l'être humain. Mais l'omniprésence des nouvelles technologies dans nos quotidiens est en train de bouleverser nos vies. Et la planète avec.

MIGRATIONS DES HOMMES... ET DES ABEILLES

L'histoire de l'humanité est indissociable de l'histoire des migrations. Depuis son apparition en Afrique, l'être humain n'a eu de cesse de bouger. Pour chasser, cueillir bien sûr, mais aussi pour découvrir le monde. Même lorsqu'il a développé l'agriculture, il a dû agrandir son territoire afin de récolter les ressources nécessaires à la croissance démographique. Dans *Homo migrants*, Jean-Paul Demoule tord le cou aux romans nationaux qui ont souvent tendance à essentialiser les peuples. Il montre que l'humanité n'a eu de cesse de se mélanger, de se mouvoir et d'évoluer sans que cela ne pose problème. Jusqu'à l'époque des colonisations. La conquête des Amériques a en effet été le théâtre de génocides et de traites d'êtres humains. Par la suite, les dominations économiques et coloniales vont pousser de nouvelles populations à prendre la route. Et tant que ces dominations et la violence

subsisteront, la migration se poursuivra. Comme elle l'a toujours fait.

L'homme a-t-il emporté ses ruches lors de ces déplacements ? Contrairement à tant d'aliments que l'on consomme quotidiennement, le miel a toujours été présent dans la vie de l'être humain. Pendant la préhistoire, déjà, on enfumait les nids d'abeille pour récolter le précieux nectar, nous rappelle Marie-Claire Frédéric dans *Le miel, une autre histoire de l'humanité*. Très vite, les abeilles sauvages ont été domestiquées. Si le miel revêt une telle importance, c'est notamment en raison de ses nombreux usages par l'Homme. En effet, il est le premier sucre utilisé par l'humanité. Tour à tour fortifiant, médicament, première boisson fermentée et alcoolisée, le miel est également un symbole fort dans la plupart des civilisations. L'abeille se voit régulièrement attribuer le rôle d'ambassadrice des dieux auprès des humains ou de symbole de la nature nourricière. Enfin, elle est un exemple de choix de l'existence de la culture dans la nature. Elle est pourtant menacée aujourd'hui par un système économique productiviste et par la perte de biodiversité. Désormais, protéger les abeilles, c'est aussi protéger la planète. Un livre à dévorer.

LA TECHNOLOGIE, PROBLÈME OU SOLUTION ?

Malheureusement donc, les abeilles sont menacées par les activités humaines. Doit-on tenter de les sauver ? Et si oui, comment ? Après s'être rendu responsable des dernières grandes extinctions, l'humain doit-il se substituer à la sélection naturelle pour réparer les dommages causés sur l'environnement ? C'est cette question que l'on retrouve en filigrane de *Des poissons dans le désert*, la dernière enquête de la journaliste américaine Elizabeth Kolbert. Dans cette passionnante série de reportages, elle part à la rencontre des nombreuses rustines déployées par l'espèce humaine pour tenter de limiter les dégâts : par exemple, électrifier une rivière de Chicago pour empêcher la prolifération, dans les Grands Lacs, des carpes qu'elle a elle-même introduites. Sorcier savant, l'Homme est désormais contraint de développer des solutions dont on ne parvient à percevoir si elles ne sont pas pires que le problème. Dans sa quête de préservation des écosystèmes qui sont, par ailleurs, de moins en moins « naturels », l'homme cherche à remplacer la nature, pour, à nouveau, mieux la contrôler.

On parle souvent d'anthropocène pour désigner l'ère géologique caractérisée par la destruction de la biodiversité par l'homme, la pollution atmosphérique, le changement climatique, etc. Et si toutes ces modifications avaient une cause commune ? C'est la thèse de Barbara Demeneix, biologiste et professeure au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, dans *Comment les énergies fossiles détruisent notre santé, le climat et la biodiversité*. D'après elle, ces altérations délétères pour la planète sont provoquées par notre utilisation irraisonnée des énergies fossiles. Selon l'experte en perturbateurs endocriniens, l'omniprésence des plastiques dans l'environnement et dans les organismes est par exemple responsable de nombreuses maladies et d'une baisse globale du QI dans le monde. Pour la spécialiste, il est urgent de repenser la dépendance de l'industrie à ces dérivés du pétrole et de développer les énergies renouvelables afin de s'émanciper du pétrole dans l'économie mondiale. Se passer d'énergie fossile est crucial, mais ne se fera pas sans repenser notre manière de vivre, de consommer. On a bien vite tendance à oublier – ou occulter – les conditions désastreuses de travail des ouvriers et des ouvrières qui fabriquent nos appareils électroniques. Près de 40 % des iPhones et autres tablettes ou ordinateurs que l'on utilise quotidiennement sont assemblés dans les villes-usines de Foxconn en Chine. Dans ces espaces où le taylorisme abrutissant et les politiques managériales quasi militari-

sées règnent d'une main de fer, les travailleurs sont plus qu'aliénés, ils sont annihilés. *La machine est ton seigneur et ton maître* analyse par le biais de la sociologie la face cachée de la surconsommation technophile occidentale et met en évidence le système de prédation qui la permet. L'ouvrage donne également la parole à Tian Yu, une jeune ouvrière rescapée d'une de ces usines, paralysée après une tentative de suicide. Enfin, une troisième partie est constituée de poèmes écrits par Xu Lizhi, autre ouvrier qui s'est ôté la vie en 2014. Déchirant.

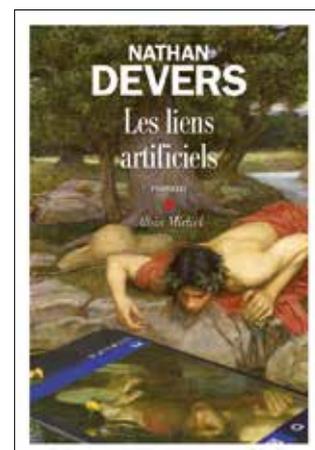
UN MONDE APOCALYPTIQUE FANTASMÉ

Difficile d'imaginer un monde dans lequel on se passerait de ces nouvelles technologies malgré leur impact désastreux sur les vies humaines. Et quand la vie ne sourit pas ou plus, il reste toujours le virtuel pour se rêver une nouvelle réalité. Dans *Les liens artificiels*, son troisième roman, le philosophe Nathan Devers, met en scène Julien Libérat, un anti-héros qui enchaîne les échecs et glisse vers une inéluctable déprime. Il trouve refuge dans l'« antimonde » qui n'est pas sans rappeler les projets de Métavers de Mark Zuckerberg et qui lui permet d'échapper à sa terne réalité. Là, il devient un héros. Mais cette échappatoire se transforme peu à peu en prison aliénante de laquelle il éprouve de plus en plus de difficulté à s'extirper. Il perd pied et s'éloigne du monde réel et de ses passions : le

piano et la musique. Un cri d'angoisse sur l'aliénation de l'être provoqué par les nouvelles technologies.

Et cela ne va pas aller en s'améliorant. A la fin de l'année 2022, le rachat de la plateforme Twitter par le milliardaire Elon Musk a fait couler beaucoup d'encre. Elle a aussi mis à mal l'image des grandes personnalités de la tech, en écornant la philosophie libertarienne de certains d'entre eux. Sans aborder cette actualité, Adrian Daub montre justement, dans *La pensée selon la tech*, quelle conception du monde est partagée par ces géants de la Silicon Valley. Sous un vernis de neuf et de disruption, les doctrines diffusées par ces corporations sont en réalité assez éculées. On retrouve ainsi la pensée d'Ayn Rand, une certaine ode à l'individualisme et à la figure presque messianique des entrepreneurs self-made-men, dans les plans de Facebook ou de ceux d'Apple.

Laurent Gaudé se frotte lui aussi au roman d'anticipation avec *Chien 51*. Et cette vision du futur est tout aussi glaçante et peut-être même plus réaliste ; dans ce thriller politique, les quartiers bourgeois idylliques, protégés des pluies acides par des dômes sont à peine des bas-quartiers de Magnapole, cette cité érigée sur les ruines d'une Athènes qui a abandonné ses rêves de révolution. C'est que, ne sachant s'affranchir de sa dette, la Grèce s'est vue rachetée par une entreprise, GoldTex. Le pays tout entier et ses habitants sont donc vulgairement privatisés, devenant les sujets d'une corporation cynique dans un univers cyberpunk.



LE GRAND RETOUR EN ARRIÈRE ?

Dans ces romans, l'avenir n'apparaît pas franchement désirable. On nous vend pourtant sans cesse la marche implacable du progrès à travers l'Histoire. La technologie devrait nous émanciper et nous offrir une vie toujours plus apaisée et confortable. Mais dans *Civilisés à en mourir*, Christopher Ryan dézingue cette conception d'un futur toujours plus radieux que le passé. S'attaquant de manière grinçante, et non sans humour, au repli sur soi qu'impliquent les nouvelles technologies et au réchauffement climatique désastreux entretenu par nos modes de vie. L'auteur tente de démontrer que contrairement à ce qu'a théorisé Hobbes, le passé, le lointain état de nature était en réalité bien plus enviable que l'avènement des civilisations.

Rien ne sert de toute façon de trop se projeter tant que l'on ne sait pas vraiment d'où on vient. Dans cet essai passionnant et très bien vulgarisé qu'est *Genèse : le grand récit des origines*, Guido Tonelli, une des figures principales de la découverte du boson de Higgs, revient sur l'état de la science concernant l'origine de l'univers et la naissance de l'humanité. Bien sûr, de nombreuses questions demeurent. D'où la nécessaire poursuite de la science. Mais au fil des recherches et des découvertes, le tableau hypnotique de l'origine de tout commence à prendre forme. Les questions que l'humanité s'est toujours posées sont encore ouvertes, mais cet essai permet de recréer

un patrimoine commun. Ce voyage à la fois philosophique et scientifique, emmène les lecteurs dans la plus grande aventure de toutes et fait le récit de sept points charnières de l'histoire des origines : du big bang, à partir d'une fluctuation du vide, à l'apparition de la parole humaine.

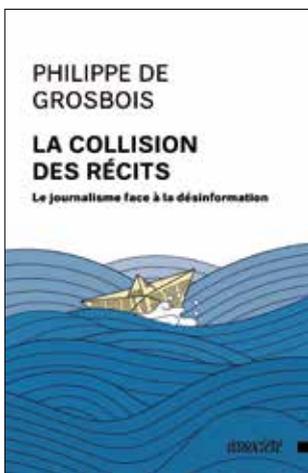
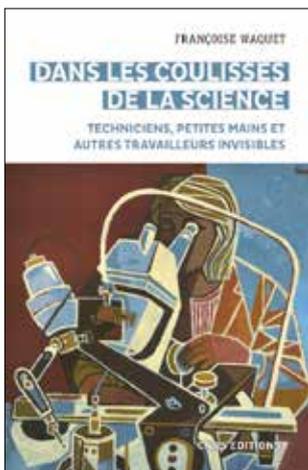
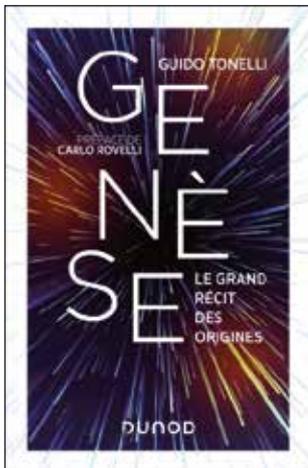
Guido Tonelli est une star de la physique. De la science, on retient, en effet, le plus souvent, les grands noms, les stars, les experts. Rarement, lorsqu'une personnalité de la communauté scientifique reçoit un prix, on se penche sur les nombreuses aides et les soutiens indéfectibles qui ont permis l'aboutissement de son travail. Dans le très documenté essai *Dans les coulisses de la science : techniciens, petites mains et autres travailleurs invisibles*, Françoise Waquet fait la lumière sur un monde un peu oublié, celui des assistants, des chercheurs, des étudiants, des secrétaires et même des proches des scientifiques sans qui la science avancerait bien moins vite qu'elle ne le fait.

S'ARRÊTER ET RÉFLÉCHIR

Drôle de sujet d'étude que celui du philosophe et musicologue Peter Szenny qui s'est penché dans *Pouvoir de la lecture* sur ce qu'implique le fait de lire. Bien loin de la conception des Lumières qui ont tôt fait d'exacerber la notion selon laquelle la lecture avait un réel pouvoir de libération et d'émancipation, l'auteur montre que l'acte de lire est avant tout un moment de lutte et peut parfois être une injonction. Une

tension permanente entre la voix intérieure qui lit – ni tout à fait la voix du lecteur, ni celle de l'auteur, ni celle du livre – et les autres voix qui font divaguer en permanence le lecteur, ou celle qui l'oblige au contraire à se concentrer, à reprendre le fil perdu de ce qu'il est en train de lire. Même lorsque la lecture est intime, pour soi, elle est en réalité multiple et met en scène d'étranges luttes de pouvoir internes et externes. La petite voix dans nos têtes nous pousse-t-elle à douter systématiquement de ce qu'on lit dans les journaux ? En tout cas, la vérité factuelle fantasmée par le journalisme positiviste ne fait plus recette. Désormais, ce qui offre une audience, une résonance, ce sont les « faits ressentis », note le sociologue Philippe de Grosbois dans *La collision des récits*. Comment expliquer autrement le succès politique d'un Donald Trump ou les succès d'audience quotidiens d'un Éric Zemmour ? Ces succès n'auraient pas été rendus possibles sans la perte de confiance des citoyens envers les médias dits « traditionnels » qui ont toujours plus de mal à remettre en cause les narratifs du pouvoir. Pour renouer avec la société, les journalistes doivent, plus que jamais, s'affirmer comme un quatrième pouvoir et jouer leur rôle de chiens de garde de la démocratie en doutant, au moins autant que les citoyens ne le font.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'auteur du *Grand confinement : l'Occident et la peur de la mort* remet en question le discours dominant. Le politologue



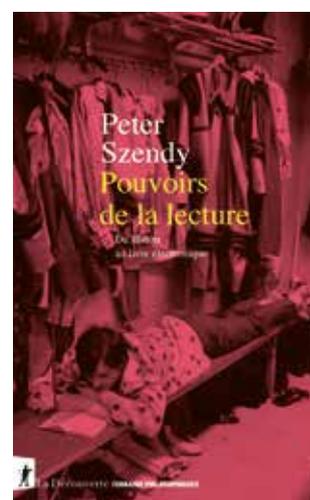
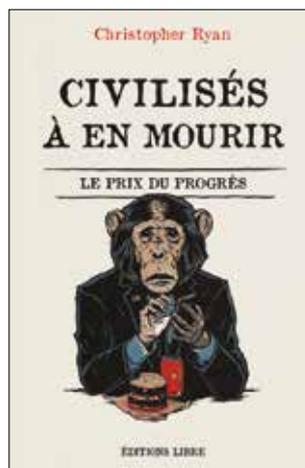
Jean-François Caron s'interroge sur les décisions prises par les démocraties occidentales dans la lutte contre le virus du Covid-19. Dans ce court essai, l'auteur constate que les stratégies des pays occidentaux n'ont pas varié : limiter la mortalité au prix de l'économie et de la croissance. Cette approche est-elle imposée par une conception particulière de la valeur de la vie humaine ? Pour l'auteur, la peur, très prégnante, de la mort dans nos sociétés est si forte que l'on préfère restreindre les libertés plutôt que d'accepter une surmortalité. Et plusieurs années de pandémies auraient bien plus désensibilisé les Occidentaux au respect de leurs libertés qu'à la mort. ●

- › **Jean-François CARON**, *Le grand confinement : l'Occident et la peur de la mort*, trad. de l'anglais par Catherine DEFOY, Hermann, coll. « À propos », 2022, 118 pages, 18 €.
- › **Guido TONELLI**, *Genèse : le grand récit des origines*, trad. de l'italien par Sophie LEM, préface de Carlo ROVELLI, Dunod, 2022, 246 pages, 19,90 €.
- › **Philippe de GROBOIS**, *La collision des récits : le journalisme face à la désinformation*, Écosociété, 2022, 196 pages, 16 €.
- › **Christopher RYAN**, *Civilisés à en mourir : le prix du progrès*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Nicolas CASAUX, Éditions Libre, 2022, 364 pages, 18 €.
- › **Marie-Claire FRÉDÉRIC**, *Le miel, une autre histoire de l'humanité*, Albin

Michel, 2022, 248 pages, 20,90 €.

- › **YANG, Jenny CHAN et Xu LIZHI**, *La machine est ton seigneur et ton maître*, 2^e éd., postface et trad. de l'anglais par Celia IZOARD, trad. des poésies chinoises par Alain LÉGER, Agone, coll. « Éléments », 2022, 111 pages, 10 €.
- › **Nathan DEVERS**, *Les liens artificiels*, Albin Michel, 2022, 327 pages, 19,90 €.
- › **Peter SZENDY**, *Pouvoirs de la lecture : de Platon au livre électronique*, La Découverte, coll. « Terrains philosophiques », 2022, 195 pages, 20 €.
- › **Barbara DEMENEIX**, *Comment les énergies fossiles détruisent notre santé, le climat et la biodiversité*, trad. de l'anglais par Jacqueline HENRY, Odile Jacob, 2022, 296 pages, 23,90 €.
- › **Adrian DAUB**, *La pensée selon la tech : le paysage intellectuel de la Silicon Valley*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Anne LEMOINE, C&F Éditions, coll. « Société numérique », 2022, 180 pages, 22 €.
- › **Françoise WAQUET**, *Dans les coulisses de la science : techniciens, petites mains et autres travailleurs invisibles*, CNRS Éditions, 2022, 346 pages, 25 €.
- › **Laurent GAUDÉ**, *Chien 51*, Actes Sud, 2022, 291 pages, 22 €.
- › **Jean-Paul DEMOULE**, *Homo Migrants : de la sortie d'Afrique au grand confinement*, Payot & Rivages, coll. « Histoire Payot », 2022, 429 pages, 23 €.
- › **Elizabeth KOLBERT**, *Des poissons dans le désert : quand l'homme répare la nature*, trad. de l'anglais

(États-Unis) par Hélène BORRAZ, Buchet Chastel, 2022, 301 pages, 20,90 €.



QUI SONT LES FEMMES ?

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire à la Bibliothèque centrale de la Province de Luxembourg.



Les éditeurs francophones n'ont pas attendu le mois de mars et la Journée internationale de la femme pour publier divers livres dans lesquels les femmes sont le sujet principal ou dans lesquels ces dernières jouent un rôle prépondérant. Publications d'intérêt général, essais militants, romans, études historiques, voici plusieurs voix à découvrir.

QUI SONT LES FEMMES ?

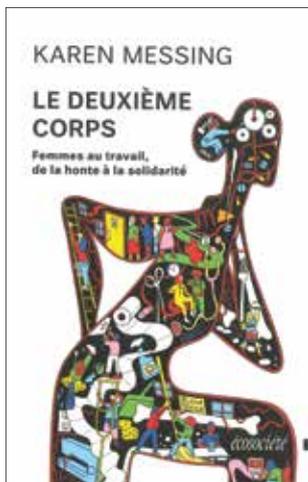
Médecin et psychanalyste, élève de Jung, Erich Neumann, né à Berlin, s'installe à Tel-Aviv en 1934. Jusqu'à sa mort en 1960, il s'intéressa à la psychologie analytique. Ses principaux travaux, étudiant la psychologie féminine et les archétypes féminins, n'avaient, jusqu'il y a peu, pas bénéficié de traductions en français. Les éditions Imago, spécialisées en ethnologie, histoire et psychanalyse (en coédition avec La Compagnie du Livre rouge), comblent cette lacune. Elles permettent à présent aux lecteurs et lectrices francophones d'approcher les différentes formes de la peur du féminin : la peur du féminin chez l'enfant, chez l'homme, chez la femme, dans les sociétés patriarcales. Pour soutenir ses thèses, Neumann s'attache à décrire et à analyser les stades du développement

féminin au cours d'un cheminement théorique accessible aux non-spécialistes. Il illustre ses propos, en fin d'ouvrage, par un examen original de *La Flûte enchantée* de Mozart et par une décomposition du rôle d'une représentante du mal, la Reine de la Nuit.

Ergothérapeute canadienne renommée, Karen Messing a rencontré et interrogé un nombre considérable de femmes sur leurs conditions de travail et sur les difficultés qu'elles vivent au quotidien dans de nombreux métiers (techniciennes en communication, travailleuses de la santé, serveuses, techniciennes d'industries alimentaires, etc.). Reconnaisant que les différences biologiques entre les hommes et les femmes sont capitales dans la façon dont les travailleurs et les travailleuses vivent leurs pratiques professionnelles, la chercheuse plaide, dans *Le deuxième corps*, avec rigueur scientifique et pragmatisme, pour que les employeurs tiennent compte de ces différences et réalisent les adaptations nécessaires à une égalité entre les professionnels des deux sexes. Elle insiste, ensuite, sur la nécessité absolue pour les femmes de se libérer des sentiments de honte et de faiblesse qu'elles éprouvent dans de trop nombreuses tâches et fonctions. Si la biologie et la physiologie ne « produisent » pas des travailleuses et travailleurs égaux, l'ergonomie, les lé-

gisations sociales et la solidarité sont des outils efficaces dans l'amélioration du mieux-être, toutes professions confondues (et au bénéfice supplémentaire de la productivité).

Romancière épanouie, auréolée de plusieurs prix littéraires, du jour au lendemain, Minh Tran Huy devient la mère aimante d'un bébé qui hurle mais ne pleure jamais, qui lance tout ce qui se trouve à sa portée, ignore les peluches et les puzzles et n'est sensible qu'au goût de la moutarde ou du poivre. Elle doit accepter les troubles qui agitent son fils : l'autisme. Alors que les praticiens encouragent la jeune femme à rechercher l'origine des difficultés du nourrisson dans les traumatismes de son propre passé familial, Minh adopte une stratégie opposée : elle étudie quantité d'autres parcours d'enfants autistes. Ce faisant, dans *Un enfant sans histoire*, elle se passionne pour la vie de Temple Grandin, née en 1947, à Boston, souffrant également de troubles autistiques et par ailleurs diplômée d'Harvard et spécialiste du bien-être des bovins élevés industriellement. Dans le récit autobiographique que Minh a rédigé à la faveur du confinement, elle mêle adroitement la vie et les réussites de l'Américaine aux maigres progrès de son fils. Avec un savoir-écrire certain, elle s'élève de son statut de Mère Courage pour construire un récit universel



du plus haut intérêt, sensible et scientifiquement étayé, qui rencontre en librairies comme en bibliothèques un succès soutenu depuis cet été.

Alors que les femmes sont toutes biologiquement semblables, leur culture et leur éducation déterminent pour elles des avenir très différents, selon leur lieu de vie et leur classe sociale. *Le Feu du Milieu* nous en apporte une nouvelle fois la preuve, grâce aux repérages littéraires des éditions Le bruit qui court (Marseille). Inspiré d'un tissu social qui nous est peu connu (les Comores), ce roman apporte fraîcheur et exotisme vivifiants, alors qu'il rend compte du poids des conventions sociales qui pèse sur deux jeunes filles. L'une est esclave, l'autre est une fille bien née qui tente d'échapper à un mariage forcé. Une amitié solide et étonnante les unit. Construit sous la forme d'un récit initiatique rythmé par de courts chapitres, le texte évoque également des contes et légendes et se nourrit du Coran. Ses nombreux dialogues donnent à entendre les tensions affectives et psychologiques qui habitent les deux amies. Ils offrent également l'occasion de découvrir la créativité romanesque d'une Francophonie quelque peu ignorée.

FEMMES ET FÉMINISME

Pour sortir de la crise sociale, politique, économique, écologique et sanitaire, nombreux sont ceux qui préconisent des changements majeurs dans les politiques

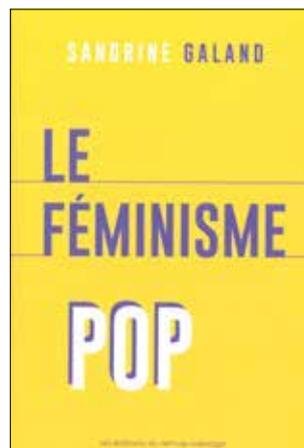
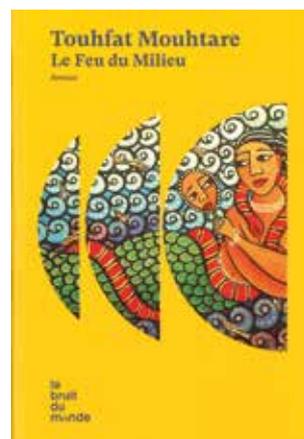
publiques. Pour l'activiste Mahaut Chaudouët Delmas, seules des mutations de grande ampleur, qui imaginaient un autre modèle que celui fondé sur le patriarcat, seront efficaces. À ses yeux, ce nouveau paradigme, plus égalitaire, profitera à tous les Humains. Pour entamer cette évolution vertueuse, l'autrice détermine cinq domaines prioritaires dans *Demain ne peut être que féministe* : la justice, l'économie, la culture, la politique et l'éducation. Pour chacun de ses axes de réforme, l'essai décrit, avec didactisme, des actions concrètes à mettre en œuvre immédiatement comme, par exemple, la judiciarisation des violences sexistes et sexuelles, la valorisation des emplois selon leur utilité sociale, la garantie d'une distribution équitable des ressources entre les sexes, la suppression de tous discours et propos sexistes dans les débats publics, le bannissement des stéréotypes sexués dans les parcours d'éducation, etc. Sans formules rhétoriques éculées, le livre laisse entrevoir un futur à court terme (cinq-dix ans) meilleur et plus égalitaire.

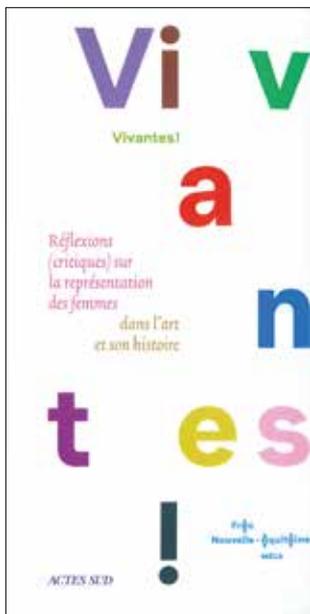
Dans un essai dense, illustré de nombreux exemples et par des personnalités américaines, une enseignante à l'Université du Québec à Montréal s'interroge sur la place du féminisme dans les cultures populaires. Elle estime que les prises de position démonstratives de stars mondiales, au nom du féminisme, peuvent être considérées comme des contributions utiles à cette cause. Souvent tapageurs, maldroits et opportunistes, les éclats de Beyoncé, Lady Gaga ou Britney Spears permettent

sans aucun doute au grand public, étranger aux cercles militants et intellectuels, d'approcher, certes de manière imparfaite, les thèses féministes. Pour Sandrine Galand, dans *Le féminisme pop*, sous-estimer l'influence constructive du féminisme pop constituerait une erreur méthodologique dommageable puisque la cause des femmes a beaucoup à gagner dans une telle médiatisation. Ses propos s'inscrivent parfaitement dans la ligne éditoriale militante suivie depuis plus de quarante ans par l'éditeur montréalais Du Remue-Ménage.

Plus d'une douzaine de livres rédigés par la militante féministe et écologiste indienne Vandana Shiva sont disponibles en français depuis les années 1990. Son premier ouvrage, *Restons vivantes*, publié en Inde en 1988, vient (enfin) d'être traduit à l'initiative de l'éditeur Rue de l'échiquier. Cette démarche heureuse est doublement réussie. D'une part, elle permet à des millions de lecteurs francophones de prendre connaissance facilement d'une œuvre majeure dans laquelle l'activiste expose les axes principaux de ses combats. D'autre part, compte tenu du fait que les données chiffrées qui illustrent cet essai (écrit entre 1980 et 1988) manquent d'actualité, de nombreuses notes ont été ajoutées par la traductrice. Le corps du texte est par ailleurs complété par une préface et des notes explicatives de l'éco-féministe française Jeanne Burgat Goutal et est conclu par une militante écologiste.

Restons vivantes est un essai dense et touffu qui analyse la contribution des femmes





▶ dans la production alimentaire, dans la gestion des ressources (eau, terre, graines, forêts). À la fois gardiennes de traditions séculaires, mères nourricières, bêtes de somme et gestionnaires de la biodiversité, les femmes en Inde et partout dans le monde sont le chaînon essentiel d'une nécessaire transition écologique dans laquelle chacun(e) d'entre nous doit se sentir concerné(e).

Et si nous relisons la mythologie à l'aune du féminisme ? C'est ce que propose une agrégée de lettres classiques dans *Libre comme une déesse grecque*. Elle nous présente des déesses créatrices à l'origine du monde (Gaïa, les Muses...), d'autres, guerrières, fortes et frêles à la fois, intelligentes et déterminées. Elle dresse ensuite le portrait de savantes (Flora, Métis, les Sibylles...), de battantes (Pénélope, Médée...) ou de reines (Juno, Clytemnestre...). À la fois savant et léger, le livre, avec parti pris, fait redécouvrir des récits moins machistes que nous ne les soupçonnions. Ils mettent en évidence les influences déterminantes des rôles féminins de la mythologie gréco-romaine dans notre paysage culturel d'aujourd'hui.

OÙ SONT LES FEMMES ? DANS LES ARTS !

Lorsqu'on s'interroge sur la place des femmes dans l'Histoire ou dans la société contemporaine, il convient de considérer également la place et l'absence de ces dernières dans les arts et dans l'histoire de l'art. Deux ouvrages publiés récemment

constituent deux guides de choix pour tenter cette approche.

Vivantes ! a été conçu comme une synthèse thématique d'expositions organisées (de 2020 à 2022) à l'initiative du Fonds régional d'art contemporain de la Région de Nouvelle-Aquitaine à Bordeaux. L'ouvrage rassemble diverses réflexions, expériences et enquêtes sur la place des femmes dans l'art, menées par des contributeurs d'horizons variés (critique d'art, conservatrice, conteuse, préhistorien, etc.). Il dépasse l'intérêt de simples comptes rendus de monstrations. Passant de Joséphine Baker à Louise Bourgeois, analysant les œuvres de Rosa Bonheur ou de Sophie Lamm, le livre, par la richesse de ses exemples et la variété des disciplines (sculpture, peinture, photographie, arts textiles, vidéos, etc.), ébauche le dessin du chemin parcouru et les étapes qu'il reste à franchir pour atteindre une représentativité plus équilibrée des femmes dans les arts.

Enseignant dans un lycée, Julien Marsay ne se satisfait pas des œuvres ni des auteurs et autrices prescrits par la plupart des anthologies ou conseillés par les référentiels pédagogiques. Année après année, il a enrichi ses cours de textes et de portraits d'écrivaines talentueuses, systématiquement disqualifiées par plusieurs générations d'historiens de la littérature, par des encyclopédistes, par des précepteurs ou par des professeurs masculins. Dès lors, il publie aujourd'hui une anthologie alternative, *La revanche des autrices*, très agréable à lire

par le grand public, qui redonne vie à un matrimoine littéraire. Occultées par leur mari, plagiées par leur frère, exploitées par leur père, bâillonnées par les salons littéraires, cachées par la misogynie, les autrices prennent leur revanche grâce au travail méticuleux de Marsay. Le premier traité d'éducation écrit par une femme, Duoda, révèle ainsi ses richesses. Christine de Pizan se dévoile en nuances. Louise Labé apporte ses verifications émancipatrices. Marie-Catherine d'Aulnoy supplante Perrault. Au moyen d'extraits, de vifs portraits, de commentaires argumentés, les écrivaines révèlent leurs qualités et suscitent l'envie de les rejoindre en bibliothèque ou en librairie.

Deux femmes d'aujourd'hui s'interrogent sur leurs quotidiens de trentenaires dans un roman épistolaire. Alice est romancière, son amie Eileen travaille pour un magazine littéraire. Leurs courriels échangés entre Dublin et la campagne irlandaise relatent des petits événements de tous les jours. Ils évoquent avec sérieux, avec mauvaise foi ou avec légèreté nombre de thèmes : l'argent, la créativité, l'amour, le sexe, l'amitié, la politique, les diktats esthétiques, le vieillissement, les violences du monde...

Avec une écriture (trop ?) réaliste, Sally Rooney portraitise, dans *Où es-tu monde admirable ?*, les sentiments et les tensions de ses personnages. Elle conduit ses lecteurs à s'interroger sur les beautés et les travers de nos vies ordinaires. Bavard et vivifiant, ce roman parvient à donner aux deux

protagonistes des psychologies crédibles. Il confirme le savoir-faire romanesque qui a bâti le succès de *Conversations entre amis* et de *Normal People*, adaptés à présent en séries disponibles sur les plateformes de téléchargement.

Dans un texte qui sublime à la fois la douleur d'une mère et l'originalité créatrice d'une danseuse hors normes, *Isadora* est un roman biographique d'une grande finesse de style et de langue (malgré sa traduction de l'anglais). Descriptif sans l'être trop, sophistiqué et libre comme la gestuelle de la Duncan, le livre s'inscrit dans un féminisme en lutte contre les conventions sociales. Il rend compte des voyages d'Isadora, du microcosme familial qui l'étouffe et la soutient. Il décrit avec efficacité ses quêtes et ses prestations artistiques, ses questionnements, ses errances et ses colères. Il dresse avec brio le portrait d'une femme, d'une artiste et d'une époque.

OÙ SONT LES FEMMES ? DANS L'HISTOIRE !

Colonelle de la Réserve citoyenne de l'Armée de l'Air française, Marie-Laure Buisson témoigne, dans *Femmes combattantes*, du rôle capital que sept femmes exemplaires ont joué dans l'Histoire. Avant qu'elles ne tombent dans l'oubli, par des portraits bien documentés et destinés au grand public, l'autrice veut offrir des repères aux femmes d'aujourd'hui pour que la société de demain se construise sur un meilleur équilibre

entre les sexes et les genres. Les personnalités qu'elle a choisies ont en commun une capacité exceptionnelle à défendre des valeurs de droit. Ces femmes sont habituées par un courage hors normes, usant de toutes armes au nom de la justice et de la liberté.

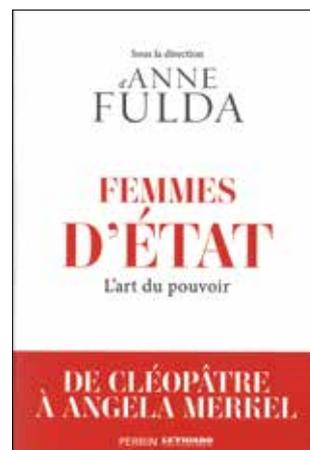
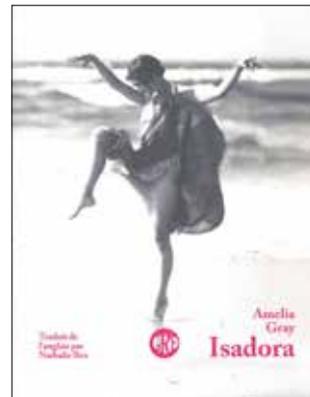
Quatre chapitres sont consacrés aux conflits de la Seconde Guerre mondiale. Le livre s'ouvre sur l'étonnant parcours d'une aristocrate britannique devenue chauffeur pour la 1^{re} Brigade française libre à Bir Hakeim. Il se poursuit aux côtés d'une pilote de chasse russe dont les missions furent aussi acrobatiques que décisives de 1941 à 1943, de Stalingrad au Donbass. Les stratégies de deux résistantes, l'une Britannique, l'autre Hongroise, témoignent ensuite du rôle essentiel de l'engagement de femmes contre les nazis. Après les exploits d'une convoyeuse de l'air à Diên Biên Phu, l'ouvrage détaille des combats contre l'État islamique. Il suit une Kurde obstinée et particulièrement impliquée dans la libération de Rakka ainsi qu'une jeune Française, officier de communication, lors de l'opération Barkhane au Mali.

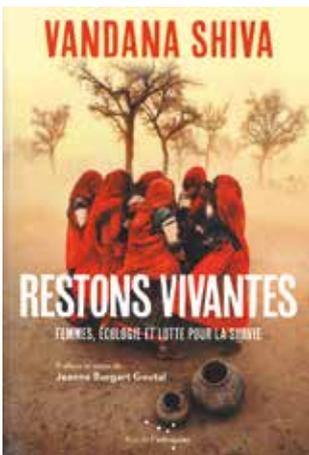
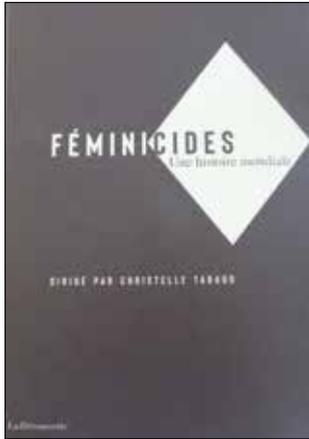
Sous la direction de la responsable de la rubrique « Portraits » du *Figaro*, l'ouvrage *Femmes d'État* analyse l'art des femmes à exercer le pouvoir, de l'Antiquité à aujourd'hui. La force de l'ouvrage est d'unir l'expertise de vingt spécialistes pour décrire et commenter, sans concession, sans occulter les éventuels excès et dérives, les choix politiques et les parcours de reines, de premières ministres, d'impératrices.

Si la gouvernance d'Aliénor d'Aquitaine diffère de celle de Golda Meir ou d'Angela Merkel, dans la plupart des cas, les décisions prises par chacune d'elles ont combiné leurs expériences de femmes à des convictions politiques affirmées. Toutes, à leur manière, ont laissé une empreinte durable dans leur pays (France, Suède, Grande-Bretagne, Chine, Libéria, Birmanie, etc.) et ont influé sur les modes d'exercice du pouvoir des hommes qui leur ont succédé.

Certaines femmes sont parvenues à s'imposer à la tête d'un État, d'autres, parfois restées célèbres, ont su dominer mers, embarcations et équipages. L'historien suisse Gérard A. Jaeger avec *Amazones des Sept Mers* combine adroitement, en un seul texte, un sens certain du romanesque, une écriture scientifique précise et une analyse sociale originale. En une quinzaine de portraits allant à l'essentiel, il étudie le destin de femmes d'exception : celles qui par choix ou par contrainte se sont illustrées sur toutes les mers du monde, de l'an 400 au XX^e siècle. Rapines, pirateries, canonnades et abordages menés par des femmes s'y succèdent à un rythme soutenu. Pourtant, le livre dépasse l'accumulation d'exemples et d'aventures. Il propose des clés de compréhension formative, notamment grâce à une postface enrichissante et un glossaire technique bienvenu.

Au bout de quatre années de travail scientifique et de sélection d'une centaine de contributeurs et de collaboratrices, Christelle Taraud, une historienne reconnue pour





► son engagement féministe et pour sa maîtrise des problématiques coloniales, publie une synthèse inédite sur les violences faites aux femmes, à travers le monde et sur tous les continents. Présentée selon un ordre chronologique classique, cette pesante étude (au propre comme au figuré) s'ouvre avec une introduction bien construite qui éclaire la suite des lectures.

Alors que nous avons reconnu récemment que l'Homme de Cro-Magnon était aussi une femme, le livre démontre, dès ses premières pages, que Mesdames Cro-Magnon, dans certaines sépultures, portent des traces de sacrifices et de traitements violents. Celles-ci laissent à penser que les féminicides existaient dans les sociétés néolithiques, parallèlement aux pratiques de sévices individuels. La suite de l'ouvrage confirme que toutes les époques se sont montrées violentes à l'égard des femmes, du fait de leur genre. Le livre réserve, notamment, une large place aux sorcières et aux esclavages. Il aborde les mutilations corporelles et la marchandisation des femmes. Il se conclut, toutefois, par une note d'espoir : celle de la force de la sororité, y compris sur le plan international.

Féminicides : une histoire mondiale est un ouvrage de référence qui occupera une place incontournable dans toutes les bibliothèques, dans les familles et dans les lieux décisionnels. Par ses contributions brèves et ses nombreux exemples (d'une violence obsédante), il se prête à une lecture fractionnée et à des relectures régulières. Il est un outil nécessaire pour comprendre l'histoire de

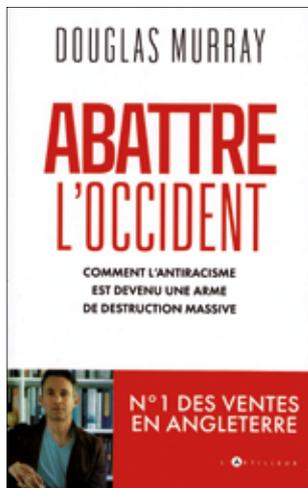
l'humanité et pour décrypter les violences systémiques faites aux femmes.

Enfin, le nouveau livre du tandem Chopin-Faron intéressera utilement le lectorat francophone hors de France, non pas pour son *histoire de la pilule* mais pour sa synthèse historique sur la contraception. Progressant de l'Antiquité à nos jours, l'essai s'arrête sur les conséquences sociales, économiques, médicales et politiques des pratiques contraceptives, sur les plans privés et collectifs. Bâtie sur une vingtaine d'entretiens avec des spécialistes français et de jeunes femmes de tous horizons, l'enquête, soutenue par une bibliographie conséquente, aborde également les conséquences de contraceptifs oraux sur la santé des femmes et leurs effets sur l'environnement. Elle se clôt par une brève étude sur la contraception de demain. ●

- **Erich NEUMANN**, *La peur du féminin et autres essais sur la psychologie féminine*, Imago – La Compagnie du Livre rouge, 2022, 247 pages, 22 €.
- **Karen MESSING**, *Le deuxième corps : femmes au travail, de la honte à la solidarité*, Écosociété, 2021, 279 pages, 20 €.
- **Minh TRAN HUY**, *Un enfant sans histoire*, Actes Sud, 2022, 204 pages, 22 €.
- **Touhfat MOUHTARE**, *Le Feu du Milieu*, Le bruit du monde, 2022, 347 pages, 21 €.
- **Mahaut CHAUDOUËT DELMAS**, *Demain ne peut qu'être féministe*, Éditions de l'Aube, 2022, 114 pages, 15 €.
- **Sandrine GALAND**, *Le féminisme pop : la défaillance de nos étoiles*, Les Éditions du Remue-Ménage, 2022, 321 pages, 20 €.
- **Vandana SHIVA**, *Restons vivantes : femmes, écologie et lutte pour la survie*, Rue de l'échiquier, 2022, 424 pages, 25 €.
- **Laure de CHANTAL**, *Libre comme une déesse grecque : dans la mythologie, le meilleur de l'Homme est une femme*, Stock, 2022, 247 pages, 20 €.
- **Bernard de MONTFERRAND et al.**, *Vivantes ! Réflexions (critiques) sur la représentation des femmes dans l'art et son histoire*, Actes Sud, 2022, 160 pages, 27 €.
- **Julien MARSAY**, *La revanche des autrices : enquête sur l'invisibilisation des femmes en littérature*, Payot, 2022, 270 pages, 20 €.
- **Sally ROONEY**, *Où es-tu, monde admirable ?*, Éditions de l'Olivier, 2022, 381 pages, 24 €.
- **Amelia GRAY**, *Isadora*, Éditions de l'Ogre, 2022, 569 pages, 25 €.
- **Marie-Laure BUISSON**, *Femmes combattantes : sept héroïnes de notre Histoire*, Presses de la Cité, 2022, 349 pages, 21 €.
- **Anne FULDA et al.**, *Femmes d'État : l'art du pouvoir*, Perrin, 2022, 437 pages, 22 €.
- **Gérard A. JAEGER**, *Les Amazones des Sept Mers*, Éditions du Félin, 2^e éd., 2022, 214 pages, 20 €.
- **Christelle TARAUD (dir.)**, *Féminicides : une histoire mondiale*, La Découverte, 2022, 921 pages, 39 €.
- **Myriam CHOPIN et Olivier FARON**, *Histoire de la pilule : libération ou enfermement ?*, Passés/Composés, 2022, 286 pages, 21 €.

WOKE : PROMOTION POSITIVE DE LA DIVERSITÉ, OU REJET VIOLENT DE L'OCCIDENT ?

PAR BERNARD LOBET
journaliste



Êtes-vous woke ? Avez-vous entendu parler du wokisme, notion mal définie et dont le contenu alimente des polémiques ? Être woke signifie « être éveillé », autrement dit conscient des injustices que subissent les minorités ethniques, sexuelles ou culturelles, dans les pays oc-

cidentaux. L'expression est de plus en plus souvent utilisée aux États-Unis depuis les années 2010 dans la foulée du mouvement « Black lives matter ». Au-delà de ses origines afro-américaines, le wokisme est devenu en Europe, ces dernières années, un terme fourre-tout et péjoratif. Le dictionnaire Le Robert définit l'adjectif woke : « Qui est conscient et offensé des injustices et des discriminations subies par les minorités et se mobilise pour les combattre, parfois de manière intransigeante (surtout péjoratif, par dénigrement). » Selon le Larousse, le wokisme est une « idéologie d'inspiration woke, centrée sur les questions d'égalité, de justice et de défense des minorités, parfois perçue comme attentatoire à l'universalisme républicain ». Un ouvrage récent parle même de religion. Ouvrons-le.

LA RELIGION WOKE

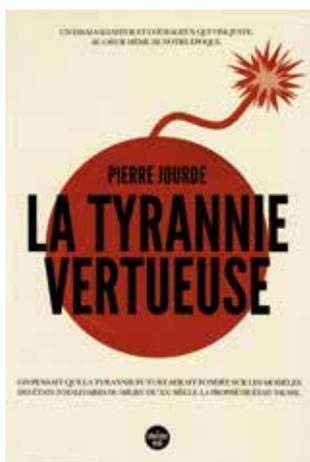
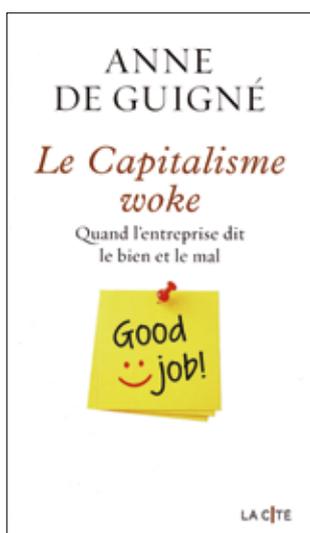
Pourquoi nommer religion une mouvance protéiforme et soucieuse de réveiller les consciences ? Selon le professeur émérite de philosophie contemporaine Jean-François Braunstein, comme toute religion, le wokisme s'est doté de quelques textes fondateurs et d'apôtres. Il pratique l'excommunication des hérétiques. Un seul exemple :

J.K. Rowling, l'auteur de la saga *Harry Potter*, continuait d'affirmer les différences biologiques entre les hommes et les femmes : elle fut accusée de « transphobie ». Dans la « religion woke », le péché originel serait la masculinité toxique et le privilège blanc. Il n'y a dans ce contexte aucune rédemption possible, tout juste la possibilité de devenir « un peu moins blanc ». L'homme occidental blanc est « systématiquement » raciste et sexiste, ce qui signifie qu'il est condamné au silence dans les débats sur les discriminations. La « théorie critique de la race » affirme que tous les Blancs sont racistes mais qu'aucun « racisé » ne l'est, selon la thèse d'Ibram X. Kendi. L'universalisme ne serait qu'une invention de la « blancheur », d'après Robin DiAngelo. Le wokisme se caractériserait aussi par un déni du corps, un refus de la réalité physique et de ses limites. La « théorie du genre » professe que sexe et corps ne sont pas des réalités qui s'imposent à nous : seule compte la conscience et l'on peut choisir son corps, puisque le genre est supérieur au sexe. Enfin, l'« épistémologie du point de vue » affirme que tout savoir est situé et qu'il n'y a aucune science objective, pas même les mathématiques. Pour continuer de filer la métaphore religieuse, la déconstruction de tout ce qui

touche à l'héritage occidental constitue pour les wokes une forme de pèlerinage que chaque fidèle doit accomplir. Selon J.-F. Braunstein, l'originalité de cette « religion », qu'il décrit plutôt comme une secte, est d'être née dans le temple même du savoir : les universités (américaines d'abord) et de s'être répandue ensuite par les médias sociaux. L'Occident, voilà l'ennemi, pensent certains activistes.

ABATTRE L'OCCIDENT

Le néoconservateur Douglas Murray nous explique « comment s'imposer à l'ère de la déraison », selon le sous-titre en langue originale de son livre *Abattre l'Occident*. Il fait notamment allusion à la « théorie critique de la race » apparue il y a une vingtaine d'années et qui a amené des antiracistes d'aujourd'hui à clouer l'Occident au pilori pour esclavagisme, colonialisme et volonté de domination des Blancs. Une véritable guerre culturelle contre l'Occident serait menée sur les questions de genre, d'identité, de race. L'auteur ne cache pas sa tristesse d'assister au refus de certains de comprendre les rêves des époques révolues « comme si toute personne ayant rêvé ou créé avant notre époque devait être jetée définitivement à la poubelle au moindre soupçon d'incor- ▶



► rection ». L'art occidental ne serait qu'une histoire de vols et d'accaparements illégitimes, alors que, rappelle l'auteur, la culture est faite de partages, d'emprunts, d'imitation et d'admiration. Selon Douglas Murray, nous évoluons dans une société régie par la dictature des émotions (les « ressentis »). Les activistes du mouvement woke cherchent à culpabiliser l'homme blanc occidental. Mais si la honte individuelle est un sentiment négatif, qui détruit l'estime de soi et engendre surtout la tristesse, la honte dans laquelle se reconnaît au moins une partie de l'humanité peut devenir un « sentiment révolutionnaire », selon l'expression de Karl Marx, reprise par Frédéric Gros qui demande : la honte ne serait-elle pas, par certains aspects, un levier d'action à valoriser ?

LA TYRANNIE VERTUEUSE, ET LE CAPITALISME WOKÉ

Les sociétés démocratiques, selon Tocqueville, sont atteintes d'une maladie qui conduit l'égalité à dévorer petit à petit la liberté. Par ailleurs, aujourd'hui, ce sont les citoyens eux-mêmes qui organisent leur asservissement et plus forcément un État totalitaire. Tel est le fil conducteur de Pierre Jourde dans son dernier ouvrage *La tyrannie vertueuse*. La censure n'est plus l'apanage de l'État. Ce sont des groupes de citoyens qui exigent maintenant interdictions, annulations, renvois et excuses publiques. L'essayiste refuse tout autant les injustices et les discriminations

que l'instrumentalisation de notre (nos ?) identité(s). L'assignation à résidence tout comme la surveillance permanente et universelle par la voie des médias sociaux font, selon lui, régresser la liberté qu'il résume en cette formule : notre humanité est une possibilité ouverte. Aujourd'hui, qui défend les valeurs de la société et définit la notion de bien commun ? Pas l'entreprise, ce n'est pas son rôle, répondront d'aucuns. Et pourtant, le capitalisme woke, tel que les États-Unis le vivent depuis une dizaine d'années, conduit de grands groupes commerciaux à faire de la politique et à confondre marketing et valeurs. Decathlon, Louboutin, Lufthansa, Disney, L'Oréal, Google, BNP Paribas, Lockheed Martin, Facebook, Nestlé, pour ne citer que quelques exemples, se piquent de définir la limite entre le bien et le mal et d'intégrer dans leur stratégie commerciale les questions identitaires : origines ethniques, orientations sexuelles, choix de genre, etc. Devenues plus puissantes que bien des États, les grandes entreprises occidentales s'immiscent, souvent à la demande des consommateurs, au sein du processus démocratique. Selon Anne De Guigné dans son livre *Le capitalisme woke*, les valeurs portées par une entreprise devraient plutôt s'incarner dans des actions en rapport avec son objet social.

PAS DE PANIQUE

Cette dénonciation du « capitalisme woke » revient à ne se débarrasser que du

second terme de l'expression pour mieux revigorer le premier selon le politologue Alex Mahoudeau qui, dans *La panique woke*, estime qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer. D'après lui, le « wokisme » serait une pure invention des réactionnaires pour semer le trouble et tenter de disqualifier les mouvements sociaux en les caricaturant ou en se focalisant sur des faits anecdotiques. Alex Mahoudeau suggère de quitter le terrain de l'indignation morale pour retrouver celui des mesures politiques concrètes, sur fond de lutte des classes. L'auteur attire en tout cas l'attention sur le fait que le wokisme ne constitue pas une doctrine unifiée ni une théorie d'ensemble. Être woke ou vigilant est un état d'esprit qui regroupe une nébuleuse de sensibilités. Dans ce contexte polémique et d'inquiétudes morales, Gilles Vervisch nous demande : *Êtes-vous sûr d'avoir raison ?* Il convoque les philosophes et l'humour pour retrouver un peu de bon sens dans les débats – souvent à fleur de peau – dont les médias se font l'écho. De son côté, le spécialiste de philosophie antique et chercheur au CNRS Pierre Vesperini livre dans *Que faire du passé ?* ses réflexions sur les mouvements wokes. Il propose de les écouter, de les prendre au sérieux et de les critiquer quand il le faut. Il regrette profondément la crise que connaissent les départements américains d'études grecques et latines, accusées de faire le jeu de la domination blanche et du virilisme. Une situation délirante selon Pierre Vesperini. Transparence

et dialogue, recherche de la vérité et de la justice seraient les clés d'un apaisement possible, pour autant que les activistes acceptent l'échange et la critique.

DIFFÉRENTS : LE GENRE VU PAR UN PRIMATOLOGUE

Pour éclairer de manière scientifique le débat sur le genre, terminons par un ouvrage capital pour comprendre notre humanité à la lumière de notre parenté avec les singes. Le chercheur Frans De Waal dans *Différents. Le genre vu par un primatologue* balaie plusieurs thèmes au cœur des débats qui agitent nos sociétés : les rapports entre les sexes, la hiérarchie sociale, la violence, l'inné et l'acquis. Le livre regorge d'observations fines et décrit avec précision ce qui unit les primates non humains et les humains, et aussi ce qui les différencie, comme l'avènement de la famille nucléaire chez l'humain ou le développement du langage. Le primatologue nous fait part d'un demi-siècle de recherches menées conformément à toutes les exigences scientifiques. À titre d'exemple, il nous apprend que, chez les grands singes, les femelles sont autant que les mâles impliquées dans les choix de partenaires sexuels. Certes les mâles sont « plus préoccupés par leur rang social » et les femelles « plus tournées vers les êtres jeunes et vulnérables » dès leur plus jeune âge. Mais les femelles sont aussi volages que les mâles. Elles se livrent elles aussi à une intense compétition so-

ciale et assument, avec l'âge, une position d'autorité au sein du groupe. Frans De Waal égratigne certains universitaires « qui utilisent la biologie quand ça les arrange », quand, par exemple, ils voient dans le comportement de l'homme ou de la femme en société « un rôle genré, uniquement lié à la culture, alors que la biologie joue également un rôle ». Le chercheur américano-néerlandais nous invite à ne pas choisir entre nature et culture, mais à embrasser les deux pour permettre de mieux accepter nos différences.

LE COURAGE DE LA NUANCE

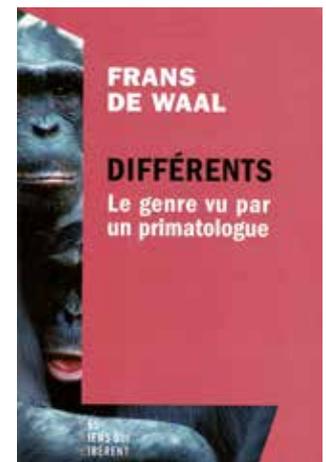
En conclusion, les livres sur le courant woke nous invitent à rester « éveillés », mais aussi ouverts au débat et à la contradiction. Le message qui ressort de la polémique peut se résumer ainsi : soyons animés par la force du doute envers nos pensées et celles des autres, gardons-nous en même temps du poison du soupçon généralisé. Les arguments *ad personam* n'ont jamais fait progresser les débats, les mots épouvantails comme « wokisme » non plus. N'en déplaise aux plus radicaux des activistes woke, la raison n'est ni raciste, ni blanche, ni masculine, ni transphobe. La science vise l'universel, l'accord de tous les esprits. Quand elle n'y parvient pas, elle est la première à soumettre ses thèses à la plus vigilante des critiques et aux plus stricts procédés de vérification. Demandons-nous enfin pourquoi se multiplient sur les tables

des libraires des livres sur la nuance (Jean Birnbaum, *Le courage de la nuance*, Julien Lecomte, *Nuance. La puissance du dialogue*) ? Peut-être parce qu'elle est une politesse de la langue et de la pensée, qui permet de prendre de la hauteur et de s'expliquer avec une moindre violence, loin des dogmes et des diktats. ●

- › **Jean-François BRAUNSTEIN**, *La religion woke*, Grasset, 2022, 280 pages, 20,90 €.
- › **Douglas MURRAY**, *Abattre l'Occident : comment l'antiracisme est devenu une arme de destruction massive*, traduit de l'anglais par J. FUNNARO, L'Artilleur, 2022, 417 pages, 22 €.
- › **Frédéric GROS**, *La honte est un sentiment révolutionnaire*, Albin Michel, 2021, 224 pages, 18 €.
- › **Pierre JOURDE**, *La tyrannie vertueuse*, Le Cherche Midi, 2022, 243 pages, 18 €.
- › **Anne DE GUIGNÉ**, *Le capitalisme woke*, Les Presses de la Cité, 2022, 200 pages, 19 €.
- › **Alex MAHOUDEAU**, *La panique woke*, Textuel, 2022, 159 pages, 16,90 €.
- › **Gilles VERVISCH**, *Êtes-vous sûr d'avoir raison ?*, Flammarion, 2022, 221 pages, 18 €.
- › **Pierre VESPERINI**, *Que faire du passé ? Réflexions sur la « cancel culture »*, Fayard, 2022, 247 pages, 18 €.
- › **Frans DE WAAL**, *Différents. Le genre vu par un primatologue*, traduit de l'anglais par C. DUTHEIL de LA ROCHÈRE, Les Liens qui Libèrent, 2022, 477 pages, 25 €.

A lire aussi :

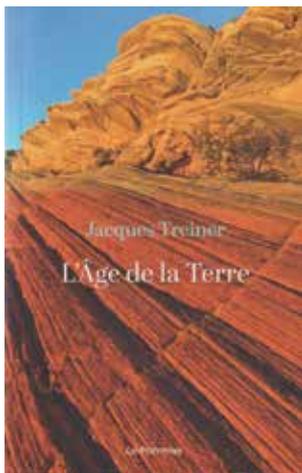
- › **Jean BIRNBAUM**, *Le courage de la nuance*, Seuil, coll. « Points » n° 5649, 2021, 137 pages, 8,5 €.
- › **Julien LECOMTE**, *Nuance. La puissance du dialogue*, Les Pérégrines, 2022, 200 pages, 19 €.



LES ÂGES DE LA TERRE

PAR MICHEL BOUGARD

historien des sciences



Dans les contes, le temps est rarement « compté ». Entendons par là que ces récits sont atemporels et qu'il suffit, pour les situer, de commencer ainsi : « Il était une fois... » Mais nous ne vivons pas dans le monde féerique des contes et tout ce qui touche à la survie de l'humanité et des milieux naturels qu'elle occupe s'inscrit au contraire dans une histoire dont la chronologie est essentielle.

Le physicien français Jacques Treiner nous propose de nous informer d'abord de l'âge de la Terre. Depuis qu'une forme de conscience est apparue chez les plus anciens êtres humains, l'interrogation sur les origines a occupé une place capitale dans les récits cosmogoniques. Les mythes ont foisonné pour expliquer le monde et sa genèse. Les religions s'alimentèrent à ces mythes et les premiers « savants » utilisèrent ces textes sacrés pour tenter de dater le commencement du monde.

Il fallut attendre le XVIII^e siècle pour qu'on commence à se baser sur des « chronomètres » plus objectifs : la quantité de sel dans les océans, les dépôts sédimentaires, la chaleur interne de la Terre. Ce n'est que la découverte de la radioactivité qui allait permettre d'avoir enfin une

base solide et une horloge précise. À partir des mesures les plus précises, on estime actuellement l'âge de la formation du système solaire (et donc de la Terre) à 4.567.200.000 années.

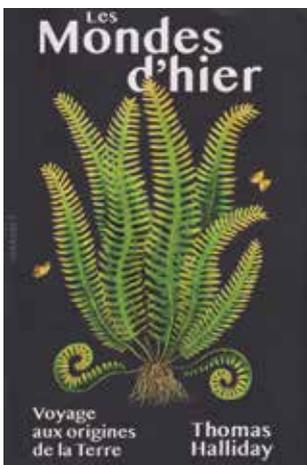
MONDES D'HIER

Partons pour un voyage dans le temps. La première étape qui s'impose est celle du superbe récit du paléobiologiste anglais Thomas Halliday dans *Les mondes d'hier*. En remontant le temps, on se retrouve sur une Terre en perpétuel mouvement, où des formes de vie sont apparues et ont fini par disparaître. À partir de leurs traces géologiques, fossiles et autres structures rocheuses, c'est à une véritable exploration du passé de notre planète que T. Halliday invite, une véritable épopée qui met en évidence la grande fragilité des écosystèmes mais aussi la ténacité de la vie qui, après chaque cataclysme et extinction massive, a réussi à triompher et s'adapter. Du pléistocène (il y a 20.000 ans) jusqu'à l'édiacarien (il y a 550 millions d'années), on est ébahi par les descriptions des paysages disparus, des tempêtes épouvantables ou encore de la chaleur étouffante sur notre planète. Cet ouvrage se complète parfaitement par celui

du paléontologue anglais Dean R. Lomax intitulé *Prisonniers du temps*. Voilà à nouveau des fossiles « loquaces » qui racontent des comportements et nous permettent de reconstituer des événements vieux de millions d'années. À partir d'indices à interpréter (des traces fossiles), l'auteur mène l'enquête et nous amène à comprendre ces situations figées pour l'éternité dans la roche. On y trouve des scènes de la vie quotidienne (nourriture, habitat), de la survie (reproduction, combats), et des situations sortant de l'ordinaire comme ces tumeurs décelées sur un dinosaure ou des pets d'insectes fossilisés dans de l'ambre.

AVEC ALEXANDER VON HUMBOLDT...

Les fossiles dont on vient d'évoquer le véritable intérêt scientifique (et pas seulement comme objets d'un cabinet de curiosités) ont été au cœur de la naissance des sciences biologiques, au même titre que les collections d'animaux et les herbiers. Le XVIII^e siècle fut vraiment celui de la naissance du concept de « nature ». Auteure de plusieurs ouvrages à succès, Andrea Wulf propose une biographie du naturaliste et géographe *Alexander von*



Humboldt. Ce dernier fut autant scientifique qu'explorateur. Il a organisé des expéditions un peu partout dans le monde et ses idées étaient, sur bien des points, celles d'un précurseur. A. Wulf évoque d'abord l'émergence de la pensée scientifique chez Humboldt, puis ses premières expéditions en Amérique du Sud et les rapports qu'il établit entre politique et nature. De retour en Europe, Humboldt fit le tri dans ses idées et devint, aux yeux de la communauté scientifique de la première moitié du XIX^e siècle, un véritable savant universel, « inventant » la nature telle que nous la percevons aujourd'hui. Superbement illustré par des gravures extraites de l'œuvre du naturaliste, cet ouvrage savant se lit néanmoins comme un véritable roman d'aventures.

... ET AVEC CHARLES DARWIN

Autre grand nom de la biologie : *Charles Darwin*. Sa théorie de l'évolution s'est longtemps heurtée à une énigme qui fut largement exploitée par les tenants du créationnisme : comment les exceptionnelles capacités cognitives, sociales et culturelles des humains sont-elles apparues ? Le biologiste anglais Kevin Laland propose une réponse qu'il tire d'études expérimentales d'apprentissage social chez les animaux. Il met en évidence la dynamique d'une coévolution entre gènes et culture par laquelle des compétences socialement transmises ont pu orienter de façon spectaculaire le cours de la sé-

lection naturelle chez nos ancêtres. Pour K. Laland, l'esprit humain n'est pas façonné « pour » la culture, mais bien plutôt « par » la culture.

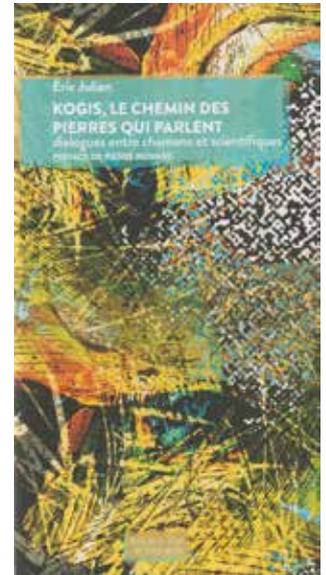
CHAMANS, NATURALISTES AMATEURS, ET SCIENTIFIQUES

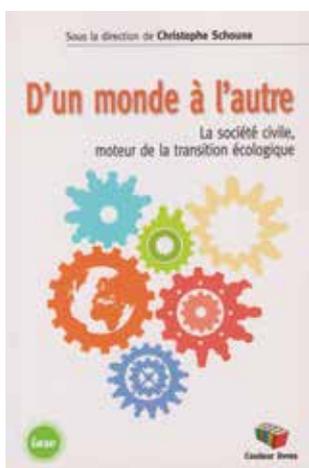
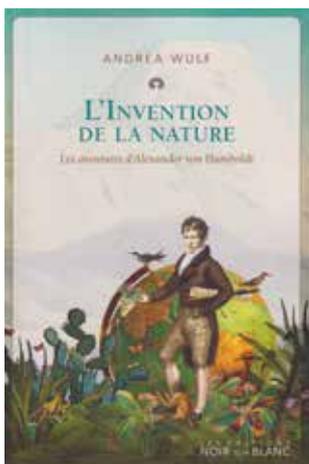
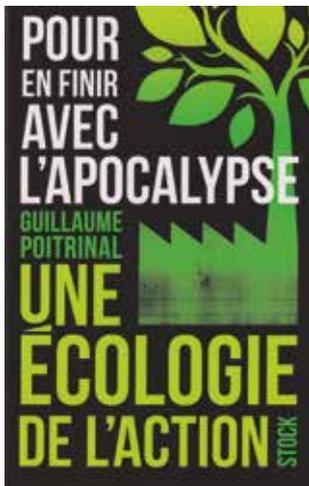
Une façon d'illustrer les aspects culturels à l'œuvre dans l'approche de la nature, c'est peut-être de découvrir le récit d'Éric Julien (préfacé par l'acteur Pierre Richard !) de la rencontre en 2018 entre un petit groupe de chamans de la tribu des *Kogis* (Colombie) et une vingtaine de scientifiques. Autour de l'eau et des pierres d'un petit coin de la Drôme s'est alors installé un dialogue original entre des cultures différentes. Un autre livre, celui de l'anthropologue Nastassja Martin, aborde l'histoire des Even, peuple nomade d'éleveurs de rennes qui fut obligé de se sédentariser pendant l'époque soviétique. Juste avant la chute de l'URSS, une famille even a décidé de repartir en forêt et de recréer un mode de vie autonome fondé sur la chasse, la pêche et la cueillette. Dans son essai, l'anthropologue montre comment des histoires mythiques répondent aux politiques d'assimilation comme au dérèglement des écosystèmes, dans une sorte de dialogue, ici aussi, entre histoire coloniale et cosmologies autochtones. Une autre anthropologue, la Française Vanessa Manceron, s'est livrée à une recherche qui va nous ramener vers l'Europe et une

science davantage « classique ». Son sujet d'étude a été une pratique scientifique discrète mais de plus en plus indispensable : connaître (et reconnaître) les organismes vivants, tant animaux que végétaux, qui vivent dans un espace donné. Des *naturalistes amateurs* cheminent inlassablement dans les campagnes (mais aussi les villes) afin d'identifier la faune et la flore locales. C'est en Angleterre que V. Manceron s'est penchée sur ces pratiques naturalistes où professionnels universitaires et amateurs érudits se côtoient. Pour ces derniers, établir des listes d'espèces est une manière de se mettre au service de la nature, tout en assurant un service à la connaissance collective et citoyenne.

POURQUOI DÉTRUIT-ON LA PLANÈTE ? LA SOBRIÉTÉ EST-ELLE LA VOIE ?

Aurélien Berlan est un philosophe-jardinier (pourquoi pas ?). Dans son dernier essai (qu'il a sous-titré « La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance »), il nous rappelle qu'il est temps de reconnaître qu'injustice sociale et désastre écologique sont indissociables puisque se délivrer des nécessités vitales implique à la fois l'exploitation des autres et celle de la nature. Il nous faut donc oublier le désir de mener une telle existence (que l'auteur qualifie de « vieille aspiration aristocratique à la délivrance ») pour prendre nous-mêmes en charge notre subsistance, de manière collective et égalitaire.



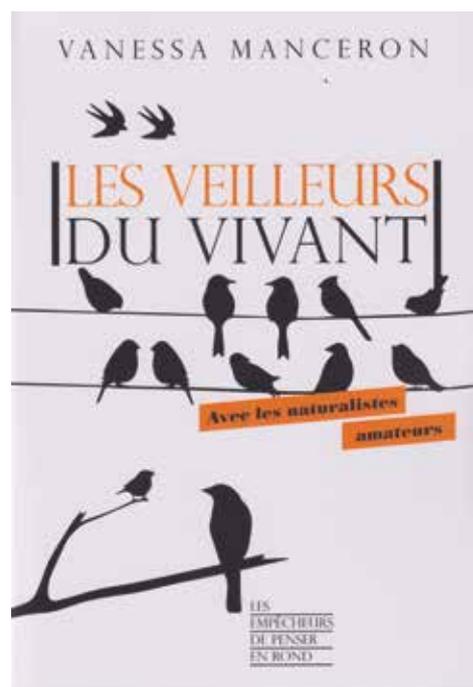
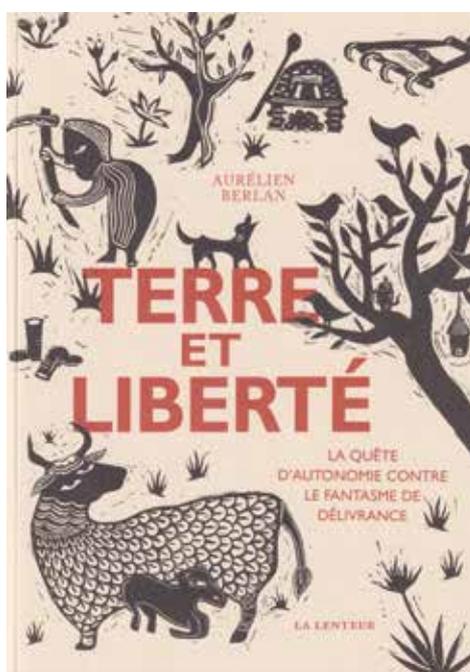
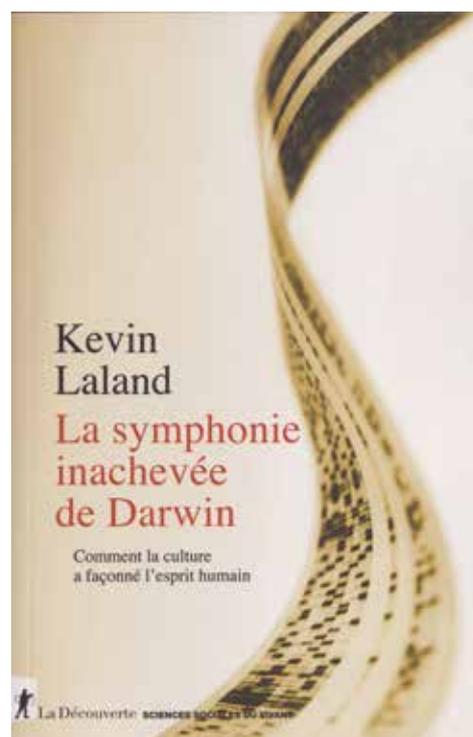
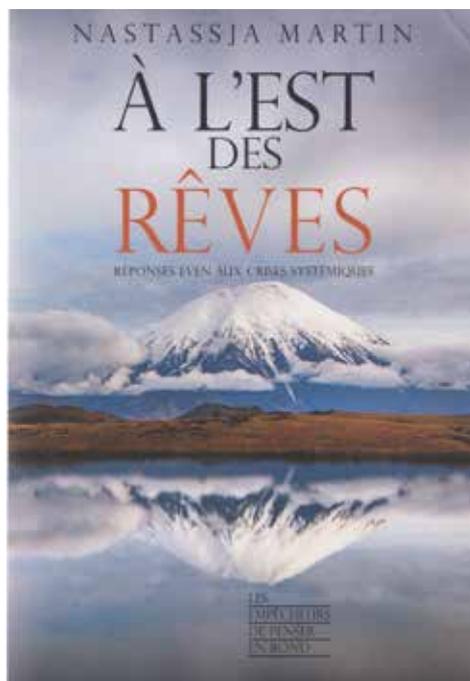


- Pour mieux se faire comprendre, A. Berlan procède en trois temps. D'abord il entend montrer que la conception moderne de la liberté repose surtout sur l'aspiration d'être délivré des « nécessités » matérielles et sociopolitiques (devenues de véritables « corvées ») de la vie humaine. Ensuite, il explique combien cet « imaginaire aristocratique » qui est à la racine de la domination sociale s'est paradoxalement retrouvé au cœur des aspirations à l'émancipation sociale. Enfin A. Berlan analyse comment cette conception de la liberté s'est imposée contre une tout autre vision de la liberté : l'autonomie. Malgré la « puissance » de notre système cognitif face à la reconnaissance d'une crise écologique majeure, l'humanité, dans sa grande majorité, continue de vivre comme si de rien n'était. Thierry Ripoll, professeur de psychologie cognitive (et écologiste de terrain), étudie ce comportement où les êtres humains semblent écartelés entre une irrésistible propension à satisfaire des désirs toujours renouvelés et la conscience douloureuse que nos comportements ne sont pas compatibles avec la préservation de l'environnement. Pour T. Ripoll, derrière la sophistication de nos sociétés et de notre technologie, nous restons déterminés par des processus psychologiques et biologiques archaïques qui font obstacle à une gestion rationnelle de la crise environnementale. Oui, *pourquoi détruit-on la planète ?*

Face à la crise, on retrouve donc des optimistes qui pensent « qu'on s'en sortira » et des pessimistes qui estiment la catastrophe inévitable. Dans le premier groupe, on trouve Guillaume Poitrinal qui, tout en reconnaissant l'urgence à réagir face au réchauffement climatique, estime que prédire *l'apocalypse n'est pas la solution*. Pour lui, il ne faut pas tomber dans le piège de la décroissance et il mise sur une « écologie de l'action » qui ne peut pas renoncer au progrès social et économique. En face, on trouve Mansoor Khan, un écologiste indien qui explique pourquoi notre modèle économique basé sur la croissance est voué à l'échec. Pour lui, c'est en identifiant les relations oubliées entre l'argent et l'énergie, le capital et les ressources, les concepts théoriques et la réalité, qu'on pourra comprendre les pièges d'une impossible croissance perpétuelle. Cela passe par *le choix de la sobriété énergétique* et une critique de certaines énergies (peu) renouvelables. On terminera par un essai collectif sous l'égide d'Inter-Environnement Wallonie. Un petit livre publié il y a déjà quelque temps à propos de la société comme moteur de la transition écologique. Sous la direction de Christophe Schoune, une douzaine de chercheurs proposent leur analyse des mobilisations citoyennes à la convergence des luttes sociales et environnementales, en insistant sur le rôle du partenariat citoyen comme moteur de la transformation de la démocratie. ●

- Jacques TREINER, *L'âge de la Terre*, Le Pommier, 2022, 128 pages, 12 €.
- Thomas HALLIDAY, *Les mondes d'hier. Voyage aux origines de la Terre*, Grasset, 2022, 512 pages, 25 €.
- Dean R. LOMAX, *Prisonniers du temps* (ill. B. NICHOLS, trad. F. DOLLISI), Belin, 2022, 376 pages, 22,90 €.
- Andrea WULF, *L'invention de la nature. Les aventures d'Alexander von Humboldt* (trad. F. HERTZ), Noir sur Blanc, 2017, 640 pages, 28 €.
- Kevin LALAND, *La symphonie inachevée de Darwin. Comment la culture a façonné l'esprit humain* (trad. T. HOQUET), La Découverte, 2022, 464 pages, 28 €.
- Éric JULIEN, *Kogis, le chemin des pierres qui parlent. Dialogues entre chamans et scientifiques*, Actes Sud, 2022, 292 pages, 21,50 €.
- Nastassja MARTIN, *À l'est des rêves*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2022, 298 pages, 21 €.
- Vanessa MANCERON, *Les veilleurs du vivant : avec les naturalistes amateurs*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2022, 298 pages, 21 €.
- Aurélien BERLAN, *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, La Lenteur, 2021, 218 pages, 16 €.
- Thierry RIPOLL, *Pourquoi détruit-on la planète ? Le cerveau d'Homo sapiens est-il capable de préserver la Terre ?*, Le Bord de l'Eau, 2022, 272 pages, 20 €.

- › **Guillaume POITRINAL**, *Pour en finir avec l'apocalypse. Une écologie de l'action*, Stock, 2022, 252 pages, 19,50 €.
- › **Mansoor KHAN**, *La voie de la sobriété : la troisième courbe ou la fin de la croissance* (trad. M. BERNARD), Écosociété, 2022, 248 pages, 18 €.
- › **Christophe SCHOUNE** (dir.), *D'un monde à l'autre. La société civile, moteur de la transition écologique*, Couleur Livres, 2017, 112 pages, 13 €.



DE LA BELLE ÉPOQUE À CASTERMAN

PAR MARIANNE PUTTEMANS

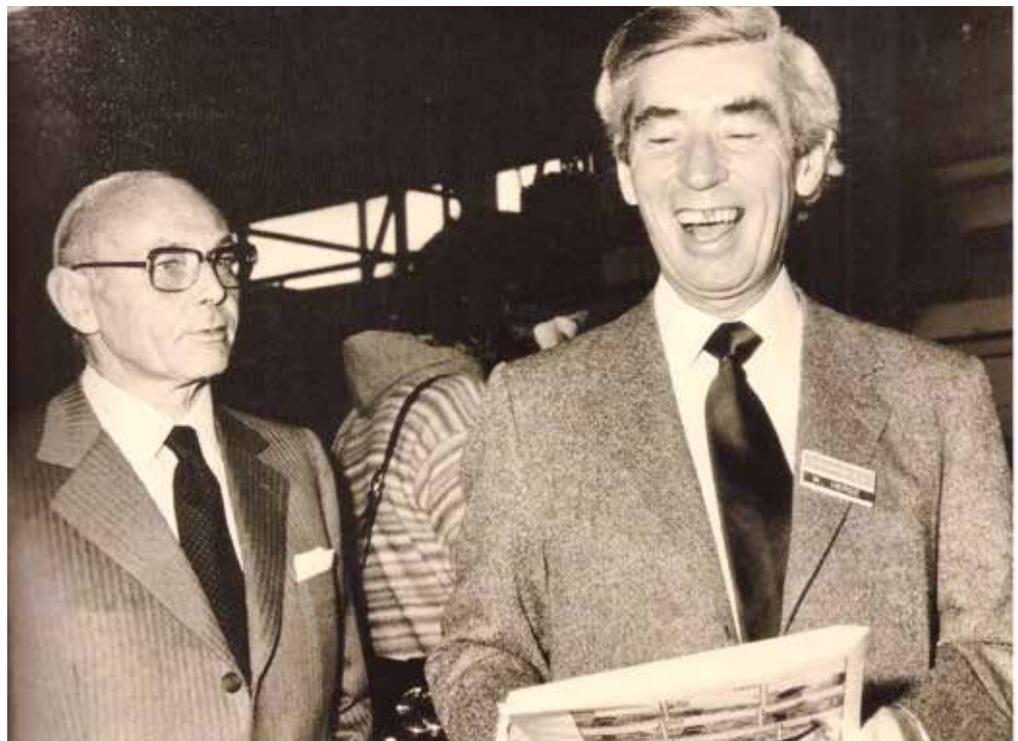
historienne, enseignante, journaliste BD

Deux histoires de la bande dessinée sortent en même temps aux Impressions Nouvelles, deux plongées dans le temps, deux possibilités de ressentir une terrible nostalgie, mais aussi deux travaux pointus, abordant pour l'un toute la saga de la maison Casterman et pour l'autre une époque à jamais disparue. De toute façon, du plaisir pur à la lecture de ces deux pépites.

LES ÉDITIONS CASTERMAN, DE TINTIN À TARDI

On ne le sait pas toujours mais quand Louis Casterman commence à diriger les éditions du même nom en 1919, il se retrouve à la tête d'une entreprise déjà centenaire. En effet, c'est en 1777 que le premier Casterman s'était installé à Tournai comme libraire-relicieur. Très vite, l'entreprise développera une imprimerie et, dès 1804, Donat Casterman et ses fils se lancent dans l'édition.

En 1919 donc, au sortir de la Grande Guerre, les entreprises éditoriales sont tout autant que les autres au ralenti. Les réquisitions et les dommages matériels ont eu un impact énorme mais la machine reprend doucement, notamment grâce à l'imprimerie. Hatier, par exemple, spécialiste des livres scolaires et des classiques va confier, comme d'autres éditeurs, l'impression de ses ouvrages à Casterman. De plus, l'entreprise est très introduite dans les milieux catholiques et publie entre autres choses beaucoup de matériel liturgique pour l'évêché de Tournai. Grâce à sa situation géographique proche



Visite d'Hergé chez Casterman en 1976. À gauche : Louis-Robert Casterman.

de la France, elle pourra également imprimer pour les sociétés catholiques françaises ainsi que pour divers partis politiques belges conservateurs ou carrément extrémistes comme Rex. Florian Moine, l'auteur de *Casterman, de Tintin à Tardi. 1919-1999* intitule l'un des premiers chapitres de sa recherche : « Des livres pour nourrir la foi ». Il y montre remarquablement comment, imprégnés de foi catholique, les ouvrages

publiés chez Casterman participent à une sorte de croisade morale. Pourtant, au cours des années de l'entre-deux-guerres, très lentement, la maison Casterman va s'ouvrir à la publication de livres pour la jeunesse qui insuffleront un vent tout à fait novateur. En 1932, Hergé commence à illustrer et à travailler pour la section jeunesse et alors qu'il est encore attaché au *Petit Vingtième*, c'est chez Casterman qu'il verra ses

premiers albums imprimés. Florian Moine s'intéresse à l'émergence de la bande dessinée dans la maison Casterman, à la place de plus en plus grande qu'elle prend, chiffres et tableaux à l'appui d'une recherche historique à la fois extrêmement sérieuse (Agrégé d'histoire, il a réalisé à Paris une thèse de doctorat sur les éditions Casterman) mais aussi tout à fait passionnante. On suit l'émancipation de la société belge, les combats fémi-



Extrait de *La BD en France à la Belle Époque*

nistes, l'arrivée d'une bande dessinée nouvelle comme on lirait un roman policier dont on connaît le dénouement mais dont on se délecte des détails de l'enquête. L'histoire de *Martine* dans la collection Farandole nous renvoie à l'enfance, *Alix* qui aujourd'hui apparaît comme un grand classique a connu des démêlés avec la commission de surveillance à cause de la représentation de la violence.

En 1978, à Angoulême, Casterman lance *À Suivre* qui, comme le souligne Florian Moine, va « transformer en profondeur le catalogue et l'image de marque de la maison d'édition qui devient, au-delà des *Aventures de Tintin*, l'un des principaux acteurs – et

l'un des plus innovants – du marché de la bande dessinée ». Dès le lancement de la revue, la bande dessinée quitte le monde de l'enfance pour trouver de nouvelles marques. *À Suivre* positionne la bédé dans un nouveau champ, loin des caricatures à la *Hara-Kiri* ou des aventures pour adolescents plus classiques françaises (*Astérix* par exemple) ou américaines (*Mandrake le magicien* notamment). *À suivre* va créer une nouvelle voie à la bande dessinée avec des auteurs complexes comme Hugo Pratt dont les dessins, loin de la ligne claire affectionnée par Hergé et ses héritiers, va fasciner des générations d'amateurs. Des auteurs aussi comme Jacques Tardi

qui dessine l'angoisse, la perte d'identité et de sens (*Ici-Même*) vont favoriser des nouvelles expressions dont naîtront les romans graphiques d'aujourd'hui. Avec *À Suivre*, Casterman s'est lancé dans l'aventure d'une revue mensuelle qui aura un succès très important, à la fois en matière financière (Moine montre néanmoins que les chiffres de vente sont moins extraordinaires que ce qu'espérait l'éditeur) mais aussi en matière d'estime dans le monde de la bande dessinée.

Aujourd'hui encore, *À Suivre* reste LA référence en matière d'expérimentation graphique. De plus, la revue était le tremplin des albums qui sortaient un peu après la fin de la prépublication,

aussi chez Casterman, et avec un succès énorme. *À Suivre* a permis la publication de *Silence* de Comès, des albums de Schuiten, de ceux de François Boucq, de Loustal, et de bien d'autres auteurs devenus des icônes du neuvième art.

En 1999, les éditions Casterman sont rachetées par le groupe Flammarion, ce qui clôt définitivement une époque.

LA BD FRANÇAISE À LA BELLE ÉPOQUE

Ce même mois d'octobre, les Impressions Nouvelles publient également un grand album intitulé *La Bande dessinée en France à la Belle Époque. 1880-1914*.



Extrait de *La BD en France à la Belle Époque*

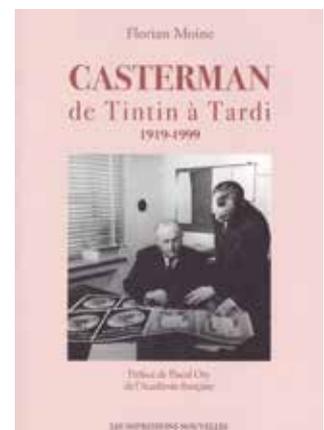
► Écrit par Thierry Groensteen à qui on doit des dizaines de livres et articles sur la bande dessinée, qui a dirigé *Les Cahiers de la bande dessinée*, qui a théorisé le sujet et décrypté les phénomènes bédés les plus divers, cet ouvrage a tout de l'encyclopédie. Si on connaît tous encore *Bécassine* que nos grands-parents retrouvaient parfois dans un vieux grenier poussiéreux et nous tendaient avec une lumière dans les yeux, on n'a en général aucune idée de l'extraordinaire foisonnement de ces premières bandes dessinées. Elles ont longtemps semblé difficiles d'accès parce qu'elles n'étaient pas pourvues de bulles mais d'un texte souvent long, écrit très petit et qui alourdissait la lecture. Pourtant, cette encyclopédie fait regretter le regard trop rapide qu'enfant on jetait sur ces

dessins et ces magazines. Avec le recul, on prend conscience du côté drôle, espiègle, irrespectueux de ces pages. On s'arrête sur les dessins dont la perfection et la recherche graphique sont sans pareil, on s'émerveille des textes dont le second degré, la grivoiserie, la langue verte nous avait certainement échappé dans nos jeunes années. Les essais sont nombreux aussi, et variés. L'encyclopédie de Thierry Groensteen passe en revue tous les genres qui avaient fleuri à cette période, de la bande dessinée morale, religieuse, patriotique à celle plus licencieuse, voire pailarde. Des dessins traditionnels presque néo-classiques à ceux plus légers et pleins de mouvements gracieux. Des histoires bavardes à des pages sans parole. On retrouve aussi les cé-

lèbres *Pieds nickelés* qui, comme tant d'autres dans cette Belle Époque, ravisait par son côté irrévérencieux parce qu'il ne faut pas s'y tromper, la période est d'importance : entre 1880 et 1914, en France, on vit une sorte de parenthèse de paix entre deux guerres qui n'ont fait que renforcer le sentiment patriotique. Après la guerre franco-allemande et la Commune et avant la Grande Guerre, l'atmosphère est restée belliqueuse. Les auteurs de ces premiers grands succès de la bande dessinée, même quand ils font des dessins patriotiques, nationalistes, se moquent gentiment des soldats et de leurs chefs, des uniformes, des armes trop grandes ou trop lourdes, etc. L'encyclopédie de Thierry Groensteen est classée suivant les grands sujets qu'elle aborde, et non pas par ordre

alphabétique. C'est agréable à lire, ça permet de sauter d'une histoire à l'autre et de retrouver tout au long de sa lecture les mêmes personnages, les mêmes illustrés. Par exemple, le *Mémorial d'Amiens* est abordé aussi bien au début de l'encyclopédie que dans le chapitre sur les suppléments illustrés de la presse quotidienne, dans le chapitre appelé « Auto, vélo, aéro... » et encore ailleurs. C'est une lecture agréable qui replonge efficacement et intelligemment le lecteur dans un monde disparu, probablement plus libre et plus audacieux qu'aujourd'hui. ●

- › **MOINE, Florian,** *Casterman. De Tintin à Tardi. 1919-1999,* Impressions Nouvelles, Bruxelles, octobre 2022, 29,50 €.
- › **GROENSTEEN, Thierry,** *La Bande dessinée en France à la Belle Époque. 1880-1914,* Impressions Nouvelles, Bruxelles, octobre 2022, 36 €.



SAVOIR CHERCHER

LA BONNE INFORMATION

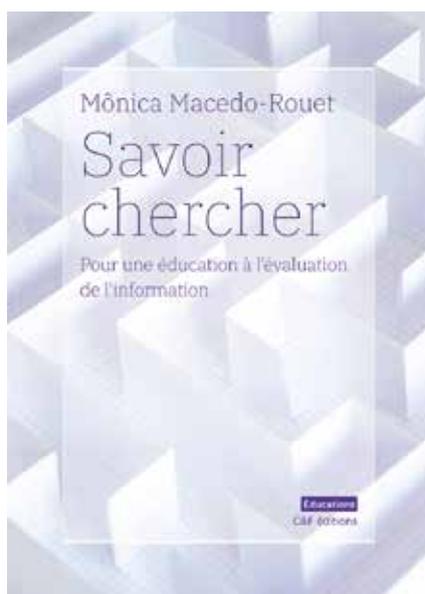
PAR JEAN-PHILIPPE ACCART

consultant en sciences de l'information

S'il est une thématique en pointe à l'heure actuelle, il s'agit bien de l'éducation à l'évaluation de l'information : documents, préconisations et recommandations diverses et officielles se succèdent tant du point de vue du monde de l'éducation que de celui des sciences de l'information.

Les quotidiens de presse, comme *Libération*, décryptent également le vrai du faux dans une rubrique spéciale, et le site De Facto¹ lancé récemment par l'Agence France-Presse (AFP) et Sciences Po allie chercheurs, journalistes et professionnels de l'éducation aux médias et à l'information en vue de rétablir la vérité par rapport aux fausses informations. En réalité, ce sujet n'est pas nouveau, mais il a pris une place prépondérante dans l'actualité récente avec le phénomène devenu constant et préoccupant des fausses informations sur les réseaux.

Ce nouveau livre des Éditions C&F arrive à point nommé pour faire le point et nous aider à « savoir chercher » en compagnie de son auteure, Mônica Macedo-Rouet, professeure en psychologie, dont les recherches portent sur la lecture numérique et la formation des jeunes à l'évaluation de l'information. Une préface bienvenue d'Alexandre Serres nous éclaire d'emblée sur l'enjeu démocratique de cette thématique : « Les enjeux de "l'évaluation de l'information" à l'heure de la cyberguerre, de la "post-vérité" et de la vague complotiste ont complètement changé de nature, d'intensité et de gravité : ils touchent désormais aux fondements mêmes de nos sociétés et de notre vie politique, démocratique, sociale, sanitaire » (p. 14).



Livre dense et fouillé, il prend pour objet principal d'étude les jeunes publics. Au travers de cinq chapitres, celui sur « Les défis de la recherche et de l'évaluation des informations en ligne » (chapitre 2) devrait particulièrement intéresser les professionnels de l'information et des bibliothèques, mais nous allons y revenir dans le déroulé.

L'ouvrage aborde de nombreuses thématiques sur lesquelles il convient de s'attarder. La lecture sur écran (chapitre 1) pose une question qui revient régulièrement dans la presse ou les études sur le sujet : « Lit-on mieux (ou

moins bien) sur écran ? » Les notions de texte, d'hypertexte et d'hypermédia sont explicitées, et permettent d'interroger, notamment, l'impact des cours mis en ligne et leur compréhension par les étudiants. L'auteure souligne que la compréhension peut également venir de sources hypermédia qui contiennent des informations non textuelles : il est maintenant avéré que les adolescents recherchent des informations sur des chaînes YouTube par exemple et sur les réseaux sociaux tel TikTok pour ne citer que le plus connu d'entre eux.

De nombreuses études scientifiques sur le thème de la lecture numérique montrent la moindre performance de la lecture sur écran par rapport à la lecture sur papier, notamment ce qui a trait à la mémorisation des informations. Cependant, la recherche d'un mot dans un texte numérique est plus aisée, ainsi que la fouille de textes : la recherche d'information est ainsi facilitée et peut être vue comme un élargissement de la recherche d'information traditionnelle. « Les défis de la recherche et de l'évaluation des informations en ligne » (chapitre 2) pose la question de l'évaluation de la qualité et de la crédibilité des informations. L'expertise documentaire est mise en avant : la qualité du document, la source sont les deux critères principaux que l'auteure souligne. « Comment les ado- ▶

► lescents raisonnent sur l'information » (chapitre 3) intéressera les professeurs documentalistes et les bibliothécaires scolaires dans les lycées et collèges : il se fonde principalement sur le parcours scolaire et son influence sur l'évaluation de l'information et des sources. Ce parcours est positif par rapport au thème qui nous intéresse car il peut favoriser l'attention aux sources, mais les fausses informations (*fake news*) investissent également ce domaine et nuisent aux efforts fournis.

« L'éducation à l'évaluation de l'information, un champ de recherche émergent » (chapitre 4) s'appuie sur l'histoire de ce concept. Il revient sur des champs connexes tels que le *media literacy* (éducation aux médias), l'*information literacy* (maîtrise de l'information), la culture informationnelle ou la *computer literacy* (culture informatique). Il aborde aussi la translittératie ou la littératie multidocumentaire qui étudie l'évaluation dans le processus de lecture.

« Comment enseigner l'évaluation de l'information aux adolescents » (chapitre 5) est la question essentielle qui se pose actuellement et que l'auteure pose à bon escient : objets de toutes les convoitises (surtout commerciales), il est difficile de « capter » leur attention plus de quelques minutes. Il est cependant important de commencer très jeune cet apprentissage et d'éveiller leur attention à ce sujet essentiel pour la société actuelle et future. En cela, hormis les parents, les professionnels de l'éducation et ceux de l'information et des bibliothèques ont un rôle primordial à jouer : à chaque stade de la scolarité d'un individu (petite école, collège, enseignement professionnel...), l'évaluation des sources peut et doit être enseignée.

Il est bon de voir ce que la recherche nous dit au plan international, même si cette thématique est récente. Quatre méta-analyses sont exploitées par l'auteure de l'ouvrage, nous ne prendrons que quelques extraits. Une définition de l'évaluation des sources est four-

nie qu'il n'est pas inutile de transcrire ici : il s'agit de « la capacité à identifier et représenter les caractéristiques des sources pour prévoir, interpréter et évaluer le contenu et la pertinence des documents en fonction d'une tâche de lecture »². Les deux auteurs de cette définition ont passé en revue dix-huit études publiées entre 1991 et 2017, conduites en milieu scolaire dans différents pays. La nature positive des interventions d'enseignants sur cette thématique en milieu scolaire est mise en avant, car elles facilitent la capacité des jeunes à évaluer les sources d'information et, dans une certaine mesure, à interpréter les documents. Mais, cette capacité est un peu différente s'il s'agit d'une recherche libre d'informations ou si les documents sont déjà sélectionnés. La recherche d'informations sur le web présente d'autres difficultés. L'aspect positif est encore amélioré si l'évaluation de certains critères est appuyée, tels les critères de sources (la profession de l'auteur par exemple). Les autres études internationales citées montrent que l'intégration des critères d'évaluation est nettement plus efficace quand elle est dispensée par des pairs (d'autres collégiens ou lycéens) et non par des enseignants.

Mônica Macedo-Rouet souligne que les études anglo-saxonnes sur le sujet de l'éducation à l'évaluation de l'information sont nombreuses et que la recherche française dans ce domaine doit être améliorée. Dans un chapitre conclusif détaillé, « Apprendre à évaluer », l'auteure revient sur quelques éléments des chapitres 2 et 3 en vue de les compléter et met en exergue que cette compétence doit réellement faire partie du dispositif éducatif. Loin de s'arrêter là, elle insiste sur le fait que ces compétences informationnelles doivent être intégrées à tout âge : il faut des « interventions pédagogiques ciblées », proposer des « méthodes robustes » d'évaluation qui ne reposent pas uniquement sur des enquêtes auprès des personnes concernées, ces enquêtes montrant que l'appréciation de chacun de sa capacité à évaluer l'information peut être faussée.

Enfin, la question primordiale soulevée par Mônica Macedo-Rouet tout au long de son ouvrage met l'accent sur le fait que la société dans son ensemble est concernée. ●

► **Mônica MACEDO-ROUET, *Savoir chercher. Pour une éducation à l'évaluation de l'information*, préface d'Alexandre Serres. Caen : C&F Éditions, coll. « Éducatifs », 2022, 22 €. ISBN 978-2-37662-048-8.**

Notes

(1) À propos – DE FACTO – Des clés pour mieux s'informer (defacto-observatoire.fr).

(2) Eva Wennås Brante et Helge I. Stromso, « Sourcing in Text Comprehension: a Review of Interventions Targeting Sourcing Skills », *Educational Psychology Review*, vol. 30, n° 3, 2018, p. 40.

UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT !

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèques

Pas vu Pas pris ! de l'éditeur Letheia gagne le prix du meilleur jeu d'enfants en Belgique pour l'année 2022.

Dans un manoir hanté, des fantômes tentent d'échapper aux habitants qui les guettent par le trou d'une serrure. Ils sont à l'abri de tout regard soit quand ils se cachent de manière efficace, soit quand ils réussissent à traverser l'entièreté de la pièce. Dans ce cas, ils gagnent des points en fonction de leur taille, petite, moyenne ou grande. Le plateau représente un salon dont les différents meubles sont autant de cachettes possibles. Parfois derrière, parfois dans un creux, selon l'imagination de chacun. Ainsi, il est facile de se glisser dans la niche du piano ou sous le bureau, mais plus difficile de trouver un endroit discret autour de la desserte. Par ailleurs, les fantômes ne savent jamais à l'avance par quel trou de serrure regarderont les habitants : 24 emplacements sont possibles ! À tour de rôle, un joueur est de service. Il commence par désigner un des quatre murs puis détermine l'emplacement exact en lançant un dé. La porte est symbolisée par un trou de serrure géant à travers lequel le même joueur regarde sous tous les angles possibles. S'il y voit des fantômes, même les siens, il les désigne du doigt et les renvoie à leur point de départ.

Différentes variantes étoffent le jeu : la présence d'un miroir, l'utilisation de cartes spéciales qui bouleversent les cachettes et la possibilité d'augmenter la valeur d'un fantôme.



Lors des parties jouées, force a été de constater que les enfants aimaient le thème et la mécanique du jeu. Mais quelle pagaille car tous déplacent leurs fantômes en même temps ! Le jeu gagnerait à proposer des déplacements successifs, ce qui allonge peut-être la durée d'une partie, mais permet, en revanche, de mieux contrôler les progressions et de rendre possible une relative stratégie. Pour 2 à 4 joueurs. À partir de 8 ans. Durée : de 20 à 30 minutes. Env. 27 €.

ERNEST ET CÉLESTINE

Poétique à souhait parce qu'il s'inspire des très belles illustrations de Gabrielle Vincent, le jeu coopératif de l'éditeur Space Cow met en scène le désir d'Ernest et de Célestine de se retrouver dans leur maison. Ils y parviennent si chacun parcourt un chemin qui lui est propre en se basant sur les indices que les jeunes joueurs se transmettent : à chaque tour de jeu, l'un d'eux tire une carte et dessine sur le dos de son voi- ▶



- sin l'objet illustré : une dent, un cœur, une note de musique, une maison, etc. Si l'objet est deviné, la petite souris ou l'ours progresse d'une case vers la maison. S'il échoue, il devra deviner un autre indice pour poursuivre le chemin... mais de plus – et c'est peut-être là que le jeu me désole –, des policiers apparaissent et tentent de barrer l'accès à la maison !

Quelle méprise ! Les forces de l'ordre contre une amitié ! Cette menace ne correspond en rien à l'esprit de Gabrielle Vincent, dont le propos a toujours été des émotions vécues par la plupart des enfants : perdre son doudou, être malade, construire une cabane, fêter avec peu de moyens tout en se demandant ce que vont en penser les invités. Le jeu se révèle d'une pauvreté thématique qui trahit l'ensemble de l'œuvre. À chacun de s'en faire une idée en lisant préalablement les si belles histoires d'un ours et d'une souris qui vivent des événements et nous tiennent autrement en haleine ! Pour 2

à 6 joueurs. À partir de 5 ans. Durée : 15 minutes. Env. 16 €.

KARAK

Karak est un excellent jeu de rôle – si on peut se permettre de l'appeler ainsi – pour enfants entre 7 et 11 ans. Son registre évoque le déploiement et l'ambiance des jeux qu'on nomme *Donjons et Dragons*, à savoir explorer un univers, en trouver la sortie, y récolter des trésors.

Dans *Karak*, chacun explore des catacombes et y collecte des coffres qui ne vaudront des points, en fin de partie, que s'ils ont été ouverts. Comme dans *Donjons et Dragons*, le joueur rencontre des créatures plus ou moins puissantes qui lui céderont un avantage s'il parvient à les vaincre.

La préparation du jeu plonge pleinement les enfants dans le plaisir. Chacun choisit le personnage auquel il veut s'identifier. Argentus le magicien ?

Lord Xanros le prince noir ? Aderyn la voleuse ? Taïa la prophétesse ? Héros et héroïnes séduisent par leurs costumes mais aussi par leurs pouvoirs : l'un peut se télétransporter sans passer par les portes autorisées, l'autre peut rejouer quand il obtient six au dé, un troisième ignore les créatures qu'il ne veut pas combattre, une quatrième dispose du droit de choisir entre deux adversaires...

Autre particularité du jeu : l'exploration du souterrain commence avec une seule tuile posée sur la table. Elle représente un carrefour d'où partiront les couloirs que vont construire les joueurs en ajoutant de nouvelles tuiles. La moitié des cartes affichent un tronçon de couloir, l'autre moitié une chambre et, si c'est le cas, le joueur pioche dans un sac la créature qu'il doit y affronter : rat, squelette, araignée géante, momie ou encore le terrible dragon qui mettra fin à la partie. Chaque créature est dotée d'une force et d'un cadeau particulier. Mais comment s'en sortir quand sa

valeur est de 12 points, voire même de 15, et qu'on ne dispose que de deux dés normaux ?

À vous d'en découvrir le secret en plongeant inconditionnellement dans *Tarak* avec les enfants qui fréquentent la ludothèque. Ceux-ci se régaleront et attendent de pied ferme le maître des catacombes car s'ils le terrassent, ils gagnent un petit atout qui parfois balance le jeu à leur avantage.

Pour 2 à 5 joueurs. Un jeu de Peter Miksa (Pologne), magnifiquement illustré. À partir de 7 ans. Env. 35 €.

PETITS PEUPLES

La grande originalité de *Petits Peuples* vient de quatre mécanismes qui rendent le jeu très interactif : la brillante conception du plateau qui définit, d'un tour à l'autre, où le joueur construit ; les majorités dans les zones dont le décompte revient régulièrement ; un ordre changeant dans les tours de jeu : celui qui finit de jouer choisit le joueur qui lui succède ; enfin le droit de poser un toit sur une tour mais aussi de le déplacer.

Un plateau surprenant : le plateau comporte sept zones amovibles (une configuration qui peut être changée au début de chaque nouvelle partie) et chaque zone est composée de sept cases. La case d'une zone sur laquelle construit le joueur actif détermine la zone sur laquelle construira le joueur suivant. Deux exemples pour comprendre : si un joueur construit sur une case en haut et à droite de la zone, le joueur suivant jouera sur la zone en haut et à droite du plateau ; si un joueur construit sur la case centrale d'une zone, le joueur suivant jouera sur la zone centrale.

Des majorités changeantes : dans un univers merveilleusement illustré par Maxime Morin, chaque joueur est un petit peuple qui construit des tours. Celles-ci sont constituées de pierres sculptées et leur nombre est comptabilisé à la fin de chaque manche, dans chaque zone séparément. Ce décompte permet de déterminer le joueur majoritaire qui gagne deux points de victoire. Bien sûr, durant les manches suivantes, chacun s'active pour chan-



ger les majorités et l'emporter lors de nouveaux décomptes. Mais la victoire n'appartient pas seulement à ceux qui détiennent des majorités. Des cartes *missions* – certaines publiques, d'autres secrètes – proposent des gains plus lucratifs en réalisant des tours qui adoptent des configurations précises. Par exemple, une tour de deux étages sur une case rouge à côté d'une autre case rouge vide rapporte quatre points de victoire.

Qui joue après moi ? L'ordre de passage lors d'un même tour de jeu n'est jamais le même. Celui qui finit de jouer détermine, selon son intérêt, celui qui joue après lui. C'est bien sûr de bonne guerre pour empêcher un joueur d'arriver sur une zone où il deviendrait majoritaire. L'art de construire et de déconstruire : une tour sur laquelle est posé un toit permet de gagner les points d'une mis-

sion publique. En revanche, une tour sans toit permet de gagner, en fin de jeu, les points d'une mission secrète. L'idéal est évidemment de collectionner ces deux types de gains et donc de déplacer les toits qui ont permis d'obtenir les premiers points en les posant sur des tours de peu d'intérêt pour obtenir les points des seconds.

En tout cela, *Petits peuples* se révèle être, pour les uns, un prodigieux jeu de jonglerie, pour les autres, un jeu calculatoire. Dans les deux cas, il s'agit d'une création intelligente, comparable à celle de *Carolus Magnus* de Léo Colovini. Les coups précis, si petits soient-ils, ont une grande influence sur la suite du jeu. Une réussite pour joueurs avertis ! Un jeu de Nathalie et Rémi Saunier. Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 10 ans. Env. 45 €. ●

AU RAP, ET CÆTERA... AU CENTRE CULTUREL D'AMAY

PAR LAURENCE BERTELS

autrice, journaliste à *La Libre Belgique*

Formidable expérience au Centre culturel d'Amay, qui a organisé un festival de rap sold out où se côtoyaient des rappers confirmés et les membres du collectif 4540. En route pour la deuxième édition. Du décrochage scolaire à l'ivresse de la scène...

Une petite commune en bord de Meuse, dans le Condroz. Un centre culturel parmi d'autres, à Amay, qui s'intéresse depuis longtemps à la radio. Des adolescents en décrochage scolaire. Un programme de la Fédération Wallonie-Bruxelles, soutenu par des fonds européens, Amarrages, visant à aider les jeunes en difficulté à se réinsérer dans la société... Un bon coup de shaker et on obtient, comme par miracle, le jingle du premier Festival Rap d'Amay. L'événement a remporté un tel succès que la deuxième édition est déjà en préparation. L'occasion de humer la potion magique pour essayer d'en deviner la recette. Miracle ? Magie ? Pas seulement. L'intelligence, le bon sens, l'humanité, la persévérance, le travail et la passion ont également contribué à réaliser l'impossible, à mener à bien, pas à pas, et sans préméditation, l'organisation, le 11 septembre 2021, sur la Place Sainte-Ode d'Amay, par le collectif 4540, de cet Urban festival, qui a duré une journée et une soirée, dans un climat d'extrême bienveillance. L'événement a réuni sur scène des professionnels du rap : Youv' Dee, en tête d'affiche, Zori, qui vient de Liège, Moji x sboy, en invités-surprises, Flem Lo, un jeune groupe de Huy, OGR music, un DJ ou encore SAFARI. Mais aussi des jeunes breakers, qui devaient faire leurs shows entre les morceaux, et les membres du collectif. Ceux-ci ont été coachés par Kaer, membre de Starflam,

carrément, qui a accepté de les parraîner. Quelques mois plus tard, ils assurent la première partie de Youv' Dee au Reflektor, à Liège ! L'aventure semble irréaliste et pourtant elle se poursuit de plus belle et redonne l'espoir aux plus désespérés. Après trois ans de formations en tous genres, le Collectif, en effet, a bien évolué. La trentaine de jeunes qui étaient en décrochage ont retrouvé, le temps nécessaire, le chemin scolaire, sont devenus complètement autonomes, possèdent leurs propres chaînes YouTube et gèrent eux-mêmes la promotion de leurs morceaux. Ils participent également à l'organisation du deuxième festival, donnent des stages de rap dans les

écoles et transmettent leur savoir-faire. Le collectif 4540 – comme le code postal d'Amay – réunit des jeunes de tous horizons et de tous âges. Ils sont auteurs, interprètes, compositeurs, beat makers, stylistes, graphistes ou community managers... Ils ont plusieurs missions comme animer des ateliers d'écriture, des work shops, des événements à destination des jeunes d'Amay, leur ville de cœur... Ils ont chacun leur blaze. Ils se nomment Odysseas, H-ill, Medra, Renow G ou Gang Sang. Certaines viennent de très loin, des abysses du désespoir, des portes de l'enfer des tentatives suicidaires... Aujourd'hui, la musique et son univers les emportent.





Collectif 4540

TROIS COUPS À LA PORTE

Tout a commencé par l'appel au secours de l'école Le Chêneux venue frapper à la porte du Centre culturel d'Amay pour que les élèves déscolarisés retrouvent le goût de la scolarité.

Il fallait d'abord les sortir de l'isolement. « On leur a proposé de venir au Centre culturel pendant quinze jours d'affilée, week-end compris. Quinze jours, c'est le temps nécessaire pour créer une habitude », nous dit Vicky Stratidis, l'une des chevilles ouvrières du projet. « On a parlé avec eux, on les a questionnés et on a réalisé que ceux qui décrochent ont souvent un sentiment d'injustice vis-à-vis des professeurs qui peuvent par exemple boire pendant les cours, décrocher leur téléphone... Nous, on veillait à mettre toujours en place un accueil pour eux, avec des biscuits, du café, du cacao, du thé... Il n'y avait pas de hiérarchie avec les animatrices. On se tutoie, chacun est libre d'aller et venir. On se demandait que leur proposer. Comme on avait déjà une radio, on a pensé créer des émissions. Ils ont

mordu à l'hameçon, se sont renseignés, ont appris la technique radio, ont fait des recherches, du français pour écrire leurs chroniques... On a beaucoup parlé avec eux pour connaître leurs envies, savoir ce qu'ils faisaient, leur montrer que regarder des séries, à la télé, ce n'était pas ne rien faire... Je leur ai même dit être payée pour regarder des films et les programmer ensuite. Après quinze jours, ils sont retournés à l'école, sauf les lundis, qui étaient des jours plus compliqués et qu'ils passaient au centre culturel. Pour eux, c'était moins anxiogène de revenir chez nous. Les week-ends et surtout les vacances sont des moments critiques. À Noël, tout retombe... »

PREMIÈRES ÉMISSIONS

Les premières émissions ont été consacrées à des sujets variés. Chacun avait sa chronique, du skateboard aux parcs d'attractions en passant par les quiz ou bons plans pour le week-end. Puis, peu à peu, l'idée du festival a germé. Ont

suivi les formations, la recherche de fonds, les workshops, les ateliers d'écriture, les enregistrements...

« C'est comme cela que le groupe est devenu plus éclectique. Tout à coup, ils se sont rendu compte qu'ils savaient écrire. On les a mis sur la route. Si on faisait un festival ? Qui pourrait-on inviter ? Les jeunes voulaient Damso ! Il était bien sûr hors de prix, mais on a essayé, les choses se sont construites peu à peu, et malgré la pandémie, on a tenu bon ! On pouvait continuer à donner des petites émissions, mais avec une seule personne en studio. On a construit, on a eu le temps de rentrer des appels à projets. On a accueilli des décrocheurs scolaires du supérieur, des grapheurs, des photographes... À Pâques, on a fait venir Kaer, le top du coach scénique, pour former nos rappeurs car ils avaient écrit et enregistré leurs morceaux mais ils devaient encore apprendre à se tenir sur scène. Le stage, très intensif s'est super bien passé. C'est là qu'un des jeunes a demandé à Kaer de les parrainer. Après, ils ont décroché Youv'Dee, leur idole ►

- et Moji x sboy, groupe belge qui monte et qui a accepté de baisser ses prix. Malgré les confinements, et leur léthargie, dès qu'on reprenait, la passion revenait. Le festival a été incroyable. Kaer voulait un truc à l'américaine, alors les amis motards du père de Malkolm sont venus chercher les gosses dans les loges et ont fendu la foule pour les amener à moto sur scène. C'était juste incroyable ! »

MALKOLM : « J'AI PU ME DÉLIVRER »

Il suffit parfois d'un rien, d'un rap, de quelques notes pour que la vie change de mélodie. Malkolm est tombé dans le chaudron musical lorsqu'il était petit. Sa mère, chanteuse, écoutait en boucle Piaf, Aznavour... Son père était plus branché ACDC, Guns N' Roses, Nirvana...

Malkolm, dyslexique, dyscalculique, dysorthographique, n'entendait au début que la dissonance de l'existence, et sa vie à l'école primaire ressemblait à un enfer. Objet de moqueries, victime de harcèlement, il n'en pouvait plus. « Au point de vouloir me suicider », nous confie-t-il.

Il change alors d'école, s'inscrit au Chêneux et rate de plus en plus souvent les cours avec des absences qui pouvaient durer jusqu'à quatre mois. « J'étais un enfant très solitaire, qui n'avait pas beaucoup d'amis. Mes parents s'inquiétaient pour ma santé mais ne réalisaient pas à quel point j'allais mal. En secondaire, j'ai rencontré mon meilleur ami, avec qui je fais du rap. Il m'a sauvé du suicide. Vers 18 ans, grâce à l'école, j'ai découvert l'atelier radio au Centre culturel d'Amay. »

Malkolm n'aimait pas le solfège, mais cela ne l'a pas empêché d'apprendre à jouer de plusieurs instruments grâce aux tutos sur le Net : batterie, guitare et piano. « Je viens d'une famille très créative. Depuis que je suis tout petit, je me documente sur beaucoup de choses. Pour moi, l'atelier radio était un espace de liberté. Je pouvais écrire sur ce que je voulais, parler des marques de vêtements qui me plaisaient. Je tenais une



rubrique sur le dessin, sur le rap. Les animateurs nous ont proposé un atelier MAO (Musique assistée par ordinateur). On a commencé à écrire, à s'enregistrer avec tous ceux du collectif puis on a voulu monter le festival...

Lorsqu'on lui demande ce que lui a apporté cette expérience, Malkolm n'hésite pas une seconde. « M'exprimer en musique m'a apporté beaucoup. J'ai pu me délivrer, j'ai vu que j'étais bon dans un domaine. Je pouvais me montrer sous une autre facette. Cela m'a fait grandir mentalement. »

Aujourd'hui, Malkolm travaille sur un projet musical avec son meilleur ami et cherche un travail en temps qu'imprimeur 3D et en robotique. Il anime des ateliers d'écriture pour les enfants.

Le rap est devenu sa vie. « Ce n'était pas ma musique de prédilection puis j'ai vu qu'avec le rap je pouvais changer les choses, créer ma musique. Dans les textes de rap, on raconte souvent une histoire. Soit on ment pour embellir sa vie, soit on dit la vérité, et c'est cela qui est important. » ●

ÉTONNANTE SUZY LEE

PAR MICHEL DEFOURNY

maître-conférencier à l'ULg

Choc en 2002 ! Les éditions Corraini de Mantoue faisaient découvrir *Alice in Wonderland* de la jeune artiste coréenne Suzy Lee, une transposition théâtrale et photographique de l'œuvre de Lewis Carroll. L'album fut immédiatement perçu comme un livre d'artiste. D'autres titres suivirent à un rythme rapide et au style immédiatement reconnaissable : audaces graphiques, expressivité du trait, choix des formats.

RAPPEL DE QUELQUES TITRES

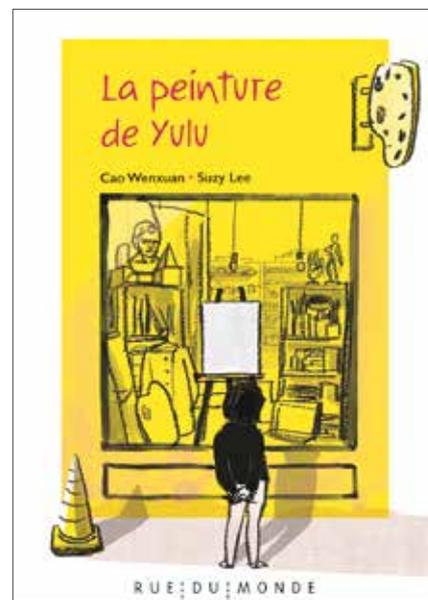
La Revanche des lapins paraît en 2003 à la Joie de Lire. En 2008, Kaléidoscope publie *La Vague* et Sarbacane, *Les petits peintres nus*. En 2009, c'est le Rouergue qui sort de presse *Miroir. Ombres*, construit comme le titre précédent sur la pliure centrale, est publié chez Kaléidoscope en 2010. Et en 2022, *Une si belle journée* qui fait la part belle à la danse, à la pluie et à la joie de vivre, d'après un texte de Richard Jackson, est publié à nouveau par cette maison. N'oublions pas, en 2008 chez Actes Sud Junior, *Zoo sans animaux*, une célébration de la puissance de l'imaginaire. Et surtout laissons-nous entraîner par les folles spirales et les arabesques que trace sur un bassin gelé une élégante petite patineuse, à moins que ce ne soit le parcours d'un crayon sur une page blanche : *Lignes* est paru en 2017 aux éditions des Grandes Personnes.

Cette fois, c'est Rue du Monde qui prend le relais avec deux albums très différents : *La peinture de Yulu*, d'après un texte de Cao Wenxuan, et *L'été de Vivaldi*.

LA PEINTURE DE YULU

Dans cet album, Suzy Lee met son art au service d'un texte écrit par un auteur très apprécié dans sa Chine natale. Cao Wenxuan, né en 1954 à Yancheng, est lauréat du Prix national d'excellence de littérature enfantine en Chine. Il est également reconnu sur le plan international : le prix Hans Christian Andersen lui fut attribué en 2016. Une distinction, faut-il le rappeler, également décernée à Suzy Lee pour l'ensemble de son œuvre en 2022.

Il arrive que des parents tentent de réaliser leurs rêves à travers leurs enfants. Ainsi en est-il du papa de Yulu. Celui-ci s'est mis en tête que sa petite fille serait l'artiste peintre qu'il n'a pu devenir. Aussi a-t-il choisi de grands maîtres pour assurer la réussite de sa gamine. Afin qu'elle peigne un premier chef-d'œuvre, achat fut fait d'une toile en pur lin qui comme par hasard porte son nom. Intimidée par la perfection de celle-ci, doutant de ses capacités, la fillette hésite à manier ses pinceaux. Néanmoins, pour satisfaire l'égo paternel désireux d'épater son



entourage, elle s'applique tant bien que mal. L'autoportrait qu'elle réalise enchante ses parents. Mais avant même que le tableau soit montré aux experts, celui-ci se dégrade comme si la peinture avait fondu. À chaque nouvelle tentative, le phénomène se reproduit jusqu'au moment où la mère, lassée, décide de se débarrasser de cette toile maudite.

La réaction de Yulu ne se fait pas attendre ! En colère, elle prend l'initiative, fouille les poubelles et finit par retrouver la toile en un endroit où personne n'aurait jamais eu l'idée d'aller. Au bout de quelque temps, trouvant son propre chemin, elle se peint librement. Le résultat ne se fait pas attendre, la dernière page de l'album montre, délicatement coloré, le portrait d'une petite fille au sourire rayonnant.

Magnifique travail au trait et à la peinture noire. Art de la composition et de la mise en page. Présence obsédante d'un chevalet. Expressivité minimaliste de Yulu. *La peinture de Yulu* a reçu une mention spéciale à la *Bologna Children's Book Fair* en 2021. ▶

Extrait de *L'été de Vivaldi*

► L'ÉTÉ DE VIVALDI

Sur fond blanc, des perles d'eau bleutées, d'autres argentées... montent vers le ciel et retombent en boucles, associées aux lettres qui forment le titre de l'album : *L'été de Vivaldi*.

À la lecture du nom du compositeur vénitien, l'on s'attendrait à ce que le jet jaillisse d'une fontaine d'inspiration baroque. Mais non, c'est prosaïquement une fillette d'aujourd'hui qui, un tuyau d'arrosage en main, arrose la jaquette¹ de cet album proposé par Suzy Lee.

Des *Quatre Saisons* composées en 1723, l'artiste coréenne a choisi d'interpréter visuellement *L'Été*. De son côté, grâce à un QR code, l'éditeur donne accès à la musique dans la version qu'en donne John Harrison.

Feuilletons l'album :

Allegro ma non molto

Les musiciens font leur entrée sur la scène. Derrière eux, un grand rideau bleu. Face au violoniste qui donne le ton, le début du poème liminaire attribué à Vivaldi lui-même et librement adapté par Alain Serres introduit le premier mouvement du concerto :

Le soleil est chaud, brûlant.

Les arbres fanent déjà

et nous flétrissons aussi.

C'est la saison du coucou.

Nous entendons son « coucou, coucou ! »

Nous nous mettons à courir après son chant.

Mais soudain, le vent souffle fort ;

il annonce sûrement une tempête.

Le grand rideau bleu s'ouvre sur l'extérieur. Le décor est campé : un soleil rayonnant accable la campagne. En

bas, à gauche, deux enfants sont assis, un chien à leurs pieds. Ils attendent, semble-t-il. À l'avant-plan, à droite, on aperçoit une table-banc auprès d'un robinet.

Une fois la page tournée – sans transition –, une fillette brandit un ballon gonflé d'eau en criant. Aussitôt, dans une chorégraphie improvisée, des enfants aux couleurs éclatantes s'adonnent à des jeux d'eau. Ils s'aspergent joyeusement, s'élancent, sautent, se couchent, bataillent, s'éclaboussent. L'eau gicle d'un tuyau d'arrosage. Les pages se mouillent, tandis que se déchainent les traits fougueux de Suzy Lee. Ceux-ci combinés à des papiers découpés désarticulent et accentuent les mouvements des enfants, pendant que, en *dripping*, des projections multicolores se font de plus en plus envahissantes.

Adagio-Presto

Les cordes grincent et grondent sous l'archet du soliste. À nouveau, un fragment poétique laisse deviner à quoi s'attendre dans le deuxième mouvement du concerto :

*Soudain tout s'assombrit.
Le tonnerre gronde dans le ciel.
Effrayées, les mouches
vrombissent bruyamment !*

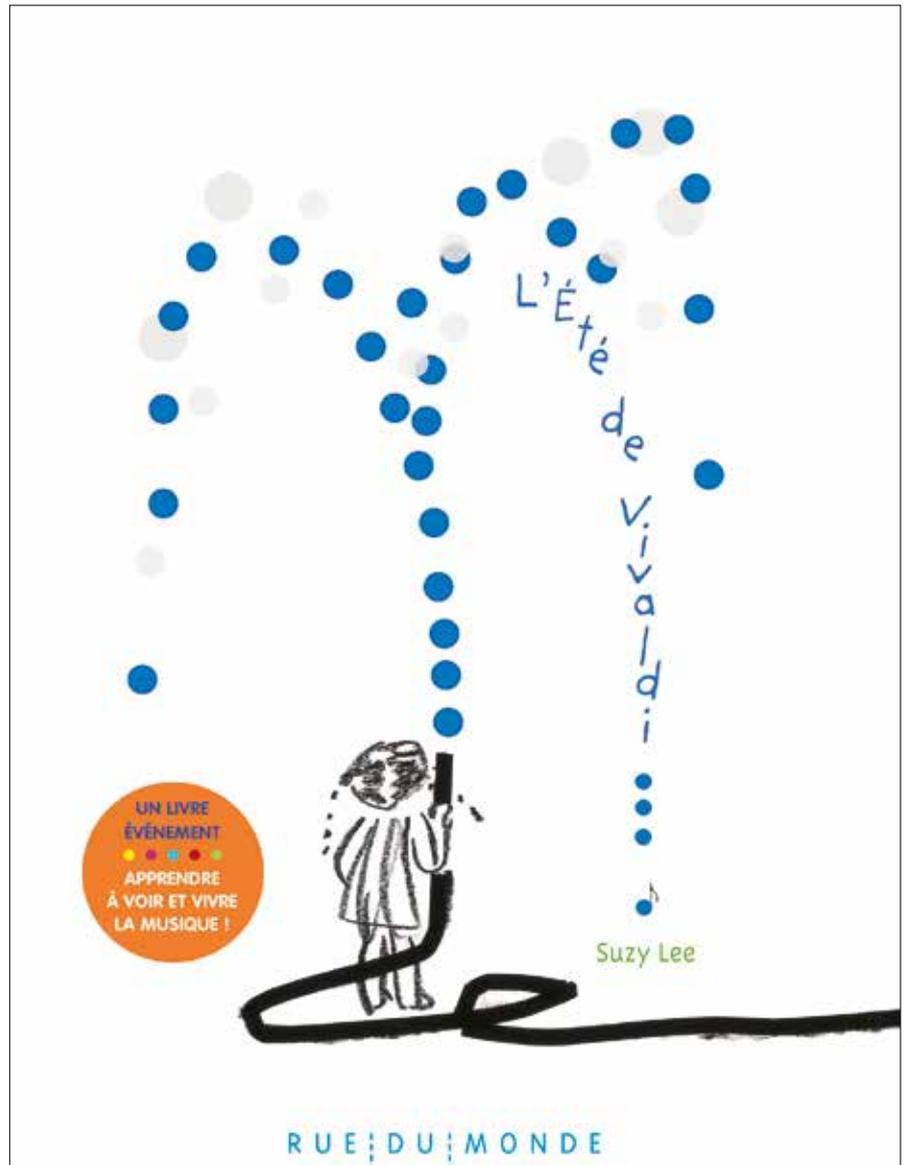
Désormais, le noir et le bleu dominant. Les enfants réduits à quelques traits ont perdu leurs couleurs. Les portées, dont les notes se sont évadées, sont mâchurées et maculées, annonçant la violence à venir, tandis que d'inquiétantes masses nuageuses obscurcissent le ciel. Notes de musique et gouttes de pluie se confondent à présent. L'eau a cessé d'être partenaire de jeu, elle est devenue menace. Un arc-en-ciel final laisserait-il présager le retour du beau temps ?

Presto

Troisième mouvement du concerto : il n'en est rien, la tempête fait rage !

*Oh, c'est effrayant.
Des éclairs jaillissent, l'orage éclate.
Le vent souffle et la pluie tombe.
Tout danse comme si tout allait s'envoler.
Même les fleurs de notre jardin ?*

L'orage s'en prend aux musiciens qui apparaissent derrière les gribouillages frénétiques de Suzy Lee. Il pleut à verse sur la campagne reverdie à coups de pinceau tandis que les rafales de vent soulèvent les enfants qui peignent à résister. Les éléments en furie se jouent de la main de l'artiste qui laisse s'échapper un petit parapluie rouge qui tourbillonne dans les airs. Il était là depuis les premières pages, tantôt ouvert, fermé, retourné. Et lorsqu'il retombe, la performance musicale achevée, les concertistes se retrouvent devant le grand rideau bleu. Rejoints par les enfants, tous saluent. Le rideau s'ouvre une dernière fois sur le décor : des flaques d'eau brillent dans les prés, la lumière est transparente. Une tache rouge dans



le paysage : c'est le petit parapluie abandonné sur la table de pique-nique...

*Et voilà,
l'été qui est là !*

Livre concert, livre spectacle, livre poème, livre festif, livre solaire, livre tonnerre, livre facétieux, livre magique d'une délirante beauté. Suzy Lee, libérée de toute contrainte, est ici au sommet de son art.

Étonnante et fascinante rencontre entre un compositeur du XVIII^e siècle et une merveilleuse plasticienne contemporaine. Où qu'il soit... Antonio Vivaldi doit se réjouir ! ●

- › Cao WENXUAN et Suzy LEE, *La peinture de Yulu*, traduction et adaptation d'Alain Serres, Rue du Monde, 2022, 48 pages, 17 €.
- › Suzy LEE, *L'été de Vivaldi*, Rue du Monde, 2022, 148 pages, 25 €.

Note

(1) La jaquette du livre se déploie en un grand poster pour laisser place à une couverture, sans titre, toute en peinture.

LA COLLECTION « PETITE POCHE » A VINGT ANS CHEZ L'ÉDITEUR THIERRY MAGNIER

PAR MAGGY RAYET

Ils sont hauts de quinze centimètres, larges de onze et demi, et épais d'à peine cinq millimètres, ils comptent moins de cinquante pages, et néanmoins ce sont des romans. Thierry Magnier et Charline Vanderpoorte – leur éditrice – tiennent à cette appellation : « Nous y tenons et d'ailleurs le mot est inscrit sur la couverture depuis le départ. » Et d'insister : « Car il ne s'agit pas de *petits* textes pour de petits enfants ».

L' aventure a commencé en 2002. La maison Thierry Magnier, née cinq ans plus tôt, qui s'était intéressée d'abord aux albums pour les plus jeunes, diversifie sa production, notamment vers un lectorat adolescent. Parmi les nouveautés, la collection « Petite Poche », destinée en principe aux jeunes ados, est censée s'adresser en priorité à un lectorat « récalcitrant ». Si le titre de la collection est bien choisi – ces livres seront vraiment plus petits que des « poche » –, le projet n'est pas sans risque car il va à l'encontre d'une tendance qui s'affirme, celle du passage au « grand format ». Six romans paraissent la première année. Et après quelques tâtonnements – critiques liées à la fragilité de la reliure et aux soucis de mise en page –, le pari est gagné. Dix ans plus tard, la collection est riche d'une centaine de romans¹. Un nombre, qu'une poignée de nouveaux titres grossit chaque année.

Pour respecter la maquette de la collection, le texte doit compter entre dix mille et quinze mille signes, espaces compris, et être découpé en chapitres. Tous les sujets, tous les genres et tous les styles sont les bienvenus. Une seule contrainte : « Nous évitons au maximum les constructions narratives

complexes avec flash-back, etc., au profit d'une narration plus linéaire, afin de ne pas perdre le lecteur débutant. » Si l'on consulte la liste des signatures, on trouve des écrivains « maison » mais pas que, des fidèles, des mordus de la collection, parfois même des auteurs connus en littérature générale ou, à l'inverse, des hommes et des femmes qui font leurs premiers pas en écriture. Découvrir certains noms provoque une réelle surprise. Il serait intéressant d'interroger chacun et chacune quant aux motivations qui les ont attirés. « Il est vrai qu'une des particularités des « Petite Poche », c'est qu'on n'en écrit pas une par hasard. Le format, le découpage sont très particuliers et les textes sont souvent, soit écrits pour la collection, soit retravaillés en ce sens. Mais justement, l'exercice de style est passionnant. C'est un défi à relever qui enthousiasme les auteurs. » Cette attention portée à un texte court est intéressante d'un autre point de vue : de nos jours, dans l'album Jeunesse, même si le rapport texte-image est au centre des préoccupations, l'audace, la nouveauté, voire la perfection se découvrent souvent davantage dans l'image que dans le texte, lequel laisse parfois à désirer. Ici il appartient aux mots, et rien qu'à eux, d'assurer la saveur de l'ensemble.

DE VRAIS ROMANS

Pour entrer dans l'univers « Petite Poche », rien de tel que de se plonger dans la production de l'année – publiée en une seule fois au mois de février. En 2022, ils étaient dix.

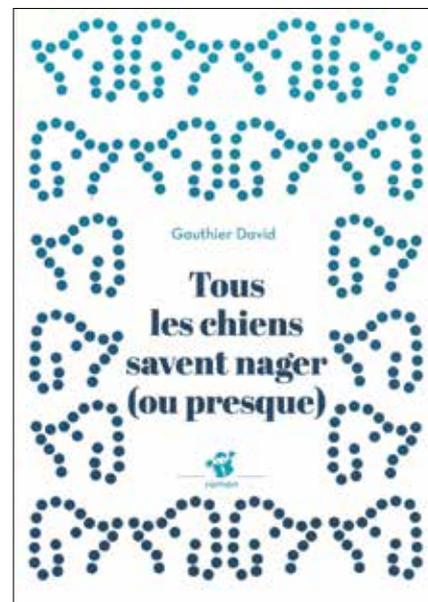
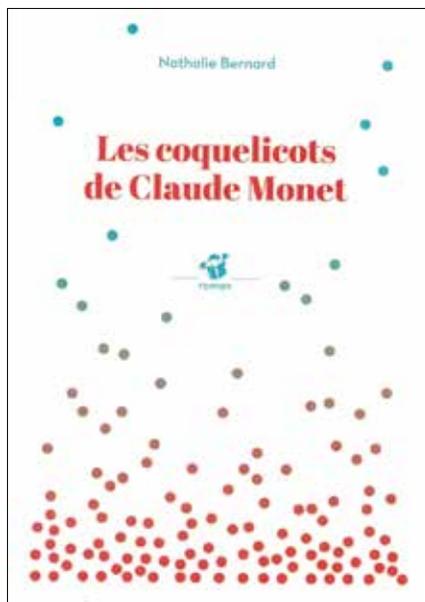
David Gauthier met en scène un papi qui peut parfois se montrer violent (*Tous les chiens savent nager (ou presque)*). Marie Boulier évoque l'ambiance imprégnée de tristesse, de souvenirs heureux, de pleurs mais aussi de rires, lors de l'enterrement d'une jeune fille morte accidentellement (*L'envol*). Rémi Giordano décrit la rencontre entre un jeune garçon et une fée – hauts talons rouges et ailes translucides –, qui n'est autre que son père (*L'enquête à paillettes*). Florent Marchet revient avec humour sur les réactions d'un enfant à l'arrivée d'un nouveau bébé, en menant jusqu'au bout le lecteur en bateau (*Mon frère s'appelle Raymond*). Gaëlle Mazars dresse le portrait d'une grand-mère militante qui entraîne son petit-fils Ferdinand dans une manifestation (*Mémégaphone*). L'histoire que raconte Kochka, celle de Gaspard et de Melchior – un père et son fils adoptif –, commence dans la tristesse et la tragédie et se poursuit poétiquement comme une ode à la vie, avec le Doudou Balthazar pour compléter la famille (*Les rois mages*). Françoise Legendre nous emporte dans un récit fantastique où le jeune Louis et sa grand-mère Jeanne remontent le temps dans un paysage de lande bretonne (*Un parfum de bruyère*). Dans une chambre d'hôpital, Dylan, le héros de Nathalie Bernard, attend sa première chimio, fasciné par la reproduction de tableau épinglée au-dessus de son lit (*Les coquelicots de Claude Monet*). Jo Hoestlandt choisit le cadre d'un hôtel de luxe en bord de mer, pour évoquer avec un enfant devenu grand les week-ends passés avec une mère aujourd'hui

disparue (*La retrouvée*). Et enfin Éric Pessan donne vie à un poème ramassé dans la rue par un homme âgé qui finit par l'ouvrir, qui en reste ébloui, qui le partage avec un gamin, lequel apprendra à goûter la beauté des mots et de la lecture. Une ode à la vie, à la poésie et au partage (*Le poème de Fernando*) ! Même s'ils sont évoqués ici de manière succincte, on devine que la matière de chacun de ces dix romans est solide, riche et forte, et qu'en effet ce ne sont pas des « *petits textes pour des petits enfants* ». Ce qui ne signifie pas pour autant que les enfants jeunes en soient exclus. Ils en sont même très souvent les narrateurs et c'est à travers leur regard et à leur hauteur que l'histoire se découvre. En « Jeunesse », il est convenu d'enfermer chaque livre dans une tranche d'âge. Un *a priori* qui n'a guère sa place ici. Les « Petite Poche » peuvent parler à tous les âges de la vie, même à des adultes. « L'idée est de permettre au lecteur débutant de se réjouir d'avoir lu un roman en entier, un vrai roman. Cette fierté, cette valorisation sont essentielles afin de récompenser les efforts de l'apprenti lecteur et de lui donner l'envie et le courage de renouveler l'expérience. »

UNE VISIBILITÉ ACCRUE

Il y a vingt ans, l'arrivée des « Petite Poche » avait été accueillie avec une certaine perplexité par les bibliothécaires et les libraires. Pour installer durablement la collection, il a été – et il reste – nécessaire de l'accompagner et de soigner sa présentation. La couverture de départ, assez classique, avait néanmoins belle allure : un rectangle de couleur – chacun la sienne – illuminé par une frise, sur lequel – bien visible – s'affiche le titre. « Il était important de ne pas tomber dans des couvertures trop figuratives ou trop enfantines, justement pour ne pas enfermer ces textes dans un lectorat donné et que chacun, quel que soit son âge, puisse se les approprier. »

Dès 2015, une refonte de la maquette fut confiée à Florie Briand. On aurait envie d'exposer côte à côte la centaine



de couvertures que cette plasticienne – graphiste, directrice artistique, illustratrice – a imaginées à partir de points multicolores, dispersés ou regroupés en grilles, en motifs, en lignes rectilignes ou ondulantes. Sans oublier d'y intégrer le célèbre logo Thierry Magnier – petit ange plongé dans un livre – signé Georg Hallensleben. Petit à petit, les anciens titres du fonds sont republiés sous ce nouvel habit, de quoi leur donner une nouvelle vie. Ce nouvel habit a augmenté la visibilité de la collection. Sans doute n'est-il pas étranger à sa présence accrue dans les « Sélections » et à l'augmentation du nombre de prix qui la récompensent. Si l'on interroge, à titre d'exemple, le prix Bernard Versele (de la Ligue des Familles), dont l'impact dépasse les frontières de la Belgique francophone, on constate que « Petite Poche » n'est pas oubliée dans ses sélections. *Bleu comme l'espoir* de Mikhaël Ollivier concourt cette année et *Les rois mages* de Kochka figure dans la présélection « 5 Chouettes » de 2023. Mais le comité de prospection de ce prix dénicheur de pépites n'a pas attendu la refonte de sa maquette pour en repérer quelques-unes. Ainsi, en 2005, *L'homme qui levait les pierres* et en 2006 *L'homme à l'oreille coupée*,

de Jean-Claude Mourlevat ; en 2013, *Les enfants, le shérif et les affreux* de Mathis ; en 2014, *Le goût de la tomate* de Christophe Léon ; en 2015, *Chacun sa cabane* de Mathis et *Les monstres de là-bas* de Hubert Ben Kemoun ; en 2018, *Chambre avec vue* de Raphaële Frier ; en 2020, *Le cheval qui galopait sous terre* de Dedieu. ●

Collection « Petite Poche » des Éditions Thierry Magnier, les titres à paraître en février 2023,

48 pages, 3,90 € :

BEGAG, Azouz, *Un train pour chez nous*
DUMEIGE, Anne-Sophie, *L'île aux têtards*

GAUTIER, Laurent, *Ni chien ni méchant*
HOESTLANDT, Jo, *La chambre verte aux secrets*

MAZARS, Gaëlle, *Primum bisourum*

MORGENSTERN, Susie, *Je te hais*

MORGENSTERN, Susie, *Je t'aime (encore) quand même*

SOLAL, Elsa, *Tout ira bien*

Note

(1) Maggy Rayet, « Les dix ans de la collection Petite Poche », *Lectures*, n° 177, septembre-octobre 2012, pp. 88-90.

JEAN-FRANÇOIS MANIL ET LES ÉDITIONS PM JEUNESSE

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Pédagogue de formation, Jean-François Manil a écrit plusieurs ouvrages à destination des enseignants. Après avoir abondamment utilisé la littérature de jeunesse en classe, c'est tout naturellement qu'il a nourri l'envie de devenir lui-même auteur. C'est ainsi qu'est né *Haut les masques*, un premier album jeunesse, illustré par Philippe de Kemmeter.

Petite bio

Je suis né à Namur en 1969. Détenteur d'un doctorat en sciences de l'éducation, je suis devenu maître d'école et formateur dans le monde de l'éducation. Paradoxalement, je n'ai jamais aimé l'école ! Depuis une vingtaine d'années, je rédige et lis des histoires aux enfants que je côtoie à l'école. Je suis aussi papa de trois filles et grand-père. C'est dire toute l'estime et la tendresse que j'ai pour le monde de l'enfance.

L'année 2022 a été marquée par une évolution de votre maison d'édition et de votre travail. Pouvez-vous expliquer la genèse de cet ouvrage ?

PM Éditions est surtout une maison d'édition à portée pédagogique. Étant donné mon expérience et mon expertise avec une passion pour la littérature de jeunesse, l'évolution a été assez naturelle et nous publions désormais en mentionnant l'éditeur PM Jeunesse, éditeur belge francophone reconnu par l'ADEB¹.

Mamino est une grand-mère extraordinaire. Son métier : metteuse en scène de théâtre, avec une préférence pour le théâtre pour enfants. Quand Pitchou et Loulou, ses petits-enfants viennent chez elle, c'est la fête. Mais la vie a été bousculée par une maladie obligeant

les gens à s'éloigner les uns des autres et à porter un masque. Dans sa pièce magique, super Mamino va inviter les enfants à se déguiser. Elle leur prouvera qu'il existe une multitude de masques avec divers usages. Défi réussi car sa petite-fille souhaite désormais devenir « masquicienne » de stars !

Ce premier album intitulé *Haut les masques* que j'édite m'a été inspiré par la crise récente due au Covid. L'originalité réside dans le personnage : une grand-mère moderne, exerçant un métier artistique et qui a plus d'un tour dans son sac pour faire apparaître le masque de manière positive et dans ses multiples usages.

La narration par images rend magnifiquement bien la dynamique de l'histoire, avec des crayonnés bien colorés d'un certain Philippe de Kemmeter, auteur-illustrateur bien connu dans la littérature de jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Pourquoi avoir choisi Philippe de Kemmeter pour les illustrations ?

Car Philippe² est belge et jouit d'une reconnaissance dans le secteur. Il a illustré de nombreux livres destinés aux enfants, dont certains ont été traduits en espagnol, danois, japonais, coréen et arabe. Ses illustrations sont également publiées dans des magazines belges,



Jean-François Manil ©

français et américains. Il a réussi avec brio et sensibilité à traduire par ses dessins un sujet difficile à aborder avec les enfants et encore très frais dans les esprits des petits et des grands : le port du masque et le Covid.

Quelle est votre ligne éditoriale en matière de littérature de jeunesse ?

Écrire pour les enfants est un exercice exigeant. Ce qui est proposé doit être à la hauteur de leur intelligence. Une histoire, courte ou longue, doit être belle, et les faire communiquer avec le monde. Peut-être même provoquer une résonance avec celui-ci. Les enfants, ils aiment ou pas, il n'y a pas de demi-mesure. Cela implique d'être « vrai », d'essayer de trouver les mots justes et de proposer des récits qui les fassent vibrer, réfléchir, pleurer, rire, s'émerveiller, poser des questions.

Avec un tel ouvrage, vous touchez désormais les lecteurs débutants. Une volonté ?

S'engager dans l'édition d'ouvrages est une aventure pleine d'inconnues.

J'espère toucher les grandes personnes qui restent les vecteurs privilégiés auprès des enfants en ce qui concerne la lecture et l'amour des livres. Le sujet est risqué car très proche et porteur de souvenirs pas toujours agréables. Mais c'est l'orientation que nous avons donnée, mon collègue et moi, à cette partie de notre travail. Pour le reste, il s'agit plutôt de rencontrer les apprentis-lecteurs avec l'édition d'une série de titres qui connaît un véritable succès.

Et nous nous avons choisi un petit format carré qui tient bien en main.

Et déjà une collaboration fructueuse avec une autrice-illustratrice de la FWB, en la personne de Maud Roegiers ?

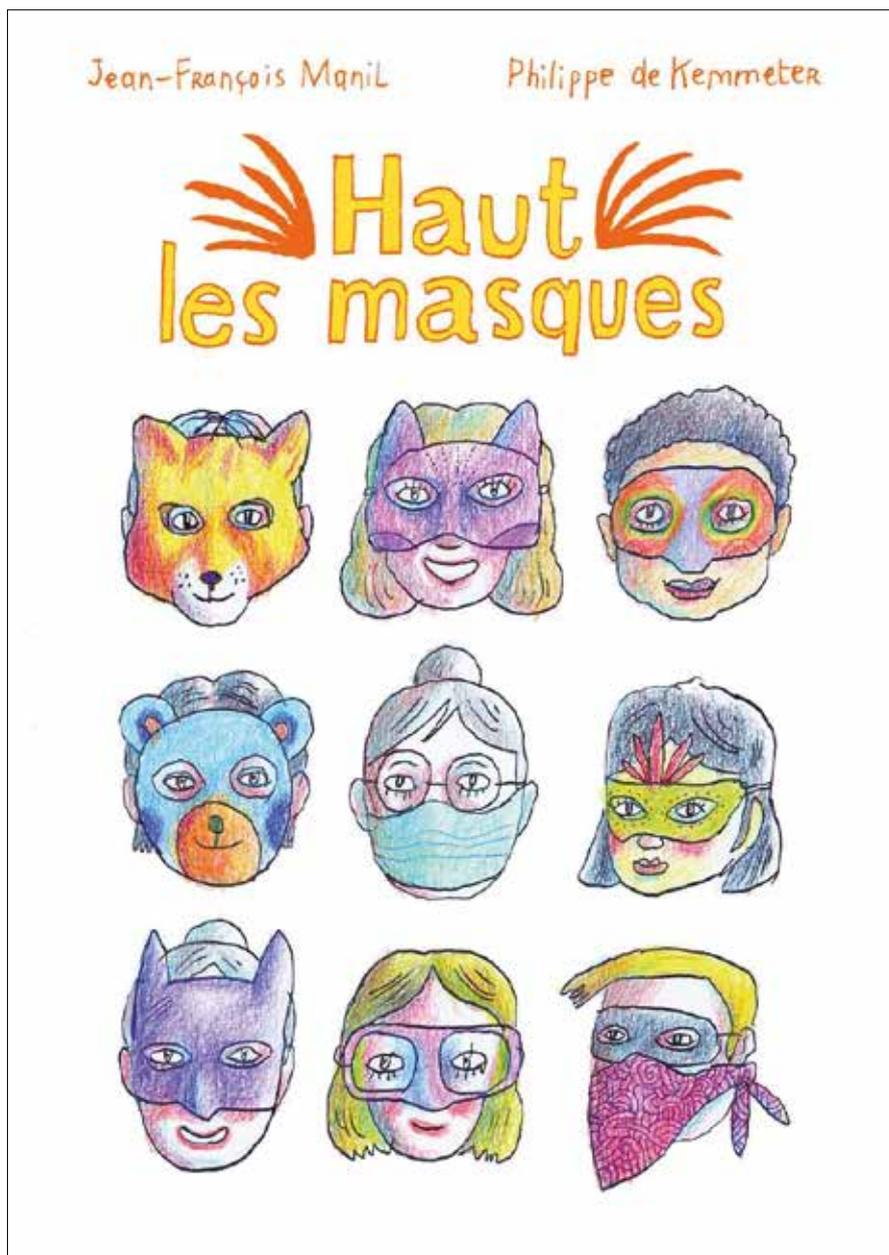
Maud³ a de la poésie au bout des pincesaux. Illustratrice de renom, elle sublime de nombreux textes de littérature jeunesse. C'est en partie au travers du regard de ses trois enfants qu'elle sent, ressent les histoires qui lui sont proposées. Ses créations touchent le cœur des petits et des plus grands.

Dans la foulée d'une méthode de lecture ? Pouvez-vous expliquer celle-ci ?

Son nom est bien particulier : ESARINTULO ! Les lettres qui composent le titre sont celles qui sont en fait les plus utilisées dans la langue française. Preuve à l'appui : les démonstrations auxquelles nous avons pu assister lors du Salon du livre de Mons en novembre dernier. La collection de livres pour enfants, et le coffret sont de fabrication 100 % belge.

La collection ESARINTULO a pour but de donner envie de lire : avec des mots simples avec les lettres les plus utilisées de la langue française ; des histoires vraies, courtes et adaptées aux enfants dès l'âge de 2 ans ; une production 100 % belge ! Pour aller plus loin, un support a été développé pour décupler le pouvoir des livres et apprendre à lire en s'amusant.

Trois livres sont disponibles en coffret avec une boîte contenant 20 pièces en bois pour e.s.a.r.i.n.t.u.l.o, le p et le m afin de pouvoir écrire papa et maman

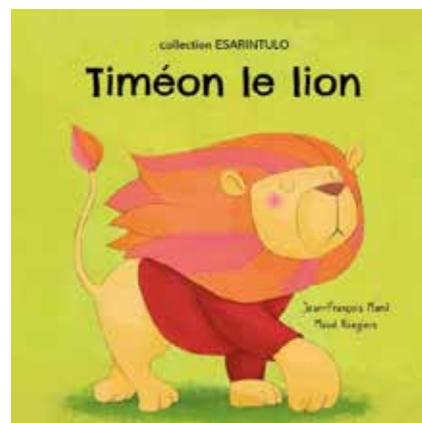
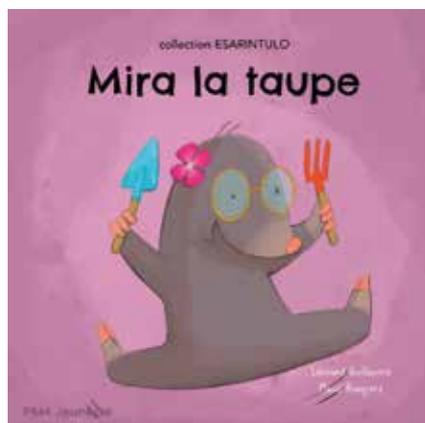
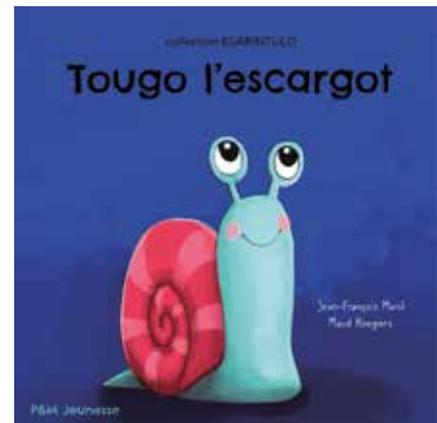
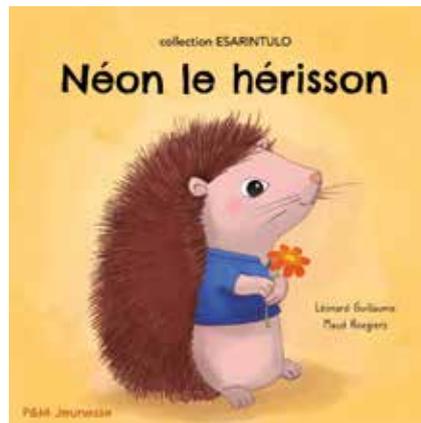
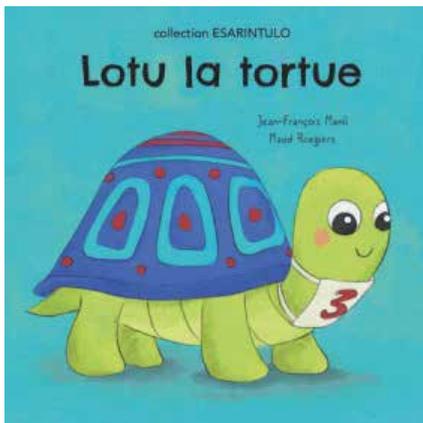


et 18 autres pièces vierges pour les prénoms de chaque apprenti-lecteur.

La collection « Esarintulo » émane de belles rencontres. D'abord avec la découverte, il y a longtemps, de la littérature jeunesse auprès de nos propres enfants puis de nos petits-enfants. Ensuite avec la rencontre des élèves, à l'école, qui écoutaient des histoires, oreilles ouvertes, bouche bée et yeux tout ronds. Enfin avec Maud Roegiers, qui, sans trop hésiter, s'est lancée dans le rôle décisif d'illustratrice.

Des personnages aux sentiments vrais ? Citons Tili la souris, Timéo le lion, Lotu la tortue, Mira la taupe, Néon le hérisson, Tougo l'escargot et encore bien d'autres à venir...

Les héros ont des passions, rencontrent des problèmes, se questionnent sur la vie. Leurs aventures rencontrent les réalités des enfants. Elles sont aussi propices à nourrir leur imaginaire.



► Des histoires à lire seul ou à plusieurs ?

Que ce soit sur les genoux d'une grande personne, dans son lit, sous la table ou à l'école, les récits sont des tranches de vie proches des mondes de l'enfance. Ils évoquent l'amitié, la vitesse, l'écologie, la beauté, le gaspillage entre autres thèmes. Le lien fort entre textes et illustrations offre de multiples voies pour rencontrer les histoires.

Des textes et illustrations qui soutiennent les débuts fragiles en lecture ?

Tous les textes sont rédigés majoritairement avec les lettres les plus utilisées de la langue française. Les enfants peuvent rapidement prendre du pouvoir sur la lecture. D'histoire en histoire, la forme des récits est reconnaissable. C'est rassurant mais aussi propice à plonger

les jeunes lecteurs dans l'aventure de l'écrit en toute sécurité. Vivre et grandir est une aventure de tous les jours. Mettre les enfants au contact de récits faussement simples, c'est leur offrir la possibilité de se représenter le monde.

Un autre projet d'édition ?

Oui, toujours avec Philippe de Kemmeter, lequel avait été sollicité pour la réalisation d'une plaquette distribuée dans le cadre de La Fureur de lire en 2016. Son titre : *La recette*, dont le PDF est téléchargeable en ligne sur le portail Objectif plumes : <https://objectifplumes.be/doc/la-recette/#.Y2vkDezMJXg>

Le pitch : un lapin transmet la recette de fabrication d'un livre, c'est-à-dire une bonne idée, des lettres, des images, de l'encre... Nous avons décidé de la retravailler pour en faire un album.

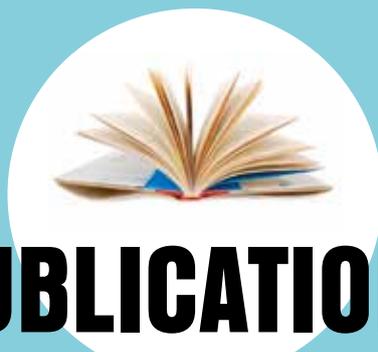
Mais sa réalisation dépend fortement des contingences actuelles. L'avenir proche nous apprendra si le projet est réalisable. ●

INFOS :

<https://pmeducation.be/>
ou info@pmeducation.be

Notes

- (1) Association des éditeurs belges.
- (2) Pour plus d'infos, on peut se référer à son portrait par Isabelle Decuyper dans la revue *Lectures*, n° 193, novembre-décembre 2015.
- (3) Son portrait par Isabelle Decuyper figure dans la revue *Lectures.Cultures*, n°19, septembre-octobre 2020.



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :
Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 31



14



37



72

03 ÉDITORIAL

03 Le Congo et la Belgique
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 La seconde évaluation du décret
en Lecture publique
par Diane Sophie Couteau

11 Développement culturel du territoire 2020 :
une année particulière
par Marie-Hélène Guillemain

12 Journée d'étude ARES sur la conservation
partagée et l'élagage en bibliothèque
par Sylvie Vandamme

14 ICI ET AILLEURS

14 BiblioJette : lieu de plaisir et d'émancipation
par Liliane Fanello

19 Trips littéraires en gare de Rotterdam
par Catherine Callico

24 MÉTIER

24 Filippo Virgilio, professeur
pour les bibliothécaires-documentalistes
par Aurélie Puissant

28 Le pôle juridique de l'ACC
par Sébastien Vaillant

31 NUMÉRIQUE

31 Des enfants et des écrans, en bibliothèque
et pointculture
par Cynthia Empain

34 PORTRAIT

34 Le psychologue Serge Dupont : l'enfant-roi
est-il un danger pour la démocratie ?
par Didier Zacharie

37 Henri La Fontaine, prix Nobel de la paix
1913 : biographie de l'étonnant bibliographe et
collectiviste
par Anne Lebessi

41 ACTION

41 « Unique en son genre » ou la Drag de jour.
De Liège à Belfast, et autres contrées
par Catherine Callico

46 Deux fois 50 ans, pour les centres culturels
de Boitsfort et Dinant
par Thomas Casavecchia

51 AUVIO

CD
51 L'usine à nostalgie
par Benoit van Langenhove

DOCU
53 Pêche et cinéma
par Philippe Delvosalle

56 LECTURE

SOCIÉTÉ
56 La technologie humaine
est-elle néfaste ?
par Thomas Casavecchia

60 Qui sont les femmes ?
par Catherine Renson

65 Woke : promotion positive de la diversité,
ou rejet violent de l'Occident ?
par Bernard Lobet

68 Les âges de la Terre
par Michel Bougard

BANDE DESSINÉE

72 De la Belle Époque à Casterman
par Marianne Puttemans

PROFESSION

75 Savoir chercher la bonne information
par Jean-Philippe Accart

77 JEU

77 Un peu, beaucoup, passionnément !
par Pascal Deru

80 JEUNESSE

ACTION

80 Au Rap, et caetera...
au Centre culturel d'Amay
par Laurence Bertels

ENFANT

83 Étonnante Suzy Lee
par Michel Defourny

ADO

86 La collection « Petite Poche »
à 20 ans chez Thierry Magnier
par Maggy Rayet

PORTRAIT

88 Jean-François Manil
et les éditions PM Jeunesse
par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles